

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible
et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il
se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux
Photo-montage de couverture de Philippe Curval
illustrant la nouvelle « *Le pantomorphe* ».

5e Année. — N° 41. Avril 1957
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 120 *frs; Belgique*, 20 *frs; Suisse*, 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Outre-mer*, 650 *frs.* (*Recommandé*, 800 *frs.*)
1 an: — — 1.250 *frs.* (*Recommandé*, 1.550 *frs.*)

Au sommaire du numéro d'Avril de

MYSTÈRE-MAGAZINE

vous pourrez lire entre autres :

L'HOMME AUX OREILLES BLEUES

par LAWRENCE G. BLOCHMAN

•

DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA BARRICADE

par THOMAS WALSH

•

LA CHASSE COMMENCE

par RAOUL WHITFIELD

•

RAFFLES ET LA PRINCESSE AMEN

par BARRY PEROWNE

•

PRÉVISIONS VALABLES POUR LE...

par BEN HECHT

•

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Le pantomorphe

(*The pliable*)

par DANIEL F. GALOUYE

Les amateurs de littérature policière connaissent bien le roman d'Agatha Christie « Dix petits nègres », *qui restera l'exploitation la plus fascinante d'une situation criminelle* « *en vase clos* ». *De nombreux critiques croient la science-fiction capable de renouveler le genre policier. Une nouvelle comme celle-ci semble leur donner raison. Daniel F. Galouye, excellent auteur de S. F. que nous publions à cette occasion pour la première fois, y reprend le thème de l'ouvrage d'Agatha Christie, le transplante dans un futur interstellaire, l'agrémente d'une* « *arme du crime* » *exceptionnelle, lui donne une solution psychologiquement neuve — et met en scène en l'occurrence un des conflits les plus palpitants qui se soient jamais déroulés à bord d'un astronef.*



LE pantomorphe fit deux pas hésitants et maladroits avant de chanceler et de s'affaisser en une masse grotesque sur le pont de métal.

Les six hommes et le jeune garçon éclatèrent de rire.

La masse translucide, d'un rose bonbon, se reforma en sphéroïde, puis roula vers le refuge de la coursive ténébreuse.

— « Des bras, Felton ! » dit Marner, dont les yeux riaient sous ses sourcils blancs en broussaille. « Sans bras, il ne peut pas garder l'équilibre. Regarde... »

La sphère s'immobilisa, s'aplatissant comme un ballon qu'on dégonfle. Deux jambes trapues et une paire de bras tendus rigidement apparurent à sa surface.

— « Donne-lui une tête, patron ! » dit vivement Steinman, le mécanicien.

Marner se concentra, tout en se pinçant la peau du cou, comme quand on roule une cigarette entre ses doigts.

Le pantomorphe se dota d'un cinquième renflement qui n'avait avec une tête qu'une ressemblance très vague. Pas de nez, pas d'yeux, pas de bouche.

Il se releva maladroitement et s'avança lourdement jusqu'au centre de la cabine, comme un bonhomme de pain d'épices. Il se tourna vers le garçon de cabine, tomba sur ses genoux aux articulations inégales et fit une révérence burlesque.

Bobby eut un rire extasié.

Marner se décontracta et fouilla dans sa poche pour y prendre une cigarette.

— « Le coup, c'est de trouver le degré de concentration voulu, » se vanta-t-il.

Libéré, le pantomorphe se laissa couler en une masse amorphe — tel un bonhomme de neige dans une fournaise, songea Felton l'électronicien. Puis, péniblement, il se mit en devoir de reprendre sa forme sphérique naturelle. Toutefois, la métamorphose cessa soudain et une fois de plus, sa hauteur s'accrut ; avec des bras, des jambes, une tête globuleuse, hâtivement façonnée. Felton jeta un coup d'œil à la ronde pour voir qui se concentrait.

— « Formidable ! » observa Marner en allumant sa cigarette. « Lequel d'entre vous l'a commandé ? »

Steinman haussa les épaules en regardant Felton. L'électronicien hocha la tête et porta les yeux sur Too-Char, le Vegan. Mais Too-Char s'occupait de nouveau du calculateur, sur lequel il perforait les données de la route.

Les bras du pantomorphe s'amincirent, ses jambes s'allongèrent. Il diminua son tour de taille, s'arrondit les hanches et s'attribua des caricatures d'organes proprement féminins. Qui donc le commandait ? se demanda Felton.

— « C'est toi qui le diriges, Nestoff ? » demanda Marner.

Nestoff, l'astrogateur, ouvrit les mains comme pour bien montrer qu'elles étaient vides :

— « Pas moi, Capitaine. »

Le sourcil froncé, Marner insista :

— « C'est toi, B'Rada ? »

Le Centaurien, qui était muet, grogna en signe de négation.

Bobby hocha la tête avant même que le regard inquisiteur du patron se fût posé sur lui. Mais Felton n'avait-il pas perçu une expression de culpabilité amusée sur le visage du jeune garçon ? En tout cas, songea-t-il, qui que ce soit, il s'en tire rudement bien.

Des lèvres informes et sans couleur s'étaient amorcées à l'endroit approximatif de la bouche. Des seins bien ronds se dessinèrent. Et voilà que s'ébauchaient même des hauts talons.

Marner passa la main dans ses cheveux blancs et clairsemés et dit en riant :

— « En tout cas, c'est une bonne idée. Avec un régime approprié, on pourra faire grandir ces choses jusqu'à la taille humaine. »

— « Je vois d'ici la publicité, » dit Steinman en gesticulant de ses bras épais et poilus. « Voulez-vous la dame de vos rêves ? Offrez-vous un pantomorphe. Concentrez-vous. Elle apparaîtra à vos yeux ! »

Momentanément libéré, le pantomorphe redevint une boule à travers laquelle on distinguait une vague rouge qui pouvait être un noyau, proche de la surface.

Felton le ramassa ; à son état naturel il avait la dureté du métal, et pourtant il avait la faculté de se modeler et de s'activer simplement

sous l'influence d'une pensée. C'était à leurs yeux un paradoxe, depuis le jour où ils avaient fait halte pour renouveler leur provision d'eau dans un système solaire encore non exploré, au-delà du secteur de la Tête-de-Cheval. C'était là qu'ils avaient découvert des myriades de colonies de pantomorphes, dont ils avaient emmené un échantillon.

— « Publicité ou pas, » dit Too-Char le Vegan, d'un air content de soi, « c'est la fortune pour nous. On pourra les vendre sur un millier de mondes ! »

— « Une simple part d'un sixième, » suggéra Steinman, « suffirait à acheter une douzaine de mondes. »

— « D'un *septième,* » le corrigea Felton, qui tenait dans sa paume humide le pantomorphe pantelant. « Le gosse a droit à une part, lui aussi. »

B'Rada secoua la tête en grognant.

Mais la tête de Marner s'allongea hors du col doublé de fourrure de sa veste de cuir :

— « Bobby est dans le coup, du moment que Felton le dit. C'est Felton qui a trouvé les trucs, non ? »

Le visage du garçon de cabine s'illumina d'une grimace reconnaissante. B'Rada fronça les sourcils.

— « C'est régulier, » convint Steinman. « Mais quand est-ce qu'on va mettre tout ça par écrit, légalement ? »

Marner examina la carte du ciel.

— « Dès que nous aurons atteint l'avant-poste 28 pour y déposer notre demande de concession. »

Too-Char prit le pantomorphe des mains de Felton et le déposa sur la table de la salle à manger. Il choisit un couteau dans la boîte aux instruments et le tendit, manche en avant, à la créature.

Une petite main potelée à deux doigts se forma, s'étendit et agrippa le couteau. La sphère changea de forme, se donna un torse d'apparence humaine, avec des jambes minces aux proportions raisonnables, et des bras sans articulations.

Puis, la petite caricature haute de soixante centimètres se mit à tournoyer de façon désordonnée, en balançant le couteau entre ses jambes, puis devant son visage sans traits, imitant le premier mouvement de la Danse du Sabre de Vega.

Too-Char, qui avait la faculté de télépathie interraciale, était sans conteste le plus compétent à dominer la chose, songea Felton qui se penchait en avant pour observer.

Le pantomorphe, qui s'était mis à virer frénétiquement, manqua un pas près du bord de la table et se mit à chanceler. Nestoff tendit la main pour le rattraper mais la lame étincela une dernière fois, tandis que la petite main rose potelée l'enfonçait profondément dans la poitrine de l'astrogateur...

*
* *

— « Evidemment que ce n'est pas moi qui l'ai tué ! » soutenait Too-Char, plein de rancœur. Le grand et maigre Vegan s'agitait dans son fauteuil, sa peau tannée se teintant de rouge, tandis que les autres se tenaient en un cercle accusateur autour de lui.

Le pantomorphe, à demi caché sous le siège du calculateur, se retira plus ou moins dans l'ombre, comme honteux du rôle qu'il avait joué.

— « C'est toi qui lui as donné un couteau, » dit Steinman.

— « Et c'est toi qui le manipulais ! » ajouta Marner.

Avec un juron de colère, le Vegan insista :

— « Si j'avais voulu le tuer, aurais-je choisi le moment où tout le monde savait que c'était moi qui contrôlais la chose? Sachant bien qu'on me soupçonnerait immédiatement ? »

Felton tourna vers les autres son visage pensif :

— « C'est logique. S'il avait *voulu* tuer Nestoff, il aurait trouvé le moyen de le faire sans attirer les soupçons. »

— « Vous ne voyez donc pas comment c'est arrivé ? » fit Too-Char, avec un geste implorant. « Le pantomorphe était en train de tomber, un couteau à la main. Et Nestoff a voulu le rattraper. Celui qui souhaitait l'assassiner s'est tout simplement emparé du contrôle, juste le temps d'enfoncer le couteau ! »

Marner, très agité, marchait de long en large.

— « B'Rrada, monte à l'astrodome faire le point. Nous ne pouvons pas dévier de notre route à cause de cet accident. »

Le Centaurien grassouillet et mou fit un signe de tête et sortit en roulant les hanches, silencieusement.

— « Bien, » soupira Marner, en regardant les autres d'un air concentré mais conciliant, « essayons d'une autre façon : qui avait une raison de tuer Nestoff ? »

Felton se tenait sans rien dire devant le hublot qui révélait la froide majesté des confins de la galaxie — d'un bleu-blanc si froid qu'on eût dit toucher la mort même. Il baissa les yeux sur ses mains, pâles et agitées de mouvements nerveux.

— « Je ne pense pas que l'assassin ait voulu tuer spécialement Nestoff, » dit-il en se retournant. « N'importe qui aurait pu être la victime — ou moi.. Il y avait peu de chances que le pantomorphe fasse un faux pas à cet endroit précis ou que la victime *choisie* se trouvât là juste à point pour se faire poignarder. »

Un lourd silence s'établit, magnifié par les tristes parois grisâtres. Le silence était rendu plus sensible par les bruits de fond des relais automatiques et le sourd murmure des machines.

— « Mr. Marner... » commença Bobby.

Mais le Capitaine, le visage crispé, lui fit signe de se taire.

— « Ce qui veut dire que l'assassin aurait aussi bien tué n'importe qui... rien que pour s'amuser ! » s'écria Steinman.

— « Et rien ne nous assure qu'il ne tuera pas de nouveau, » ajouta Too-Char.

Felton mis les mains aux poches et se retourna vers l'infini terrifiant

des étoiles et des nébuleuses. Nestoff flottait quelque part dans ce froid terrible et dans ce néant de l'espace... tel un déchet, condamné à dériver jusqu'au rideau final de l'éternité. C'était une pensée effarante et...

— « Mr. Marner. »

Felton sursauta en remarquant l'anxiété de la voix du jeune homme.

— « Mais pourquoi ? » demanda le Capitaine, sans prêter attention à Bobby. « Pourquoi tuerait-il de nouveau ? Sûrement pas... rien que pour le plaisir ? »

— « Bien sûr que non, » dit sombrement Felton. « Il y a une heure, il y avait sept parts de pantomorphe. Maintenant, les bénéfices ne seront plus divisés que par six. »

Steinman, le mécanicien, échangea un regard appuyé avec le mince Vegan. Felton leva des yeux inquiets sur le visage du Capitaine. Et toute la cabine devint un nœud de regards soupçonneux.

— « Messieurs, l'un d'entre nous est un meurtrier, » dit Marner d'un ton apathique.

Il dit cela si platement, songea Felton... comme un instituteur en train d'admonester sa classe.

— « Mr. Marner ! » finit par s'écrier Bobby. « Le pantomorphe a disparu ! »

— « B'Rada ! » murmura Felton d'une voix rauque, en se rappelant le Centaurien. Ils foncèrent tous vers l'échelle.

Ils découvrirent le Centaurien replet sur le pont de l'astrodome, le visage tourné vers l'infinie splendeur des étoiles. Il avait les joues enflées, violettes, le cou marqué et déchiré comme si on l'eût étranglé avec une corde grossière.

Dans le coin, près du collateur, le pantomorphe long et mince se contractait lentement pour redevenir sphéroïde.

***

Les étoiles répandaient leur luminescence sur le visage de Steinman, avec de sombres radiations. Il poussa un juron de mépris et fit un geste dans la direction de la créature.

La même lumière se refléta sur les traits de Felton, en plus pâle, quand il prit le mécanicien par le bras :

— « Il est peut-être toujours sous contrôle ! »

La poitrine de Steinman se soulevait lourdement, tendant et détendant alternativement sa chemise.

Too-Char poussa un soupir d'impatience.

— « Ce n'est pas en regardant cette chose que nous arriverons à une solution. »

— « Je vais le prendre, » dit Marner en s'avançant. Mais il s'immobilisa et se retourna vers les autres. « Steinman, récite l'article 1 du *Manuel* ; Too-Char, l'article 2 ; Felton, l'article 3. Quant à toi, Bobby, compte à haute voix. »

Steinman s'ébouriffa les cheveux d'un air dégoûté :

— « C'est un foutu moment pour... »

— « Le but, » expliqua patiemment le Vegan, « c'est d'occuper l'esprit de chacun, de façon que personne ne puisse dominer cette créature. »

La mine funèbre comme à un enterrement, Felton reprit la direction du compartiment central tout en débitant comme un chant funéraire les phrases complexes de l'article 3. Les mots n'étaient que routine... un vernis sinistre par-dessus ses pensées engluées dans la vision de deux cadavres emportés dans le néant sans âge.

Marner, ses lèvres minces encore plus serrées qu'à l'ordinaire, le suivait, portant à bout de bras le pantomorphe. Derrière lui, suivaient les autres, poursuivant chacun leur récitation.

La procession pénétra dans le compartiment central.

Marner se baissa et fit rouler le pantomorphe dans un compartiment plus réduit, à une seule couchette. Il en ferma la porte à clef.

Les voix des récitants se turent progressivement.

— « Et avec ça on a tout résolu ? » demanda cyniquement Steinman en remontant son pantalon.

— « Jusqu'à ce que nous ayons trouvé une explication raisonnable, » dit Marner.

— « Et moi je dis qu'il faut le détruire ! » s'écria le mécanicien, en abattant le poing sur la table. « Si l'un de nous a encore des assassinats à commettre, qu'il le fasse ouvertement ! »

Too-Char hocha la tête d'un air de regret.

— « Il n'est pas facile de détruire ce qui sera peut-être la plus grosse fortune de la Fédération. »

Felton s'essuya les mains sur son pantalon. Quels imbéciles ! Ils jouaient avec la mort... ils mettaient en balance la fortune contre l'oubli éternel dans le terrifiant infini.

Il s'assit lourdement à la table en se passant la main sur le front.

— « Il faut nous débarrasser de cette chose. Il a suffi de quelques jours à l'un d'entre nous pour avoir l'idée de s'en servir pour tuer. A quels autres usages criminels emploiera-t-on les pantomorphes sur un millier de mondes ? »

— « Jetons-le par le sas ! » insista Steinman.

— « Si l'on votait ? » suggéra Too-Char.

— « D'accord, » trancha Marner. « Steinman ? »

— « Tuons-le. »

— « Too-Char ? »

— « Gardons-le. »

— « Felton ? »

— « Détruisons-le ! » Felton fit la grimace, car il avait parlé plus violemment qu'il ne le voulait.

Ils se tournèrent tous vers le Capitaine.

— « Navré, messieurs, » s'excusa Marner, « mais on a couru des risques plus graves pour des fortunes moins grandes. Je vote pour que nous le gardions. »

Steinman poussa un grognement de colère en se penchant sur la table :

— « Deux contre deux. Nous ne sommes pas plus avancés. »

— « Mais, » lui rappela le Capitaine, « nous n'avons pas encore l'avis du cinquième actionnaire... Bobby ? »

Le garçon de cabine, indécis, s'agita, remettant en place les vêtements mal assortis qu'il portait et qui avaient dû appartenir à d'autres membres de l'équipage.

— « Je ne veux pas tuer le pantomorphe, » dit-il d'une voix assurée.

Marner ouvrit les mains :

— « Quelqu'un désire-t-il modifier son vote ? »

Il n'y eut pas de réponse.

*
* *

Felton examina les trois hommes et le jeune garçon. L'un d'eux était un assassin. Mais lequel? On ne pouvait pas disculper Bobby. Il avait seize ans et était tout aussi avide de richesse que quiconque. Il était impossible de fonder les soupçons sur le vote et de conclure que Bobby, Too-Char et Marner ayant décidé d'épargner l'animal, l'un d'eux devait fatalement être le meurtrier. C'était peut-être Steinman, malgré sa motion de se débarrasser de la chose... il aurait très bien pu prévoir que le vote prédominant serait en faveur du maintien de la créature.

La nef filait sans bruit dans le silence extérieur... un calme si intense, songeait Felton, qu'il produisait le même effet que mille tuyères détonnant ensemble.

Dans le compartiment central, régnait un silence tout aussi profond, tandis que les autres hommes et le jeune garçon s'entre-regardaient, de plus en plus soupçonneux.

Marner se tripotait la peau du cou.

— « Puisque nous voilà affublés du pantomorphe, nous n'avons qu'une solution : découvrir l'assassin. »

Steinman se tourna d'un air coléreux vers le Vegan :

— « Too-Char a davantage de contrôle sur lui que n'importe qui d'autre. Et je ne me laisse pas prendre à l'argument qu'il n'aurait pas pu tuer Nestoff sous prétexte que sa culpabilité aurait été trop évidente. C'est peut-être justement pour cela qu'il l'a tué ! Il a dû penser qu'il arriverait à nous convaincre qu'il était le moins soupçonnable de nous tous ! »

Mais ce ne pouvait être le Vegan, Felton en était presque persuadé. Pendant qu'on tuait le Centaurien, Too-Char était trop pris par la discussion du premier meurtre et ne pouvait par conséquent, à ce moment, dominer le pantomorphe.

Irrité, le Vegan se leva en agitant le doigt sous le nez de Steinman :

— « Et moi, je pense que c'est toi le coupable ! Tu t'es tenu bien trop tranquille au moment où l'on tuait B'Rada ! »

Toute la carcasse du mécanicien se mit à trembler de rage.

— « Tu oublies que j'ai voté pour qu'on détruise cette chose ! »

Il se précipita vers le compartiment où était enfermé le pantomorphe, mais Marner l'arrêta :

— « Une démonstration très édifiante, Steinman. Toutefois, cela ne prouve pas que tu ne sois pas le meurtrier, pas plus que le fait que je n'en ai pas fait autant ne prouve que je le suis. »

— « Qu'est-ce qui nous prouve que tu ne l'es pas? » fit dédaigneusement Steiman.

— « Moi ? » fit Marner ahuri.

Felton se tourna vers le Capitaine :

— « Il a raison. Tu pourrais l'être. Ce n'était peut-être que de la promptitude d'esprit, mais tu as trouvé bien vite cette idée de nous faire réciter quelque chose pendant que tu portais le pantomorphe pour l'enfermer. Tu aurais bien pu y penser longtemps à l'avance... rien que pour nous convaincre que tu avais aussi peur que nous tous. »

Marner se campa les poings sur les hanches.

— « Et pourquoi me donnerais-je le mal de l'enfermer si je voulais m'en servir pour vous supprimer tous ? »

— « Pour que nous ne le détruisions pas en te privant ainsi de ton arme, » avança Steinman.

— « S'il tue de nouveau, nous le détruirons sûrement. Alors où sera mon arme ? »

— « Peut-être te contenterais-tu de ramener les parts à quatre, » dit pensivement Felton, qui s'empressa d'ajouter : « Comprends-moi... je ne t'accuse pas. Je raisonne seulement sur la base que tu pourrais être le meurtrier. »

Le Capitaine, furieux, se tourna vers lui :

— « Très bien, Felton. Et maintenant, si nous envisagions que *tu* sois l'assassin... Tu ne serais pas un peu *trop* maladroit quand tu tentes de diriger mentalement le pantomorphe, non ? Tu n'arrives même pas à le faire tenir en équilibre. »

Felton haussa les épaules. Il avait bien pensé qu'on l'accuserait peut-être à l'aide de cet argument.

— « Je n'y peux rien si mon contrôle n'est pas aussi efficace que le tien. »

— « Vraiment, Felton ? » s'écria Marner. « Il faut de la concentration, n'est-ce pas ? Et de la puissance mentale ? Tu es électronicien... tu es le seul à bord à posséder un diplôme. Ou bien vas-tu essayer de nous faire croire qu'il faut aussi une sorte de courant *subconscient* pour contrôler le pantomorphe, alors que le siège de ton intelligence se trouve dans ton esprit *conscient*. Chercherais-tu à nous *faire croire* que tu ne pouvais pas dominer cette créature ? »

Felton eut un rire sans joie :

— « Collez-moi dans la même catégorie que Too-Char. Pourquoi me distinguerais-je de vous autres ? Attirerais-je l'attention sur moi en me prétendant le seul à *n'avoir pas* atteint un degré normal de contrôle ? »

*
* *

Bobby, assis sur un coin de la table, s'y accrocha de ses deux mains maigres et blanches :

— « Je ne pense pas que Mr. Felton soit le coupable. »

Steinman éclata de rire :

— « Ecoutez-moi ce môme ! Voilà qu'il se prend pour Dieu Tout-Puissant ! »

Il s'avança d'un air menaçant vers le jeune homme.

« Tu te figures que tu es au-dessus de tout soupçon ? Tu t'imagines que tu peux rester là à nous regarder nous tabasser sans que personne ait seulement l'idée qu'un petit gringalet de garçon de cabine pourrait bien être le coupable ? »

— « Sincèrement, je ne... »

Le mécanicien se tourna vers les autres :

— « Regardez-le ! Regardez son visage de coupable ! »

— « Fiche la paix au gosse, » dit Marner.

— « Mais il n'est pas plus à l'abri des soupçons que les autres ! » protesta Steinman. « Peut-être que l'un d'entre nous n'hésiterait pas à tuer comme un homme. Mais pour un môme, il faut la ruse ! »

Bobby, effrayé, recula. Felton pensa qu'il avait vraiment peur. L'électronicien alla donc se tenir près de lui. Too-Char se frottait le visage :

— « Le môme a effectivement manœuvré le pantomorphe plus que n'importe lequel d'entre nous. Il n'arrête pas de jouer avec depuis trois semaines. »

Steinman, les yeux mi-clos, examina l'enfant :

— « Et il était fichtrement perdu dans ses pensées jusqu'au moment où il a décidé de nous faire savoir que le pantomorphe était sorti de la cabine. »

— « Minute ! » Felton passa un bras protecteur sur l'épaule de Bobby. « Ce n'est pas parce que nous ne pouvons pas nous défendre contre les soupçons qu'il faut nous venger sur le môme. Nous admettrons qu'il n'est pas plus coupable que vous ou moi. »

Il était content d'éprouver une telle colère devant l'attitude indigne qu'on avait envers le jeune homme. Cela le décontractait partiellement. Une menace contre l'enfant, c'était chose qu'il pouvait combattre. Il ne s'agissait plus là d'une mort furtive, qui pouvait frapper sans avertissement, ne laissant plus que son cadavre qu'on abandonnerait au néant.

Devant sa détermination, les autres se décontractèrent. Il y eut un bruit de chaises et tout le monde s'assit autour de la table.

— « Nous ne progressons pas du tout, » observa sombrement Too-Char.

— « Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On reste assis à réciter le Manuel pendant quinze jours ? » grommela Steinman.

Too-Char jeta un coup d'œil vers le compartiment où était le pantomorphe.

— « Cela ne devrait pas être nécessaire... tant que la chose reste enfermée. »

— « Alors qu'une seule personne en a la clef ? » demanda timidement Bobby, qui se recroquevilla sous le regard coléreux de Marner.

— « Le môme a raison, je n'ai pas plus confiance en Marner qu'en qui que ce soit, » dit Steinman.

Le Capitaine prit la clef dans sa poche et la jeta sur la table. Too-Char prit un verre au ratelier et en coiffa l'objet.

— « Nous sommes cinq, » dit Marner. « Trois d'entre nous surveilleront constamment la clef pendant que les deux autres s'acquitteront des corvées. Si l'un des trois touche seulement le verre, les deux autres lanceront l'alerte générale. »

Après avoir réfléchi, les autres se déclarèrent d'accord. Marner se leva :

— « Felton, Too-Char et Bobby prendront la première veille. Steinman et moi, nous allons nous occuper de la fusée et prendre un peu de repos. Plus tard, nous relèverons deux d'entre vous. Périodiquement, l'un d'entre nous devra faire double veille. »

*
* *

La nef se balança légèrement sous l'effort des gyroscopes qui la faisaient pivoter. Felton, dont la tête s'affaissait sur la table, se redressa en ouvrant les yeux. Too-Char le regardait en souriant. Etait-il amusé de le voir somnolent, se demanda Felton, ou son expression dissimulait-elle une pensée sournoise ?

— « Je ne crois pas que moi, je pourrais dormir, » suggéra le Vegan, « à moins d'être absolument sûr de ne pas être le suivant sur la liste du pantomorphe. »

Felton ne répondit pas. Il attendait la déflagration qui modifierait la route de la fusée. Elle se déclencha avec une force progressive qui lui tirailla le corps. Puis le transport reprit son immobilité relative. Involontairement, il referma les yeux. »

— « Ce n'est pas régulier, » entendit-il Bobby dire un peu tard. « Mr. Felton venait d'assurer double veille juste avant le meurtre de Mr. Nestoff. Il a passé près de vingt heures de plus sans sommeil que nous autres. »

Mais Too-Char se remit à le fouailler.

— « Tu as confiance, hein, Felton ? Cela ne te gêne pas de penser que si tu t'endormais je pourrais assommer Bobby, libérer le pantomorphe et dire que c'est toi le coupable ? »

Felton s'arracha au sommeil. Il ne fallait pas dormir... il ne fallait pas...

Le Vegan éclata de rire.

Bobby prit un « Sphinx Puzzle » dans sa poche et se mit à en manipuler les taquets et les anneaux.

Too-Char et l'enfant s'évanouissaient sous les yeux de Felton. Il ne fallait pas dormir... il ne fallait pas...

*
* *

L'immensité de la galaxie l'entourait comme un gigantesque tourbillon de flammes — ou était-ce comme une faucille lumineuse ? Et la solitude sans merci se refermait sur lui pour l'étouffer violemment.

Felton hurla et le tonnerre désespéré de sa voix revint immédiatement en écho à ses oreilles. Il tourna la tête comme un forcené et se cogna la tempe au rembourrage de son casque.

Se forçant au calme, il battit de ses bras sans pesanteur dans le noir néant et se mit à tourner sur lui-même. Lentement, la nef aux hublots éclairés et au sas grand ouvert lui apparut... à une centaine de mètres.

Il tâtonna à la recherche du filin de sécurité pour regagner le bord.

MAIS IL N'Y AVAIT PAS DE FILIN DE SÉCURITÉ !

Il lança un second hurlement, en arrachant des poignées de vide, comme pour s'agripper au néant et se tirer vers le refuge.

Epuisé, il se laissa aller, ne résistant plus qu'à peine à la folie qui montait vers lui du fond sans limites de l'éther.

Et puis il vit les autres : Nestoff et B'Rada, tout proches, qui flottaient, leurs visages figés dans la sérénité de la mort. Too-Char et Steinman, à mi-chemin entre lui et la nef, s'efforçaient de nager dans le vide comme ils l'eussent fait dans l'eau. Marner et Bobby n'étaient qu'à quelques pieds du sas.

Felton tendit frénétiquement les bras vers les deux cadavres... il se fût raccroché à n'importe quoi pour se propulser vers le sas. Mais il s'en fallait de plus de trente centimètres qu'il y parvînt.

Il se souvint alors de son nécessaire d'outillage et le dégrafa de son ceinturon, pour le lancer en arrière, par-dessus son épaule.

Sous la poussée, il flotta lentement, lentement, vers Nestoff et B'Rada. D'un geste triomphant, il les saisit par les chevilles et les fit glisser sous lui, planta fermement ses bottes sur leurs épaules et se détendit des jarrets.

Felton glissa plus vite, cette fois. Mais il fallait *aller encore plus vite ! En effet la fusée commençait à se mouvoir, laissant échapper de ses tuyères une faible vaporisation d'énergie nucléaire. Bientôt le jet pâle se transformerait en une gerbe de flammes féroces qui ne laisseraient aucune trace des sept cadavres carbonisés.*

Il parvint jusqu'à Steinman et s'accrocha à la jambe du mécanicien qui se débattait ; il le repoussa vers les deux cadavres qui lui avaient déjà fourni une part de son élan. La réaction accrut sa vélocité, il réussit à saisir le poignet de Too-Char et l'expédia dans la direction des autres.

Le visage de Marner était implorant derrière la vitre de son casque, et le capitaine tendait désespérément les mains. Felton réussit toutefois à l'éviter et planta sa semelle sur le dos de Marner pour se propulser une nouvelle fois.

Maintenant, c'était Bobby qui approchait, les yeux fous de terreur. Felton le prit par le talon et le fit tournoyer pour échapper à son étreinte. Puis prenant Bobby aux épaules, il le poussa violemment — loin des profondeurs terrifiantes de l'infini, vers le sas étanche.

Déjà les tuyères maîtresses de la fusée se mettaient à vomir les flammes.

***

Too-Char lui secouait rudement l'épaule.

— « Reste éveillé, Felton ! »

Il leva des yeux lourds de sommeil.

— « Je pense que vous feriez mieux de rester éveillé, Mr. Felton, » lui conseilla Bobby. « Le capitaine a recommandé de veiller soigneusement pour assurer un maximum de sécurité. »

Felton écoutait le ronronnement du chronomètre fixé à la paroi grise ; il hocha vigoureusement la tête pour s'éclaicir les idées. Il distingua de nouveau clairement Too-Char et le jeune garçon.

Le Vegan tambourinait des doigts sur la table.

— « Si tu étais l'assassin, Felton, comment espérerais-tu t'en tirer de ces six meurtres ? »

Est-ce que Too-Char lui tendait un piège pour lui faire dire quelque chose qui pourrait s'interpréter comme un indice de culpabilité ?

« Et comment un seul homme pourrait-il espérer manœuvrer un astronef ? » continua le Vegan.

— « Je pense qu'il entrerait dans les plans de l'assassin de l'abandonner, » répondit prudemment Felton. « Il faut un équipage au départ et à l'atterrissage, mais dans l'espace un homme seul peut manœuvrer... Il le guiderait sans doute jusqu'à proximité d'un monde habité, s'échapperait dans une vedette de sauvetage, et lancerait la fusée vers le soleil. »

Too-Char se leva et marcha de long en large.

— « Alors, il se poserait et irait demander concession exclusive sur les pantomorphes. »

— « Quelque chose dans ce goût-là. Il ne risquerait rien en passant sous silence les meurtres. La Centrale n'a pas d'archives concernant notre transport, puisque Marner opère sans registre officiel. »

— « Et du point de vue du meurtrier, les assassinats seraient-ils nécessaires ? »

— « Oui, s'il tenait à s'assurer un monopole personnel et exclusif. »

— « Tu dis que *n'importe qui* serait capable de manœuvrer la nef pour regagner un système habité ? »

— « Même au risque de m'attirer les soupçons, j'avoue que je le pourrais. »

— « C'est franc, » fit Too-Char en souriant. « Je veux bien m'attirer les soupçons dans la même mesure. Mais les autres ? Bobby, par exemple ? »

Le garçon de cabine reposa son puzzle.

— « Puisque c'est l'heure de la franchise pour tous, je dois vous

avouer que je me crois capable de conduire la fusée — et aussi une vedette de sauvetage. »

— « Ce qui ne réduit pas le nombre des suspects, » fit Too-Char en haussant les épaules. « Tout le monde reste suspect. »

— « Je ne vois pas comment nous pourrions éliminer qui que ce soit, » fit Felton, à bout d'imagination.

Too-Char reprit son tambourinage énervant. Bobby se replongea dans son puzzle. Felton alla au hublot et contempla la nuit noire, froide, sans fin. Un tremblement lui parcourut les épaules. Il tourna le dos au néant.

Brusquement, il s'appuya des deux mains sur la table :

— « Et si nous imaginions que le pantomorphe soit... intelligent ? »

Too-Char et Bobby prirent une expression réfléchie.

— « Mais c'est impossible, » protesta le Vegan. « Il n'a jamais donné le moindre signe... »

— « Seulement nous n'en savons rien ! Ne peut-il, à force d'être contrôlé, avoir acquis une certaine dose d'intelligence ? »

— « Tu vas trop loin. Nous avons étudié sa capacité à apprendre, n'est-ce pas?... Tests d'alimentation, etc. »

— « Comment aurait-il pu savoir qu'on pouvait tuer avec un couteau ? » objecta Bobby. « Et comment aurait-il découvert que le cœur est le point le plus vulnérable ? »

A regret, Felton céda sur ce point — et pourtant cette créature avait réussi à se rendre à l'astrodome, par un dédale de couloirs qu'elle ignorait auparavant.

Too-Char se leva :

— « Puisque nous avons pour instructions de choisir au hasard le moment de nourrir le pantomorphe, je propose que nous nous en acquittions immédiatement. »

Bobby acquiesça de la tête et Felton se mit à réciter l'Article III en allant au coffre prendre les noix indigènes à l'usage de la chose. Le garçon de cabine s'était mis à compter et Too-Char s'était embarqué dans l'Article II. Cette méthode constituait une garantie valable, songeait Felton. Et s'en rapporter au hasard garantissait de plus que les deux autres, ailleurs dans la fusée, ne pouvaient pas savoir quand le pantomorphe aurait une chance de s'évader sous contrôle.

Le Vegan prit la clef sous le verre, et, à trois de front, ils allèrent ouvrir le panneau.

Felton jeta les noix sur le sol, en continuant à réciter.

Mais la voix de Bobby se brisa à « trente-quatre ».

— « Il n'est plus là ! » s'écria-t-il en se mettant à genoux pour regarder sous la couchette de la cabine vide.

Effaré, Too-Char regardait la grille ménagée dans la paroi, au ras du sol.

— « Le conduit d'air ! » s'écria-t-il.

***

Ils foncèrent par la coursive jusqu'à la chambre des commandes. Marner, qui écrivait dans le livre de bord, lâcha son crayon et leva la tête, étonné.

Voyant que le Capitaine était sain et sauf, Felton et Too-Char se précipitèrent vers l'arrière.

Bobby les suivit, en lançant par-dessus son épaule :

— « Le pantomorphe, Mr. Marner ! Il s'est échappé... par le conduit d'air ! »

Steinman gisait sur le pont de la chambre d'entretien des tuyères, le corps convulsé, à demi caché sous le panneau de contrôle. Il avait le crâne atrocement déformé et la mâchoire décrochée. Il portait au visage des marques et des déchirures causées par une pluie de coups sauvages.

Felton s'agenouilla près de lui, puis, pris de malaise, il détourna les yeux. Marner arriva sur les lieux et ses yeux s'écarquillèrent soudain de peur :

— « Dieu ! On l'a battu à mort ! »

Sur le visage du Capitaine alternaient des expressions de terreur et de résolution haineuse. Il glissa soudain la main sous sa veste et l'en retira armée d'un pistolet.

— « Qui est-ce? » hurla-t-il, l'arme tremblant dans son poing. « Dites-le, bon Dieu ! Ou je vous descends tous ! »

Felton et Too-Char s'entre-regardèrent désespérément, puis reculèrent devant le pistolet. Bobby se rapprocha d'eux.

Toutefois, la frayeur disparut lentement des traits de Marner qui laissa pendre le bras en s'appuyant à la cloison. Il tâtonna à la recherche du loquet de l'éjecteur à ordures, qu'il ouvrit. Alors, vivement, il y jeta son arme et referma le loquet, avant d'appuyer sur la détente de l'éjecteur.

Soulagé, Felton imagina avec un certain plaisir le pistolet filant dans l'espace selon une tangente à la route de la nef.

Les épaules de Marner s'affaissèrent sous sa grosse veste, et, déprimé, il retourna dans le compartiment central, suivi des autres, silencieux. Il se laissa choir sur un siège, l'esprit confus.

— « Pourquoi n'as-tu pas tiré ? » lui demanda le Vegan.

Marner marmonna des paroles incohérentes et se plongea la tête dans les mains. Too-Char s'appuya mollement à la table.

— « Moi, si j'avais un pistolet, je crois que je vous tuerais tous. »

C'était l'affirmation sans emphase de sa conviction. Marner releva la tête, s'animant tout à coup.

— « En tout cas, j'ai prouvé que ce n'est pas moi l'assassin ! »

Too-Char et Felton le regardèrent sans comprendre.

« Vous ne voyez pas ? » Il se raidit devant leurs doutes. « J'ai toujours eu ce pistolet. Si j'avais voulu vous tuer, j'aurais pu vous prendre par surprise... dans ce compartiment même... à l'heure des repas. »

Le Vegan eut un bref sourire.

— « Tu ne serais pas le premier sadique à laisser passer l'occasion d'un meurtre collectif au bénéfice de quelque chose de plus satisfaisant.

Et tu aurais pu craindre que nous ne prenions le dessus, malgré le pistolet. »

Le Capitaine se leva, scandalisé.

— « Mais... mais j'avais l'arme ! Je l'ai jetée ! »

Le Vegan fit entendre un rire méprisant :

— « Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à te considérer comme un innocent vieillard aux cheveux blancs, n'est-ce pas ? Ça ne prend pas ! »

Felton s'interposa :

— « Le point important, c'est que nous avons perdu une arme qui pourrait bien s'avérer indispensable. »

— « Comment cela? » demanda Too-Char.

— « Nous sommes tous d'accord pour penser qu'il faut détruire le pantomorphe. Mais il ne nous sera peut-être pas tellement facile de le tuer quand nous l'aurons retrouvé. Sous sa forme sphérique, il est presque aussi résistant que ce pont. »

— « Plus résistant, » dit Bobby. « Quand je me suis aperçu qu'on ne pouvait pas lui faire de mal, je l'ai frappé avec une clef anglaise. Seulement il se ramollit juste ce qu'il faut pour amortir les coups. »

— « Nous pourrions lui faire prendre une autre forme, *en pensant,* » proposa Marner.

— « J'ai essayé, » avoua le garçon de cabine, « mais la clef ne lui a toujours pas fait de mal. »

Felton se rassit lourdement... Trois hommes et un gosse... en train de discuter d'une menace de mort, en toute sincérité. Mais pour l'un d'eux, la conversation n'était qu'un paravent. L'un d'eux jouait la comédie... lequel ? Et le découvriraient-ils à temps ? Comme Too-Char, il regrettait amèrement de n'avoir pas été lui-même armé du pistolet, plutôt que Marner.

*
* *

Felton se frappa les genoux et se leva.

— « Puisque nous sommes d'accord pour nous débarrasser du pantomorphe, mettons-nous à sa recherche. Nous pourrons toujours le jeter par le sas — comme l'avait suggéré Steinman. »

Le Vegan hocha sombrement la tête.

— « Comment nous y prendre pour le retrouver ? Il peut assumer des milliers de formes. Il peut s'adapter à un millier de cachettes. »

— « Il y a des chances qu'il se cache habilement dans un des conduits d'air, » dit Marner. « Pour l'en faire sortir, il faudrait presque entièrement démonter la fusée. »

Mais Felton eut un sourire plein d'assurance.

— « Pourquoi ne *penserions-nous* pas à l'en faire sortir ? Trois d'entre nous suffiront à lui faire quitter sa cachette... même si le quatrième se concentre pour l'y faire rester. »

— « Si je comprends bien, tu penses nous prouver ton innocence à force de naïveté ? » ricana Too-Char.

— « Pourquoi notre volonté ne le ferait-elle pas sortir ? »

— « Tout simplement parce que le pantomorphe n'est pas intelligent. On ne peut pas le placer dans un labyrinthe et lui commander de trouver son chemin. Il faut constamment guider ses actions, de façon à poser successivement les bases des directives ultérieures. »

— « En d'autres termes, » dit Marner, « s'il est dans un labyrinthe, nous ne pouvons pas le diriger à moins de voir simultanément tous les couloirs du dédale et de vérifier constamment ses réactions à nos commandements ? »

Too-Char fit un signe affirmatif : « Autrement, il aboutirait à une impasse et nous ne saurions pas s'il continue ou non à se diriger vers la sortie. »

Ou ce raisonnement était erroné, songea Felton, ou, s'il était correct, il jetait un jour nouveau sous un autre angle. Mais lequel ?

Il trouva soudain :

— « Comment *le meurtrier* peut-il le dominer quand il ne l'a pas *sous les yeux ?* » demanda-t-il.

Les autres échangèrent des regards incertains. Où Felton décela-t-il une trace de dépit sur le visage de Marner ?

— « Je n'en sais rien, » avoua le Capitaine.

Too-Char haussa les épaules.

— « Je n'y avais pas pensé, » dit Bobby.

— « Je peux avancer une théorie, » dit Felton. « Supposons que la tache rouge que nous prenions pour un noyau soit en réalité un organe photo-sensible ? Supposons qu'il existe un certain *rapport* entre le pantomorphe et celui qui le domine ? »

— « Dans ce cas, le contrôleur pourrait *voir* par l'intermédiaire de la tache rouge ! » s'écria Marner.

Felton ferma les yeux, imaginant qu'il existait entre lui et la créature une liaison visuelle réceptive. Immédiatement il perçut une image vague d'entretoises de métal parmi des cloisons sombres.

— « Tu vois quelque chose ? » fit impatiemment Marner.

— « Il est dans une des cales ! » déclara Felton.

Mais son impression visuelle disparut et il rouvrit les yeux, déçu.

— « Que s'est-il passé? » demanda le Capitaine.

— « La tache s'est fermée. Sans doute un écran quelconque. »

— « Ouvre-le. »

Felton imagina que l'œil s'ouvrait. Mais le contact ne se rétablit pas.

— « Je ne peux pas. »

Too-Char, Marner et Bobby fermèrent les yeux pour se concentrer. Mais ils finirent par abandonner à leur tour.

— « L'un de nous, » dit sombrement le Vegan, « a été assez puissant pour que l'œil reste fermé, malgré la volonté des autres... le temps de guider le pantomorphe vers un coin sombre. A présent, nous n'avons pas une chance de le retrouver, à moins de démolir tout le système de ventilation. »

— « Mais le tueur sait où il est ! » fit Bobby, en lançant aux autres des regards effrayés. « Il saura comment l'en faire sortir ! »

— « Chose plus grave, » dit Felton, « le meurtrier a agi de façon complètement insoupçonnée... il a réussi à contrôler l'animal sans cesser pour cela de nous parler. »

Marner tendit les bras, d'un geste implorant :

— « Et nous ne savons toujours pas *qui c'est !* »

*
* *

Ils mangèrent un repas réduit au minimum. Puis ils restèrent assis, sans penser, pendant des heures, et mangèrent de nouveau. Finalement, Felton, fatigué, les yeux ternes, s'appuya à la cloison en dodelinant du chef.

Too-Char ouvrit un flacon de *chiral* de Vega dont les vapeurs emplirent la pièce. Il but à longues gorgées.

Marner, qui se passait les doigts dans les cheveux, ne protesta pas.

Bobby tournait le dos aux autres. Toutefois, aux mouvements spasmodiques qui lui secouaient les épaules, Felton vit bien qu'il sanglotait en silence, mais que, honteux, il s'efforçait de dissimuler ses réactions.

Trois hommes en ma compagnie dans ce compartiment, songeait Felton. L'un d'eux est un assassin, qui, sans doute, en ce moment même, dresse ses plans, caché sous un masque de soi-disant terreur et de désespoir.

Mais qui ?

Lequel ? se demandait-il. Puis il les regarda pour voir s'ils n'avaient pas perçu ses pensées noires... ils devaient les deviner cependant, ne fût-ce que parce qu'ils étaient dévorés des mêmes peurs et savaient qu'il éprouvait des angoisses identiques aux leurs. Tous sauf un, en tout cas.

Felton laissa échapper un soupir et baissa la tête. Ce n'était pas tant la mort qu'il craignait que l'horrible solitude de l'espace... même si ce n'était que son corps sans vie qu'on dût confier à l'infini... Il s'était trouvé pris là, une fois... sans filin de sécurité. Et il avait failli perdre la raison pendant ces douze heures...

— « Messieurs, » dit brusquement Too-Char, en faisant tourner l'alcool dans son verre, « je pense qu'il est temps d'envisager l'inévitable. »

Les autres le regardèrent, l'air intéressé. Il but une gorgée.

« A un moment ou à l'autre, il faudra dormir, » dit-il.

Felton se demanda s'il n'y avait pas autre chose que du désespoir derrière ces paroles... de l'ironie, peut-être ?

« Mais pourrons-nous dormir, » poursuivit le Vegan, « sachant que c'est peut-être notre tour ? Et maintenant, le danger est double. Tôt ou tard, l'un de nous, innocent pour le moment, va se mettre à tuer pour se protéger. »

— « Je ne crois pas que nous en soyons réduits à nous conduire comme des bêtes affolées, » fit amèrement Marner.

Too-Char reposa brutalement le flacon sur la table.

— « Il est assez facile *à l'un de nous* de garder ses esprits, » dit-il grossièrement, « et je soupçonne que c'est lui qui nous suggère de ne pas nous conduire comme des bêtes folles ! »

Marner perdit son sang-froid. Il fonça vers Too-Char. Mais Felton le retint par le bras.

— « Qu'il y vienne ! » défia le Vegan, qui avait levé le flacon de métal. « Cela fera toujours un de moins contre qui me défendre ! »

Marner, après un instant de tension, se décontracta.

— « Ce n'est pas ainsi que nous arriverons à une solution ! »

Felton le fit rasseoir en se demandant pourquoi il ne les laissait pas s'entre-tuer. Cela aurait du moins réduit le nombre des suspects.

Too-Char se remit à boire, l'air détaché.

— « J'y pense tout à coup, » dit-il en s'essuyant les lèvres, « *l'un de nous* aura le privilège de savoir qui est le meurtrier... celui qui restera seul en vie face à lui, après les deux victimes à venir... Est-ce que cette révélation finale éclaircira tout ? Y aura-t-il lutte de volontés pour le contrôle du pantomorphe ? Sera-ce une épreuve d'endurance ? Ou le dernier meurtre aura-t-il lieu honnêtement, homme contre homme ? »

Personne ne répondit, mais Felton examina attentivement le Vegan. Son attitude ne décelait-elle pas un rien de plaisir sadique?

Felton hocha la tête. Si seulement ils arrivaient à trouver le pantomorphe. Il ferma les yeux et se concentra dans l'espoir de rétablir le contact... *Là !* Voyait-il vraiment des entretoises de métal et des ombres et une partie du tableau de commandes ? Ou n'était-ce qu'imagination ?

Il sursauta en entendant résonner dans toute la nef une sonnerie métallique.

*
* *

Marner se leva brusquement : « Le détecteur de météores ! »

Il se dirigea vers la coursive.

« Mêmes instructions pour la récitation des Articles. Allons-y ! »

Mais Too-Char haussa les épaules.

— « C'est toi le Capitaine. Va changer la route toi-même. Moi, je reste ici. »

Bobby lança un coup d'œil par-delà le Capitaine dans la coursive sombre.

— « Je reste aussi, » dit-il gauchement.

Felton se renversa contre la cloison, intéressé par cette situation qui allait peut-être précipiter une crise. Le bruit continuait et maintenant venait s'y ajouter la plainte d'une sirène.

— « Collision probable ! » fit Marner, d'une voix implorante, en hésitant à l'entrée de la coursive. « Nous n'avons plus que cinq minutes ! »

— « Vas-y, » dit Too-Char, d'un air suffisant.

La sirène et la cloche se firent plus insistantes.

Le Capitaine s'enfonça seul dans les ténèbres de la coursive.

— « Venez, » dit Felton, « on ne peut pas le laisser y aller seul. »

Le Vegan le prit par le bras :

— « Mais c'est la preuve ! Tu ne comprends pas que seul celui qui n'a rien à craindre oserait s'y aventurer tout seul? *C'est Marner l'assassin !* »

Intrigué, Felton réfléchit à la validité du raisonnement. Mais Bobby s'approcha.

— « Je pense qu'on devrait aller rejoindre le Capitaine, Mr. Felton. Un capitaine essaie toujours de sauver son bâtiment. »

Too-Char fronça les sourcils.

« En outre, » poursuivit Bobby, après un regard de côté au Vegan, « peut-être que l'un de nous *désirait* que le Capitaine y aille seul. »

Les tuyères détonnèrent pour modifier la route. La cloche et la sirène se turent. Puis la nef vibra sous un nouvel effort des tuyères pour la remettre dans la bonne direction.

Mais la cloche se remit à tinter.

— « Il doit y en avoir tout un essaim, » dit Bobby.

Il y eut encore des changements de route, puis finalement le silence et l'immobilité pendant environ cinq minutes.

— « Allons chercher Marner, » finit par demander Felton.

— « Allez-y, » dit Too-Char en souriant. « Les événements ont l'air de se précipiter. »

— « Qu'est-ce que tu veux dire? »

— « Peut-être que Marner a cédé à l'impulsion de sauver l'astronef. Une impulsion plus forte que son instinct de conservation. Mais le prochain de nous qui va là-haut tout seul n'aura pas la même excuse. »

— « Et inversement, » repartit Felton, « celui qui consent à rester ici tout seul n'a aucune peur du pantomorphe. »

Too-Char comprit soudain et fit la grimace.

— « Tu viens, Bobby ? » demanda Felton.

Le jeune homme s'avança :

— « Nous ferions bien de nous presser. Nous avons déjà perdu trop de temps. »

Le Vegan les suivit de près.

***

Marner vivait encore, mais à peine. C'était apparemment le col de sa grosse veste qui lui avait épargné l'étranglement. Toutefois, il avait été frappé et mutilé... comme Steinman.

Bobby leva les yeux en s'agenouillant près du Capitaine :

— « Le pantomorphe doit encore être hors de sa cachette ! »

Désespérément, Felton s'efforça d'établir le contact avec la bête avant qu'elle eût regagné l'abri du système d'aération.

Too-Char ferma également les yeux :

— « Je le vois ! Il entre dans un conduit ! »

Finalement Felton perçut l'image de minces barreaux. Rapidement, les barreaux se rapprochèrent, grandirent, puis passèrent à l'arrière de son point visuel. La perspective se perdit dans les ténèbres.

— « Il est dans le conduit ! » s'écria Bobby. « Faisons-le ressortir. Peut-être découvrira-t-on dans quelle partie de la nef il se tient. »

Felton se concentra pour faire revenir la créature en arrière. Mais il ne se passa rien. Sa vision interposée ne lui apporta aucune lumière.

Marner gémit. Felton baissa le regard sur le Capitaine, qui ouvrait les yeux. Le sang lui coulait de la bouche ; il toussa convulsivement.

Des côtes brisées, un poumon perforé, devina l'électronicien. Et Dieu sait quelles lésions internes. Il s'agenouilla pour soulever la tête de Marner. Le capitaine esquissa un sourire. Avec ses lèvres humides de sang, cela lui donnait une expression grotesque.

— « Ça n'a pas collé, » murmura-t-il, « mais j'ai bien failli réussir, hein ? »

Il toussa et son visage se convulsa.

« J'en ai été à deux doigts, quand même. Je vous aurais tous supprimés, sans les météores... les météores et quelqu'un dont la volonté était plus forte... »

Ses yeux se refermèrent et son cou se détendit. Felton lui reposa doucement la tête sur le pont. Puis il retourna en silence dans le compartiment central.

— « Eh bien, » fit Bobby, épuisé, « je pense qu'on peut dormir maintenant. »

— « Pour te faire défoncer le crâne ? » fit cyniquement Too-Char.

— « Mais tout va bien à présent, » plaida le garçon. « Le Capitaine a avoué que c'était *lui* qui avait commis les meurtres ! »

— « C'est vrai, » dit le Vegan en buvant une rasade. « Marner a tué Nestoff, B'Rada et Steinman.. de son propre aveu. »

Bobby se raidit, Felton eut un tremblement imperceptible en regardant d'un air soupçonneux le garçon de cabine, et en se demandant s'il ne leur avait pas suggéré de dormir pour les prendre au piège.

— « C'est exact, Bobby, » dit-il prudemment, « *mais alors qui a tué Marner ?* »

Le jeune homme parut soudain affreusement inquiet.

« Le plan était tellement parfait, » reprit Too-Char, « que quelqu'un d'autre l'a repris à son compte. Quelqu'un qui a eu la force d'arracher à Marner le contrôle du pantomorphe... *et de le retourner contre Marner.* »

— « Et maintenant, nous sommes deux à savoir que le troisième est le coupable et qu'il a l'intention de compléter la série, puisqu'il se tait, » souffla Felton.

— « En tout cas, » dit le Vegan, empoignant son flacon comme pour bien montrer qu'il avait une arme, « le champ des soupçons s'est considérablement rétréci. »

Felton lui lança un regard de reproche :

— « Peut-être Bobby et moi nous soupçonnons-nous réciproquement... ou *te* soupçonnons-nous *toi-même !* »

Sans s'en rendre compte, il recula jusqu'à la cloison. Il se sentit vaguement ridicule en voyant que les deux autres avaient également battu en retraite. Paradoxalement ils s'efforçaient de mettre entre eux le plus de distance possible sans toutefois s'écarter trop les uns des autres. L'un d'eux était un fameux acteur !

L'épuisement lui faisait tinter les oreilles et battre les tempes... tandis qu'il attendait, dans la peur.

*
* *

— « Alors, messieurs, vous avez des suggestions? » fit ironiquement Too-Char.

Il s'avança au milieu de la pièce :

« Felton, je suis prêt à admettre que je ne pense pas que ce soit toi qui aies tué Marner. »

Bobby se glissa le long de la cloison. « Alors vous pensez que c'est moi ? » fit-il, l'air incrédule.

— « Je pense effectivement que c'est toi, » dit le Vegan.

— « Mais ce n'est pas vrai ! Vous ne comprenez pas que c'est Mr. Felton ? Pendant que le Capitaine esquivait les météores, Felton ne disait rien. Il était trop occupé à diriger le pantomorphe vers la chambre des commandes ! »

— « Ridicule, » dit Felton, « personne ne disait rien à ce moment. »

— « Vous l'avez tué ! » éclata Bobby. « Vous l'avez tué ! »

— « C'est Too-Char qui l'a tué, » accusa Felton. « Too-Char a pris bien soin que le Capitaine aille aux commandes... tout seul. »

Le Vegan éclata d'un rire de fou.

— « Je pense que c'est Bobby. Bobby te soupçonne. Et tu es sûr que c'est moi... C'est un cercle vicieux. »

— « Si je suggère un plan, » demanda Felton, « m'aideras-tu à l'appliquer ? »

— « Qu'est-ce qui me prouve que ce n'est pas un piège ? »

— « Tu n'as qu'à en juger. » Felton se rendait compte que c'était un plan désespéré, qui faciliterait peut-être même le meurtre suivant. Mais cela paraissait être leur dernier espoir.

— « J'écoute, » dit le Vegan.

— « Nous savons que celui qui commande au pantomorphe a sur lui un pouvoir supérieur à celui de Marner. Il le fallait bien, pour s'en emparer. Il sera par conséquent en mesure de le guider de cachette en cachette, tout en faisant semblant de le chercher. »

— « Vu, » fit durement Too-Char.

— « Suppose qu'on accepte de se faire faire une piqûre anesthésiante, chacun son tour... et... »

— « Tu es fou ! Tu voudrais qu'on se bourre de narcotique et qu'on reste sans défense ?... »

— « Non. Attends. » Felton leva la main. « Tant que le contrôleur restera conscient et capable de diriger la créature, les deux autres ne parviendront pas à la découvrir. Il continuera à l'éloigner d'eux. Mais s'il est inconscient... et il le sera bien à un moment, si nous passons à tour de rôle sous l'anesthésiant... alors les deux innocents auront une chance de faire sortir le pantomorphe de sa retraite. »

— « Je ne vois toujours pas... » commença le Vegan.

— « Le magasin d'équipement ne comporte pas de conduit d'aération, » poursuivit Felton, « on peut le fermer à clef de l'extérieur. En le fermant, nous protégerons contre le pantomorphe celui d'entre nous qui sera anesthésié.

» On tirera au sort pour savoir qui recevra la première piqûre d'une demi-heure. Ensuite, on l'enfermera dans le magasin, pendant que les deux autres s'efforceront de dénicher le pantomorphe. Si les premières recherches échouent, une seconde personne recevra une piqûre. Finalement et fatalement, les deux innocents seront ensemble et auront peut-être une chance de retrouver la créature. »

Too-Char, pensif, ferma à demi les yeux.

— « Ça me paraît valable, » dit Bobby. « Je veux bien. »

— « C'est peut-être un plan en vue de nous séparer pour faciliter les opérations, » grommela le Vegan.

— « Mais en revanche, » lui rappela ironiquement Felton, « repousser mon plan pourrait bien être un indice de culpabilité. »

— « Oh ! zut, » fit Too-Char en haussant les épaules. « Je veux bien essayer. »

Ils inscrivirent leurs noms sur des morceaux de papier qu'ils retirèrent ensuite d'un bol, un à la fois. Ce fut Bobby qui sortit le premier et Felton le second. Le Vegan eut un sourire satisfait en voyant que son nom venait le dernier.

Dans le magasin d'équipement, ils fouillèrent les placards, déplacèrent les caisses, examinèrent tous les coins... jusqu'au moment où le garçon de cabine eut la certitude que le pantomorphe n'y était pas caché.

Felton lui fit la piqûre et ils attendirent que Bobby fut complètement anesthésié.

De retour dans la coursive, la main de Felton tremblait un peu en introduisant la clef dans la serrure pour boucler la porte... Quand il la retira pour la mettre dans sa poche, et se retourna, Too-Char avait disparu.

***

Effrayé, l'électronicien se figea, l'oreille tendue, aux aguets du moindre mouvement susceptible de lui indiquer par où le Vegan était parti. Felton se demandait néanmoins si c'était bien Too-Char le coupable. Avait-il trouvé une cachette d'où guider le pantomorphe pour les derniers meurtres ? Ou avait-il simplement pris la fuite pour se protéger... ou peut-être pour chercher une arme ?

Felton eut une pensée de regret pour le pistolet que Marner avait

jeté par le sas aux ordures. Puis, immédiatement, il se rendit compte que si le Capitaine avait été vraiment le meurtrier, à ce moment-là, il ne se serait sûrement pas débarrassé d'une arme dont il eût pu avoir besoin par la suite. Il eût seulement *fait semblant* de la jeter !

Il fonça vers l'arrière dans l'atelier d'entretien des tuyères. Too-Char y était... en train de tripoter frénétiquement le crochet du sas aux ordures ! Le Vegan avait dû deviner lui aussi que Marner avait fait semblant de jeter son arme, avait feint de manœuvrer l'éjecteur.

Felton le plaqua aux jambes et l'envoya promener loin de l'éjecteur, au moment même où le couvercle s'ouvrait. Le pistolet se trouvait effectivement dans le sas.

Il s'en empara au moment où Too-Char se relevait. Il l'en menaça.

— « C'est bon... tire. » L'attitude du Vegan était désespérée et abattue. Mais Felton le regardait fixement, profondément intrigué.

— « Ou préfères-tu appeler ton pantomorphe ? » lui demanda amèrement Too-Char.

— « Cesse de jouer la comédie ! Tire tout au clair ! »

Too-Char eut un rire dément. Felton comprit que jusqu'au bout le Vegan s'efforçait de dissimuler... avec autant de force de conviction que Marner en avait manifesté.

— « Tire ! » le défia Too-Char. « Tire ou appelle-la, ta sacrée créature ! »

— « Ce n'est pas moi qui ai le contrôle du pantomorphe, » dit doucement Felton, en se demandant pourquoi il supportait plus longtemps cette farce.

Le visage de Too-Char se convulsa, se décontracta, se crispa de nouveau. Felton l'examinait attentivement, sans croire qu'un homme puisse jouer aussi bien la comédie.

— « Alors, c'est Bobby ! » dit le Vegan, d'un ton dubitatif.

— « C'est Bobby... ou *toi.* » Alors même qu'il ne restait que deux autres, Felton ne pouvait pas encore aboutir à une certitude.

— « Ce n'est pas moi, Felton ! Je le jure ! »

C'était tellement convaincant ! Pourtant, la seule solution était de croire le garçon de cabine coupable du meurtre de Marner. Felton, incapable de prendre une décision, poussa un soupir. Il avait la possibilité de tuer immédiatement Too-Char. Son doigt se crispa sur la détente. Toutefois, restait la possibilité que Bobby fût le coupable.

— « Commençons les recherches, » dit-il, découragé, en tendant au Vegan la clef du magasin où était le garçon de cabine. « Garde-la. »

Puis, faisant signe à l'autre de le précéder, il s'enfonça dans la coursive, le pistolet toujours braqué sur le dos du Vegan. Ce dernier hésita :

— « Felton, tu as prouvé que ce n'est pas toi... en ne me tuant pas sur-le-champ. Il ne reste que le môme. Débarrassons-nous-en... avant qu'il ne reprenne connaissance ! »

— « Mais toi, tu ne m'as pas prouvé que ce n'est pas *toi.* »

Ils explorèrent quatre compartiments. Ils tapaient sur les conduits d'air tandis que Felton espérait contre tout espoir que, le contrôle

supposé de Bobby s'étant relâché, le pantomorphe sortirait de lui-même ou trahirait au moins par quelque bruit son lieu de retraite.

Mais leurs efforts restèrent vains.

— « Le môme à dû reprendre connaissance, à présent, » dit finalement Felton en retournant vers l'arrière.

— « Ne lui laisse pas une chance, » plaida Too-Char quand ils revinrent dans le compartiment central. « Nous savons que c'est lui ! Nous... »

La voix du Vegan s'étrangla. Il s'immobilisa, regardant le sas du magasin où avait été enfermé le garçon.

La porte était grande ouverte.

Figés de terreur, Felton et Too-Char restèrent fascinés par la porte de métal qui se refermait lentement et silencieusement... après leur avoir laissé à peine entrevoir une masse rose bonbon par-delà le seuil.

***

— « C'est *toi !* » rauqua Felton.

— « C'est *toi!* » murmura Too-Char en s'avançant vers lui.

Felton leva son pistolet et le Vegan s'immobilisa.

— « Tu as fait seulement semblant de fermer la porte, n'est-ce pas ? » demanda Too-Char, l'air sûr de lui. « De façon à pouvoir y envoyer le pantomorphe par la suite. »

— « Je te dis que j'ai fermé à clef ! » murmura Felton. « Je... »

Pris de colère, il se tut. Pourquoi se défendre contre les vaines accusations du Vegan, puisqu'il ne restait plus de doute sur la personnalité du meurtrier ?

Son doigt s'alourdit sur la détente, mais, repris de soupçons, il se retint... Il *avait dû* laisser la porte ouverte ! Autrement, comment le pantomorphe fût-il entré ? Pourtant, en dépit de sa fatigue, il se rappelait avoir tourné la clef et entendu le déclic. Mais, en y réfléchissant, avait-il vraiment entendu le déclic ? Avait-il *réellement* tourné la clef ? Il restait hésitant... Et soudainement, il comprit.

— « Je comprends, maintenant, » dit-il avec un sourire de triomphe. « Je sais comment tu t'y es pris ! »

Too-Char recula devant le pistolet qui ne tremblait plus.

« Ce ne serait pas arrivé si je n'avais pas été assez bête pour te remettre la clef en te donnant ainsi encore une preuve de confiance, » poursuivit Felton, toujours à voix basse. « Tu as tout simplement laissé la clef dans un des compartiments que nous avons explorés. Quand nous sommes partis plus loin, tu as envoyé le pantomorphe la prendre, puis tu l'as guidé vers le magasin où était Bobby. »

— « Non, Felton ! Non ! » s'écria Too-Char en plongeant la main dans sa poche. « Regarde ! J'ai toujours la clef ! »

L'objet brillant qui tremblait dans la main du Vegan fascina Felton. Tout à coup, un sourire désespéré, mais inspiré illumina le visage de Too-Char.

— « Si ce n'est pas toi l'assassin... *prouve-le !* Ferme la porte à clef pendant que le pantomorphe est à l'intérieur et jette la clef. »

Felton se débattait dans un tourbillon d'incertitude. Il n'y avait plus aucune tromperie possible, et pourtant le Vegan continuait à se prétendre innocent. Pourquoi ?... Mais voyons ! Simplement parce que lui, Felton, disposait d'une arme plus terrifiante que le pantomorphe : un pistolet.

Le sourire s'effaça du visage de Too-Char, pour être remplacé par une expression de sombre désespoir.

— « Mais c'est toi l'assassin. Tu... »

Un faible gémissement s'éleva dans le magasin.

— « Il vit encore ! » s'écria Felton, sans en croire ses oreilles.

Mais Too-Char lançait vers la porte des regards terrifiés.

— « C'est un piège ! C'est Bobby, l'assassin ! Il veut nous faire entrer dans son piège ! »

Le gémissement reprit... Convaincant. Mais il s'interrompit avec une brusquerie étrange.

Felton s'avança vers la porte, recula, avança de nouveau. Puis il se précipita et ouvrit le battant d'un coup de pied.

*
* *

Bobby gisait immobile sur le plancher... Une masse rose, molle mais tenace, lui recouvrait le visage comme un voile de crêpe. Il ne fallut qu'un instant à Felton pour voir que le jeune homme ne respirait déjà plus.

Effrayé, il leva son arme et tira.

Un jet d'énergie mince comme un crayon jaillit dans le magasin, manquant le but de près de deux mètres.

Le pantomorphe se détacha du jeune mort, découvrant le visage du garçon, mutilé sans aucune pitié. Puis la créature reprit sa forme sphérique.

Felton tira une seconde fois... et manqua de nouveau.

Pris de panique, il jeta un coup d'œil au cadran de son arme : il avait utilisé plus de la moitié de la charge.

Le pantomorphe se mit à rouler lentement vers la porte, prenant progressivement de la vitesse.

Avec une résolution sauvage, Felton se campa pour viser avec soin. La décharge violente d'énergie manqua le but, de plus de cinquante centimètres.

Mais c'était impossible ! Il avait tiré à bout portant !

Le pantomorphe parvint à la porte et Felton s'en écarta d'un bond. Ce faisant, il vit du coin de l'œil Too-Char, qui s'aplatissait de peur contre la cloison opposée du compartiment principal.

Too-Char ! C'était bien lui ! N'était-ce pas le Vegan qui dominait la chose ? Et si, pour une raison particulière, Felton ne parvenait pas à

frapper le pantomorphe, la mort de son dominateur n'aboutirait-elle pas au même résultat?

Il braqua son arme vers l'autre et pressa la détente d'un doigt vengeur ; il continua à presser jusqu'à ce que l'arme fût totalement déchargée.

Too-Char s'abattit sur le pont, les vêtements brûlés du côté droit, la chair atrocement déchirée et carbonisée par l'intense chaleur.

Le pantomorphe roula tranquillement jusqu'à une bouche d'air, tout en s'allongeant transversalement. D'un mouvement qui ressemblait à celui d'une bactérie, il passa à travers la grille.

Le Vegan se tordait de douleur sur le pont, la respiration presque arrêtée.

— « C'est toi, Felton, » dit-il faiblement. « C'est toi. Seulement, *tu ne le sais même pas !* »

Un mouvement attira les regards de Felton sur la grille du ventilateur. Il en vit sortir le pantomorphe, qui se métamorphosait en sphère. Il se crispa instinctivement, puis se décontracta en se rappelant que la chose n'était plus sous le contrôle de quiconque.

Too-Char émit un faible rire... manifestation hystérique de sa douleur, de sa terreur, de sa compréhension subite.

Ahuri, Felton le regarda.

— « Tu n'as pas pu le tuer, Felton, parce que tu ne le voulais pas vraiment. » Il fit une grimace et se redressa sur un coude, les yeux mi-clos. « Tu as essayé de fermer la porte du magasin où était Bobby, mais tu n'as pas pu. Cependant, *tu as cru* l'avoir fait ! »

Les pensées de Felton s'envasaient. Etait-il possible qu'il se fût seulement imaginé avoir fermé la porte ? S'était-il simplement agi d'une autosuggestion subconsciente ?

Près de la grille, le pantomorphe changea de forme et s'attribua deux jambes trapues. Il s'avança. Felton ne pouvait que le regarder.

— « Nous aurions dû comprendre, avant même le premier meurtre, qu'il était possible de contrôler cette chose subconsciemment aussi. » La voix du Vegan était à peine perceptible. Il se laissa retomber sur le pont. Quelqu'un lui avait fait prendre une forme féminine. Mais tout le monde a *sincèrement* nié l'avoir fait. »

Felton n'entendait que vaguement les mots de Too-Char, tandis qu'il reculait, chancelant, vers la cloison.

Le pantomorphe eut soudain une tête burlesque, et un bras unique qui jaillissait comme une matraque du centre de sa poitrine mal formée. Il se tourna gauchement vers le Vegan.

Too-Char s'efforça en vain de se traîner hors de portée de cette horreur.

— « Après les trois premiers meurtres commis par Marner, » poursuivit-il, les yeux fascinés par la chose, « tu t'es protégé en soustrayant le pantomorphe à son contrôle, *sans même le savoir !* Mais le pli était pris. Tu ne pouvais que continuer à tuer. Et maintenant, tu ne peux plus l'arrêter ! »

Felton, les yeux braqués sur le pantomorphe, sur *son* pantomorphe... sentait contre son dos la dureté et le froid de la cloison. Son pantomorphe, et pourtant il n'était pas le sien, car il n'avait pas sur lui de contrôle *conscient.*

Il se rappela soudain son rêve : il était abandonné dans l'espace et réussissait à regagner la nef en sacrifiant la vie des autres... Son rêve n'avait été qu'une émanation de son subconscient... un indice subtil de l'énormité écrasante de sa terreur. Il aurait dû comprendre à ce moment-là qu'il était moralement capable de s'emparer du pantomorphe et de poursuivre la série de meurtres de telle sorte que sa propre vie ne se trouvât plus menacée.

Faisant passer la majeure partie de sa matière dans son bras en forme de massue, le pantomorphe se dressa au-dessus de Too-Char. Le membre unique devint visiblement plus dur, et sa couleur se ternit, tandis que sa surface prenait la consistance de l'acier.

Le bras frappa... une fois... deux fois...

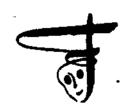
Le Vegan mourut sans un gémissement.

Le pantomorphe se tourna alors lentement vers Felton...

Il est déjà bien difficile de réprimer les désirs, les passions et les mauvais instincts de l'esprit conscient.

Mais comment annuler le complexe de culpabilité né dans un subconscient ?

(Traduit par Bruno Martin.)



J'embrasse ton ombre

(*I kiss your shadow*)

par ROBERT BLOCH

Voici la première nouvelle de Robert Bloch à paraître dans « Fiction ». Elle vous révélera un nouvel auteur de talent. Robert Bloch, qui est aussi doué pour le fantastique que pour la science-fiction, collabore aux meilleures revues du genre en Amérique. Il fut le disciple et l'ami de Lovecraft. Mais sa conception du fantastique est à la fois plus nuancée et plus variée que celle de ce dernier. Ici, il renouvelle « de l'intérieur » le plus traditionnel des thèmes. On a peine à se représenter, tant elle rend un son particulier, que cette histoire n'est autre qu'une simple « histoire de fantôme ». Elle roule en fait sur une des plus vieilles croyances de l'humanité : la croyance aux propriétés matérielles des ombres des morts. Racontée sur un ton objectif, dans une perspective réaliste, elle n'en impressionne que davantage ; sa lecture exige des nerfs solides. Elle figurera un jour dans les anthologies comme un classique de la terreur.



JOE ELLIOT s'assit dans mon fauteuil favori, se servit une rasade de mon meilleur whisky et alluma une de mes cigarettes particulières.

Je ne protestai point.

Seulement, quand il me dit : « J'ai vu votre sœur la nuit dernière, » je fus sur le point de protester. Après tout, il y a des limites à ce qu'un homme peut supporter.

J'ouvris donc la bouche, et je me rendis compte que je n'avais rien à dire. *Qu'aurais-je pu* répondre à une pareille déclaration ? Je l'avais entendue de ses lèvres au moins une centaine de fois déjà, pendant les mois qu'avaient duré leurs fiançailles, et cela me paraissait tout à fait normal en ce temps-là.

Et cela m'aurait aussi paru tout à fait normal cette fois, sauf un détail : ma sœur était morte depuis trois semaines.

Joe Elliot sourit, ou plutôt tenta de sourire. Le résultat ne fut guère satisfaisant.

— « J'imagine que vous me croyez fou, » dit-il, « mais c'est la vérité. J'ai vu Donna. Ou du moins son ombre. »

Il ne me donnait toujours pas l'occasion de lui répondre raisonnablement : tout ce que je pouvais faire, c'était rester silencieux et l'écouter.

« Elle est entrée dans la chambre et s'est penchée sur moi. J'ai du mal à m'endormir, depuis l'accident, mais je pense que vous le savez.

Bref, j'étais étendu à contempler le plafond en essayant de me décider à me lever pour baisser le store, à cause de l'éclat de la lune. Puis je me suis tourné sur le côté, pour poser les pieds sur le plancher, et elle était là. Simplement debout là, penchée sur moi et me tendant les bras. »

Elliot s'inclina en avant : « Bien sûr, je sais ce que vous pensez. Un rayon de lune intercepté par quelque objet et projetant une ombre, et j'aurais inventé le reste de toutes pièces. Ou que j'étais endormi sans le savoir. Mais je sais bien ce que j'ai vu. C'était bien Donna... je la reconnaîtrais n'importe où, à ses formes. »

Je retrouvai ma voix, ou du moins quelque chose d'approchant :

— « Qu'a-t-elle fait ? »

— « *Fait ?* Elle n'a rien fait. Elle est restée là, les bras tendus, comme si elle eût attendu quelque chose. »

Elliot baissa les yeux sur le plancher.

— « Qu'attendait-elle ? »

— « C'est le plus difficile, » murmura-t-il, « cela a l'air tellement... Bon... et puis tant pis pour l'air que cela peut avoir. Lorsque nous étions fiancés, Donna et moi, elle avait cette habitude. C'était quand nous bavardions, ou parfois quand nous nous préparions à faire la vaisselle lorsqu'il m'arrivait de manger chez elle, ou dans d'autres circonstances aussi ordinaires. Alors, tout d'un coup, elle me tendait les bras. J'en étais venu à comprendre son geste. Cela voulait dire qu'elle avait envie que je l'embrasse. Alors je l'embrassais. Et — allez-y, riez ! — c'est ce que j'ai fait la nuit dernière. Je me suis levé et j'ai embrassé son ombre. »

Je ne ris pas. Je ne fis rien du tout. Je restai là à attendre la suite. Quand je vis qu'il ne dirait plus rien, je fus bien obligé de parler :

— « Vous l'avez embrassée. Et alors, que s'est-il passé ? »

— « Mais rien. Elle est simplement partie. »

— « Elle a disparu ? »

— « Non. Elle est partie. L'ombre m'a lâché, elle a fait demi-tour, et elle a franchi la porte. »

— « L'ombre vous a *lâché,* » fis-je, « cela veut-il dire que vous...? »

Il fit un signe de tête. Je ne suis pas spécialement un bon interprète des signes de tête, mais il était évident qu'il n'y avait nul défi dans le sien, mais seulement une espèce de résignation.

— « C'est exact. Quand je l'ai embrassée, elle m'a pris dans ses bras. Je... je l'ai vu. Et je l'ai *senti.* De même que j'ai senti son baiser. Curieuse sensation, embrasser une ombre. Du réel, et pourtant il y manque quelque chose. » Il regarda le verre qu'il tenait. « Comme un whisky avec trop d'eau. »

Il y avait quelque chose qui ne cadrait pas dans sa comparaison, mais il y avait aussi quelque chose qui ne cadrait pas dans toute son histoire. J'imagine que c'était surtout affaire de chronologie... il me racontait cela environ cinquante ans trop tard.

Il y a cinquante ans, cela n'aurait peut-être pas semblé tellement étrange. Pas dans le temps où les gens croyaient encore aux fantômes, dans l'ensemble ; dans le temps où les psychologues aussi éminents et

sensés que William James étaient membres actifs de la Société de Recherches Psychiques. Alors il existait une certaine réceptivité dans le domaine sentimental — l'amour éternel, capable de se manifester par-delà la tombe, et toutes ces idées. Mais l'entendre dire *maintenant*, cela ne cadrait pas.

La seule chose qui m'empêcha de le lui dire tout net fut qu'il y avait encore un autre aspect de la situation qui cadrait encore moins que le reste. Joe Elliot lui-même. C'était *lui* le sceptique professionnel, le moqueur confirmé.

Evidemment, peut-être que le choc de la mort de Donna...

— « Ne me le dites pas, » soupira-t-il. « Je sais combien cela peut paraître démodé et idiot, et je sais ce que vous pensez. Je ne veux pas discuter avec vous. L'accident m'a profondément touché, vous le comprenez. Et j'avoue que j'étais dans un état de commotion quand ils m'ont retiré de la voiture, dans le ravin. Mais j'en suis sorti avant même les funérailles. Vous le savez également. Et si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à en parler au Dr. Foster. »

A mon tour d'opiner.

« J'ai été tout à fait normal à l'enterrement comme par la suite, » poursuivit-il. « Depuis lors, vous m'avez vu presque tous les jours. Avez-vous remarqué quoi que ce soit d'anormal ? »

— « Non. »

— « Par conséquent, il ne s'agit pas uniquement d'une hallucination. Ce n'est pas possible. »

Il se leva.

— « Alors, comment expliquez-vous ? »

— « Je n'ai pas d'explication, » dit-il. « Je tenais uniquement à vous informer de ce qui était arrivé. Parce que c'est une de ces choses dont il faut qu'on parle à quelqu'un, et que vous êtes logiquement la personne de qui je doive croire qu'elle n'ira pas en parler à tort et à travers. De plus, vous êtes son frère, et il y a une possibilité qu'elle... aille à vous. »

Joe Elliot se dirigea vers la porte.

— « Vous partez déjà ? » demandai-je.

— « Fatigué, » dit-il. « Je n'ai pas beaucoup dormi, la nuit dernière, après. »

— « Ecoutez, si vous preniez un sédatif ? J'ai ici un produit que... »

— « Non, merci, je préfère pas. » Il ouvrit la porte. « Je vous passerai un coup de fil d'ici un jour ou deux. Nous pourrions déjeuner ensemble. »

— « Vous êtes sûr de ne... »

— « Non, je vais tout à fait bien. »

Il me sourit et s'en alla.

Je restai à l'intérieur, le front soucieux. J'étais encore soucieux en me couchant. Il y avait décidément quelque chose qui clochait dans le récit d'Elliot et cela voulait dire qu'il y avait quelque chose de détraqué chez Elliot. J'aurais voulu savoir à quoi m'en tenir.

« ... il y a une possibilité qu'elle aille à vous... »

Je me glissai entre les draps en remarquant que la lune éclairait vivement le plafond, ce soir-là aussi. Mais je ne contemplai pas la lune très longtemps. Je fermai les yeux pour réfléchir à la possibilité. Elle me semblait bien mince, en fait de possibilité.

Ma sœur Donna était morte et enterrée. Je ne l'avais pas vue mourir, mais j'avais été appelé le premier après l'accident, dès l'arrivée de la police sur les lieux. Je les avais vus la retirer des débris de l'auto, et elle était morte, sans aucun doute possible. Je n'aimais pas évoquer cette vision. Je n'aimais pas non plus repenser à Joe Elliot, tout tremblant, sous le choc ; inconscient de ma présence, inconscient de l'ouverture à son front, inconscient même du fait que Donna était morte. Il avait continué à lui parler pendant qu'on la transportait jusque dans l'ambulance, s'efforçant de lui faire comprendre que c'était un accident, qu'il y avait eu une nappe d'huile sur la route, que la voiture avait dérapé. Mais Donna n'avait pu l'entendre, car elle était déjà morte. Elle était morte au moment où sa tête avait défoncé le pare-brise.

C'était également ce qu'on avait estimé à l'enquête. Verdict de mort accidentelle. Et certainement les morticoles qui l'avaient embaumée n'avaient pas eu le moindre doute, pas plus que le pasteur qui avait prononcé l'allocution sur son cercueil, pas plus que les fossoyeurs qui avaient descendu son corps dans la fosse, là-bas, à Forest Hill. Donna était morte.

Et maintenant, trois semaines plus tard, Joe Elliot venait me dire : « J'ai vu votre sœur. Ou du moins son ombre. »

Joe le positif, rewriter au journal, cynique comme personne, qui embrassait une ombre ! Il m'avait dit qu'elle était restée là, les bras tendus et qu'il l'avait reconnue.

Eh bien, je n'avais pas jugé bon de le dire, mais j'avais reconnu ce geste spécial, d'après la description. Parce qu'il se trouve que je l'avais vu moi-même, longtemps avant l'apparition de Joe Elliot dans notre vie. Au temps lointain où Donna était fiancée à Frankie Hankins, elle avait l'habitude d'agir de même avec lui. Je me demandai si Frankie avait déjà appris la nouvelle, là-bas, au Japon. Il s'était engagé, et cela avait mis un terme à leur idylle.

En y réfléchissant, il y avait une autre circonstance dans laquelle Donna avait appliqué sa méthode des bras ouverts. Avec Gil Turner. Evidemment, cela n'avait pas duré, ç'avait été visible dès le départ : Turner n'était qu'un pauvre type sans volonté. Tout le monde avait été surpris de voir une pareille chiffe molle rompre les amarres et quitter la ville si rapidement.

Cela avait dû surprendre également Donna, mais pas pour longtemps. Parce que c'est vers ce temps-là que je lui avais présenté Joe Elliot et l'affaire avait été bon train.

Il était indiscutable que pour eux deux, c'était le grand amour. Ils s'étaient fiancés en moins d'un mois et comptaient se marier avant la fin de l'été. Donna avait pris la direction des affaires, depuis A jusqu'à Z.

Naturellement, j'avais toujours su que ma sœur était une femme très décidée (avouons-le, elle avait l'habitude de n'en faire qu'à sa tête, et

c'était une vraie furie quand on la contrariait), mais il avait été intéressant de la voir circonvenir Joe. Parlons donc de Pygmalion ! Ici, c'était Galatée qui avait renversé la situation. Avant que personne l'ait su, Joe Elliot abandonnait sa vieille veste de sport pour des tweeds gris, plaquait les cigares odorants pour les pipes de bruyère, reniait les hamburgers et les tasses de café pour aller faire des repas réguliers, le soir, dans le petit appartement confortable de Donna.

Oh ! elle en avait amené des changements dans le comportement de ce garçon ! Il en était arrivé à se raser deux fois par jour, et à filer porter son chèque de quinzaine à la banque du coin, au lieu du bar de Smitty.

Je dois rendre hommage à Donna. Elle savait ce qu'elle voulait, et elle savait exactement comment faire pour l'obtenir. Peut-être était-elle intransigeante, mais elle était fémininement intransigeante. Elle avait refaçonné Joe Elliot, mais elle s'était arrangée pour que la transformation lui plaise aussi, à lui. Il n'avait certes pas eu l'air de s'y opposer. Je m'étais tellement habitué au nouvel Elliot que j'avais pratiquement oublié l'ancien... l'ancien qui allait s'installer chez Smitty et qui jurait solennellement qu'il n'y avait pas fille au monde qui pût le prendre à ses pièges impies et terrifiants.

A l'approche de la date prévue pour le mariage, Donna parlait déjà ouvertement de leurs projets d'acheter une maison (« On ne peut pas élever des enfants dans un appartement »), et Elliot l'écoutait, en souriant, qui plus est !

(« Et encore une chose, » disait-il avant, en avertissant solennellement du doigt Smitty, « je ne suis peut-être qu'un pauvre travailleur exploité, mais tu ne me verras jamais devenir un esclave au foyer. Pas plus que ce comique permanent : le Père Américain. Ce cher vieux Papa, la tête de Turc de tous les spectacles de la télé et de la radio dans tout le pays ! Non, pas moi. J'y crois, moi, à la vieille formule : les gosses, il faut les voir, mais ne pas en avoir. »)

Mais c'était *avant* Donna. Avant qu'il ait découvert combien il est plaisant qu'une femme vous allume votre pipe, vous noue votre cravate, fasse les frites juste au moment voulu pour les servir avec le steack. Avant qu'il ait appris ce que c'était que d'avoir quelqu'un qui vous tende les bras, sans rien dire, si ce n'est par les yeux.

J'étais au moins sûr d'une chose : Donna ne s'était pas amusée de lui. Elle l'aimait vraiment. Elle était morte en l'aimant, la nuit où ils rentraient en voiture de la soirée que j'avais organisée. Cela, c'était vrai.

Tout était bien réel, jusqu'à présent. Jusqu'à maintenant, jusqu'à cette histoire d'ombre que m'avait racontée Joe Elliot.

Je contemplai le plafond tremblotant. Dans une certaine mesure, ici, dans ces ténèbres mêlées de clair de lune, je commençais presque à y croire.

Peut-être ne sommes-nous pas aussi rationalistes que nous aimerions le penser ; il se trouve que les fantômes sont passés de mode et que le concept de l'amour plus fort que la tombe a disparu en même temps que les romans du siècle dernier. Mais placez un rationaliste dans les noires

entrailles d'une maison hantée, fermez-en les portes et laissez-le là toute la nuit. Peut-être n'aura-t-il pas les cheveux blancs au matin ; cependant, il aura des réactions. Intellectuellement, nous nions ; sentimentalement, nous ne sommes plus aussi assurés. Pas quand les jeux sont faits et que les lumières faiblissent.

Bref, il n'y avait guère de lumière et j'attendais la venue de Donna. J'attendis, j'attendis, et je pense que je finis par m'endormir.

***

J'en parlai à Joe Elliot, en déjeunant, deux jours après.

— « Elle ne s'est pas montrée. »

Il inclina la tête vers moi :

— « Bien sûr que non, » répondit-il, « elle ne pouvait pas. Elle était chez moi. »

Je trouvai finalement le moyen de demander :

— « Encore ? »

— « Oui, il y a deux nuits, et la nuit dernière aussi. »

— « La même chose ? »

— « La même chose. » Il y eut une hésitation. « Seulement... elle est restée plus longtemps. »

— « Beaucoup plus longtemps ? »

Ce fut plus que de l'hésitation : un long silence. Puis il fit tomber sa serviette de ses genoux, se baissa pour la ramasser et murmura très bas :

— « Toute la nuit. »

Je ne lui posai pas la question qui s'imposait. Pas la peine. Il me suffisait de regarder son expression.

— « Elle est réelle, » me dit-il. « *C'est* Donna. L'ombre. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit la première fois ? Au sujet du whisky à l'eau ? Ce n'est plus pareil, maintenant. Peut-être qu'elles deviennent plus fortes une fois qu'elles ont réussi à passer. Vous pensez que ce pourrait être l'explication? Elles apprennent la manière, puis elles deviennent plus fortes. »

Il était assez près de moi pour que je puisse respirer son haleine et il n'avait pas bu — pas plus qu'il n'avait bu le soir de l'accident. J'en avais témoigné, et mon témoignage avait influencé le verdict.

Non, Elliot n'était pas ivre. J'aurais pourtant bien voulu qu'il le fût, pour n'avoir pas à lui dire ce que j'allais lui dire. Mais il le fallait.

— « Pourquoi n'allez-vous pas voir le Dr. Foster ? »

Joe Elliot posa les mains à plat sur la table.

— « Je savais que vous alliez me le dire, » fit-il en souriant. « Alors je lui ai déjà téléphoné ce matin, pour prendre rendez-vous. »

Je parvins à retenir un soupir de soulagement, mais je le sentais dans le fond de ma gorge. Pendant un instant, j'avais craint une discussion... non que j'aie peur de discuter, mais à cause de ce que cela aurait signifié

pour Elliot. J'étais heureux de voir qu'il n'avait pas complètement perdu la tête.

— « Vous n'avez pas à vous tourmenter, » m'affirma-t-il, « je sais ce que va me dire le docteur : sédatifs, détente et, si cela ne suffit pas, voir un psychiatre. Et je suis décidé à obéir à ses prescriptions. »

— « Vous me le promettez ? »

— « Bien sûr. » Il me sourit de nouveau, mais cette fois moins franchement. « Vous voulez que je vous dise quelque chose de drôle ? Je commence à en avoir un peu peur, de votre sœur... même si elle n'est qu'une ombre. »

J'adoptai une expression vague et nous sortîmes tous les deux en silence. Nous nous séparâmes dans la rue, moi pour me rendre à mon bureau et Elliot pour aller chez le Dr. Foster.

Je n'eus pas d'échos de la consultation avant quelques jours, car en arrivant au bureau, je trouvai une surprise qui m'attendait.

Ce même journal qui occupe Elliot en tant que rewriter juge bon de m'employer en qualité de correspondant errant. Et le rédacteur en chef m'attendait avec la suggestion que je devrais aller errer dans les parages de l'Indochine. Dans deux jours. Tous chronomètres synchronisés, dûment.

Je m'activai. Tellement que je ne trouvai pas le temps de téléphoner à Elliot. Tellement que, s'il me téléphona lui-même, je ne me trouvai pas là au bon moment.

Il réussit finalement à me joindre par téléphone à l'aéroport, juste avant que je prenne mon vol pour la côte ouest, première étape de mon voyage.

— « Navré de n'avoir pu vous accompagner, » me dit-il. « Bon voyage, et tout et tout. »

— « Vous avez l'air bien content? »

— « Pourquoi pas ? »

— « Ce sont les sédatifs du toubib ? »

— « Pas exactement, » fit-il en riant. « Quand je lui ai parlé, il n'a même pas écouté la première partie du mon histoire. Il m'a expédié immédiatement chez le... vous savez bien... Un nommé Partridge. Vous le connaissez ? »

— « J'en ai entendu parler. Il est calé, » dis-je.

— « Le meilleur de tous. » Il s'interrompit. « Bon, je ne veux pas vous retenir... »

— « Tout va bien ? » Ma voix était pressante.

— « Oui. Tout va bien. Je me suis embarqué à fond. Ce type m'a dit certaines choses très sensées. Je pense que je suis plus dérangé que je ne le croyais... oh ! il ne s'agit pas seulement de ce que je vous ai raconté... il y a d'autres éléments... Bref, j'irai le voir deux fois par semaine pendant je ne sais combien de temps. Et ce n'est pas du bluff comme j'aurais pu le penser. Pas de séances sur un divan. Il obtient vraiment des résultats. » Il s'interrompit de nouveau. « Je veux dire... je n'y suis encore allé que deux fois... et elle est partie. »

— « L'ombre ? »

— « Le phantasme de culpabilité. » Il rit. « Vous voyez, je commence déjà à m'assimiler les expressions. Quand vous serez de retour, j'en saurai assez pour me lancer dans la carrière. Bon, bonne chance, vieux. Et donnez des nouvelles. »

— « Entendu. »

Je raccrochai et j'entendis annoncer mon avion. Je le pris, changeai à Frisco pour Manille, de là pour Singapour, et de là en enfer.

Il y faisait vraiment une chaleur infernale et, bien que je parvinsse à expédier assez de dépêches pour satisfaire la direction, je ne trouvai pas le temps de donner de mes nouvelles.

Vous savez ce qu'il s'est passé en Indochine. Quand l'enfer ouvrit une succursale à Formose, on m'y envoya, et quand cela chauffa trop, même pour un correspondant errant, on m'installa à Manille, puis au Japon. Je ne cherche pas à m'en glorifier ; c'est simplement pour vous expliquer que je restai absent huit mois au lieu de huit semaines.

A mon retour, on me donna congé et quelques renseignements. Pas beaucoup, mais suffisamment pour que je fonce chez Elliot à la première occasion.

Je ne perdis pas de temps en salamalecs.

— « Qu'est-ce qu'on me raconte ? Vous quittez le journal ? » fis-je.

— « Ce n'est pas moi. » Il haussa les épaules. « On m'a balancé. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que je bois. »

Il en avait bien l'air. Il avait de nouveau sa veste de sport, en triste état, en plus. Il ne se donnait même plus la peine de se raser une fois par jour, à plus forte raison deux. Il était maigre, agité de tics.

— « Allons-y, » dis-je. « Que vous est-il arrivé ? »

— « Rien. »

— « Pas de tergiversations. Que dit Partridge ? »

Il me sourit, mais d'un sourire torve.

— « Partridge, » répéta-t-il. « Asseyez-vous. Prenez un verre. »

— « Bon, mais parlez. Je vous ai posé une question. Que dit Partridge ? »

Il me versa à boire. J'étais un invité, j'avais droit à un verre. Il but à la bouteille. Puis il la reposa :

— « Partridge ne dit plus rien. Partridge est mort. »

— « Non. »

— « Si. »

— « Quand est-ce arrivé ? »

— « Il y a environ un mois. »

— « Pourquoi n'êtes-vous pas allé trouver un autre alié... psychiatre ? »

— « Quoi ? Pour qu'il se jette par la fenêtre, lui aussi ? »

— « Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Il reprit la bouteille :

— « C'est précisément ce que je voudrais savoir. » Il but. « Person-

nellement, je ne suis même pas sûr qu'il ait sauté. On l'a peut-être poussé. »

— « Vous n'allez pas me dire... »

— « Non. Je ne vais rien vous dire. Pas plus que je n'essaierais de persuader le Dr. Foster ou les gars du bureau. On ne peut raconter à personne une histoire pareille. Il faut la garder pour soi. Pour soi et la bonne petite bouteille. » Il but encore.

— « Mais vous me disiez... j'avais l'impression que tout allait bien. »

— « Exact. Cela a bien marché. Jusqu'à un certain point. »

— « Quel point ? »

— « Le point où j'ai trouvé pourquoi elle ne revenait plus. »

Il se mit à regarder par la fenêtre, il s'en alla à des millions de kilomètres, et seule sa voix resta près de moi. J'entendais clairement ce qu'il disait. Trop clairement.

« Elle ne revenait plus près de moi parce qu'elle allait le retrouver. Nuit après nuit après nuit. Pas les bras tendus... pas comme elle venait à moi, en amoureuse. Elle allait le retrouver par haine. Parce qu'elle savait qu'il essayait de la chasser. Vous ne comprenez pas ? Quand il me traitait, c'était... comme un exorcisme. Vous savez ce que c'est un exorcisme, non ? Pour chasser les démons. Les esprits. Les succubes. »

— « Joe, il faut changer. Reprenez votre sang-froid. »

— « Tout ce que je peux reprendre, c'est ceci, » fit-il en riant et en saisissant la bouteille. « Vous me demandez de changer? Mais ce n'est pas moi qui ai commencé. Je n'ai rien inventé. Partridge me l'a dit lui-même. Il a finalement succombé, il a été *forcé* de me le dire. Vous comprenez, maintenant ?... C'est *lui* qui est venu *me* demander assistance. Et je ne pouvais pas le secourir. J'allais mieux... il y a de quoi rire... j'étais en train de me débarrasser de mes illusions. Je lui ai parlé tout comme vous essayez de me parler vous-même, en conseiller sérieux et posé.

» Et je suis sorti de son bureau, et le lendemain j'ai lu dans le journal qu'il avait sauté par la fenêtre. Sauf qu'il n'a pas sauté... elle a dû le pousser... il avait peur d'elle, elle devenait de plus en plus vigoureuse, juste comme je l'avais pensé. Ils l'ont retrouvé répandu sur le trottoir... »

Cette fois, ce fut moi qui pris la bouteille.

— « Alors vous avez quitté votre travail et vous vous êtes mis à boire, rien que parce qu'un psychiatre a perdu les pédales et s'est suicidé. Parce qu'un pauvre diable surmené a lâché prise, il a fallu que vous en fassiez autant. Je vous croyais plus malin que cela, Joe. »

— « C'est ainsi. » Il me reprit la bouteille. « Vous avez entendu ce que je vous ai dit. Je me croyais complètement remis. Même quand il est mort, il y avait encore des choses dont je n'étais pas sûr. Jusqu'à cette nuit-là... quand elle est revenue. »

Je le regardai boire, patiemment.

« Bien sûr. Elle est revenue. Et depuis lors, elle revient toutes les nuits. Je ne peux pas m'en défaire, je ne peux pas la repousser, et elle

continue à se raccrocher à moi. Mais pourquoi chercher à vous expliquer ? Vous refuserez de me croire, de toute façon. J'ai lu votre expression quand j'ai parlé de succubes. »

— « Je vous en prie, je tiens à connaître la suite. J'ai pas mal lu sur le sujet, vous savez. Un succube assume la forme féminine et vient la nuit visiter les hommes... »

Il hocha la tête et me coupa :

— « Ainsi cela s'explique, vous voyez ? Ce qu'elle me murmurait. Je ne crois pas vous l'avoir dit, mais elle me parle, à présent. Elle me parle, elle me dit des choses. Elle dit qu'elle est heureuse, et que cela ne tardera guère maintenant, qu'elle aura tout ce qu'elle désirait... »

Sa voix se perdit et je me levai juste à temps pour le rattraper, comme il s'affaissait. Il était sans connaissance ; son corps inerte ne pesait pas beaucoup entre mes bras. Il était trop léger. Il avait dû perdre pas mal de son poids. Joe Elliot avait d'ailleurs perdu pas mal de choses.

***

J'imagine que j'aurais pu tenter de le rappeler à lui, mais je ne m'en donnai pas la peine. Il me paraissait plus charitable de le porter dans son lit, de le déshabiller et de le laisser en repos. Je trouvai un pyjama dans un tiroir de commode et le lui passai — j'avais l'impression d'habiller une poupée de chiffons plutôt qu'un homme — et je le couvris. Puis je le quittai. Il allait dormir maintenant, dormir sans ombres.

Et pendant qu'il dormirait, je trouverais bien quelque chose. Il y avait sûrement une solution à l'affaire. Parce que Donna était ma sœur et Joe Elliot mon ami, il fallait qu'il existe une solution.

Si seulement Partridge eût encore été en vie. Si seulement j'avais pu le voir et apprendre ce qu'il savait réellement de cette hallucination ! Il avait sûrement appris quelque chose, en huit mois ! Même si Elliot s'était volontairement efforcé de lui cacher certaines choses, en huit mois, un homme comme Partridge aurait appris...

La pensée s'imposa soudain à moi, violemment. Je m'efforçai de la repousser. Mais elle revint, plus forte, et me laissa ahuri.

— « Non, » me dis-je, « non. »

Je continuais à me dire « non », mais je n'en donnai pas moins l'ordre au chauffeur de taxi de me conduire au bureau. Je me disais « non », mais je déclarai quand même au rédacteur en chef que je désirais voir tous les papiers relatifs au suicide de Partridge.

Je les lus, puis je me rendis au bureau du Coroner pour prendre connaissance du rapport d'enquête.

Je ne posai pas de questions extraordinaires, je ne fis pas de déductions extraordinaires. Ce n'est pas dans mes cordes. Je ne prétends pas avoir fait plus que de saisir au vol une conclusion fantastique. C'était tout ce que démontraient les rapports : Partridge aussi avait saisi une telle conclusion.

Mais, sachant ce que je savais, je tendais davantage à penser comme Joe Elliot. Partridge n'avait pas sauté, il avait été poussé.

Il n'y avait pas le moindre détail qui pût me servir de preuve tangible ; rien qui me permît d'échafauder une théorie. Mais je vérifiai et revérifiai, et j'assemblai les morceaux du puzzle, et tout éclata quand je distinguai l'ensemble du tableau.

Je quittai le bureau du Coroner et allai chez Smitty faire un souper uniquement liquide, sans parler à personne. Je ne savais plus à qui m'adresser... sûrement pas au Coroner, ni au District Attorney, ni aux flics. Ils ne pouvaient m'être d'aucun secours, car je n'avais pas de preuves. En outre, je me devais de laisser au moins une chance à Joe Elliot.

Il y avait toujours l'ombre d'un doute. Une *ombre* qui s'appelait Donna, qui était revenue. Peut-être reviendrait-elle encore cette nuit, mais je n'allais pas l'attendre.

Il était très tard quand je repris le chemin de l'appartement d'Elliot. Il y avait des chances qu'il dorme encore, et je l'espérais, dans une certaine mesure. Par ailleurs, il fallait que je le voie dès maintenant.

Je montai lentement les marches. Une voix me disait *laisse-le dormir,* une autre me disait *frappe,* et les deux voix luttaient entre elles, *laisse-le dormir — frappe — laisse-le dormir — frappe...*

Aucune des deux voix ne gagna, car lorsque j'arrivai devant la porte, Joe Elliot l'ouvrit et regarda au-dehors.

Il était bien réveillé ; peut-être avait-il recommencé à boire, peut-être pas. On eût dit qu'il venait d'avaler de la strychnine. Et il parlait comme un homme qui a la gorge brûlée.

— « Entrez, » dit-il, « j'allais justement sortir. »

— « En pyjama ? »

— « J'avais une course... »

— « Ça peut attendre. »

— « Oui, ça peut attendre. » Il m'emmena à l'intérieur et referma la porte. « Asseyez-vous. Je suis content de vous voir, » murmura-t-il.

Je m'assis, mais en crispant les mains sur les bras du fauteuil, prêt à me déplacer en hâte s'il le fallait. Et j'attendis qu'il fût assis à son tour, avant de parler.

— « Peut-être ne serez-vous plus aussi content quand je vous aurai dit ce que j'ai à vous dire, » fis-je.

— « Allez-y. Peu importe ce que vous direz à présent. »

— « Si, Joe. Je vous demande d'écouter attentivement. C'est important. »

— « Rien n'est important. »

— « Nous allons voir. Après vous avoir quitté, cet après-midi, j'ai fait une petite enquête. Je suis allé au bureau du Coroner, entre autres. Et je suis d'accord avec vous, maintenant. Partridge *a bien été poussé* par la fenêtre. »

Pour la première fois, ses traits manifestèrent de l'intérêt.

— « Alors j'avais raison, n'est-ce pas ? » commença-t-il. « Elle l'a effectivement poussé, vous avez trouvé une preuve... »

— « Je n'ai pas trouvé de preuve. Aucune preuve *nouvelle*. J'ai simplement étudié les faits pour voir s'ils s'adaptaient à ma théorie personnelle. Et ils s'y adaptent. » Je repris d'une voix lente, très posée : « J'ai examiné une certaine partie du rapport, Joe. Le récit que vous avez fait de vos propres faits et gestes après avoir quitté le bureau de Partridge, le jour où il a sauté. Votre histoire selon laquelle vous n'avez pas pris l'ascenseur pour descendre parce qu'il était bondé et que vous étiez pressé de vous rendre au bureau. Et le fait que vous ne soyez pas allé au bureau en définitive parce que vous vous êtes rappelé avoir oublié votre chapeau et que vous êtes remonté le chercher en empruntant l'escalier. Et comment vous êtes entré au moment même où les gens regardaient par la fenêtre de laquelle Partridge venait de sauter.

» J'ai tout lu, Joe. Votre compte rendu de votre dernière séance avec Partridge, combien il paraissait bouleversé. Seulement j'étais un lecteur *spécial*. »

Il était plus qu'intéressé, à présent, il était attentif.

— « Ils se sont donné beaucoup de mal pour infirmer votre récit, n'est-ce pas, Joe ? Seulement ils n'ont pas pu, faute de preuves, et votre récit paraissait rationnel. Le fait que Partridge paraissait agité, nerveux, qu'il n'arrêtait pas de regarder par la fenêtre. Ses nerfs à vif pendant les dernières semaines. Mais pour moi, cela ne suffisait pas.

» Parce que vous n'avez pas fait la moindre allusion à l'ombre dans le récit que vous avez débité devant le jury. Vous avez dit quelque chose de totalement différent. »

Il donna un coup de poing violent sur le bras de son fauteuil.

— « Mais naturellement, mon vieux ! Je ne pouvais pas leur raconter la même chose qu'à vous, ils m'auraient pris pour un fou ! »

— « Mais vous l'étiez, *fou*, Joe. Assez fou pour que le récit que vous m'avez fait me paraisse rationnel... Partridge n'a pas sauté, on l'a poussé... et c'est vous qui l'avez poussé. »

Joe Elliot fit un bruit de gorge. Un son vague sortit de sa bouche :

— « Pourquoi ? »

— « Je voudrais bien pouvoir répondre. Connaître la vraie réponse. Je ne peux que deviner. Et je devine qu'il n'y avait rien de vrai quand vous m'avez dit que Partridge avait peur d'une ombre. Je devine que c'est *vous* qui aviez peur, parce que, séance après séance, Partridge approchait de plus en plus de quelque chose que vous ne vouliez pas qu'il découvre. Quelque chose que vous vous efforciez de dissimuler sans y parvenir. Quelque chose qu'en sa qualité d'analyste entraîné il a quand même fini par découvrir. Ou qu'il était sur le point de découvrir. Quand vous vous en êtes rendu compte, vous avez été pris de panique... et vous l'avez supprimé. »

— « Continuez à débloquer, » me dit-il.

— « D'accord, je continue. Joe, vous n'êtes pas fou. Vous ne l'avez jamais été. Je pense que tout cela n'est que comédie. Vous n'auriez pas

tué un homme sans une raison extrêmement importante. Quoi que ce soit que Partridge ait appris ou presque appris, c'était une chose qu'il était essentiel que vous dissimuliez. »

— « Par exemple ? »

— « Par exemple le fait que vous ayez tué ma sœur. »

*
* *

Mes paroles rebondirent contre le mur. Les mots lui heurtèrent le visage et le firent grimacer comme une gargouille, avec des tics nerveux.

— « Très bien, Maintenant vous le savez. »

— « Donc, c'est la vérité ? »

— « Naturellement. Mais ce que vous ignorez, c'est le *pourquoi*. Vous ne pouvez pas le savoir, et pourtant vous êtes son propre frère. Comment pourrais-je espérer qu'un autre comprendrait, si vous n'avez jamais rien vu vous-même ? Je veux dire ce qu'était Donna *en réalité*. Sa façon de me raccrocher de toutes ses griffes, de m'abattre, de s'efforcer de me posséder, sans un seul instant de relâche. Bien sûr, je l'aimais, elle savait comment se faire aimer, elle connaissait mille tours pour se faire désirer follement, sa façon de vous tendre les bras n'était que le prélude. Mais cela ne lui suffisait pas de me posséder de cette manière. Il fallait qu'elle ait *tout*, elle voulait chaque minute, chaque mouvement, chaque pensée. Elle me transformait complètement, et elle s'efforçait de me faire devenir tout ce que j'avais toujours détesté. Je voyais, je savais ce qui m'attendait, une vie d'esclavage dans *sa* maison, avec *ses* gosses, avec *son* avenir. »

Il fut forcé de s'interrompre. Je lui dis :

— « Pourquoi ne vous êtes-vous pas retiré, dans ce cas ? Pourquoi n'avez-vous pas rompu vos fiançailles ? »

— « J'ai essayé. Vous croyez que je n'ai pas essayé ? Mais elle ne voulait pas me lâcher. Pas elle, pas Donna. Déjà alors, c'était un succube. Elle m'avait planté ses griffes dans le corps et elle voulait me vider. Je n'y peux rien ; elle avait quelque chose de spécial, et quand elle venait dans mes bras, je ne pouvais plus me libérer parce que je n'en avais plus envie.

» Mais quand je me retrouvais seul, j'en avais envie. Vous n'avez jamais su ceci, mais juste avant votre soirée, j'ai tenté de quitter le patelin subrepticement. Elle m'a surpris. Il y a eu une scène... ou plutôt il y en aurait eu une, sauf que Donna ne faisait jamais de scène. Elle faisait l'amour. Vous comprenez ? »

Je fis un signe d'acquiescement.

« Et après, je suis devenu malade. Pas physiquement, mais pire que ça. Parce que j'ai compris qu'il en serait toujours ainsi : moi à tenter de me libérer, et elle à me crocheter à coups de griffes. Il y aurait toujours un succube. A moins de me débarrasser d'elle. »

Il s'interrompit de nouveau pour reprendre haleine, puis il reprit d'une voix précipitée :

« Ce n'était pas difficile. Je connaissais l'endroit de la route où le garde-fou surplombait le ravin. J'avais une clef anglaise dans la voiture. Vous vous rappelez que nous somme partis tard et que la route était déserte. Quand nous sommes arrivés au ravin, je lui ai suggéré de faire un petit arrêt pour contempler le clair de lune. Donna a beaucoup apprécié ma suggestion. Alors je... je l'ai frappée. Et j'ai expédié la voiture dans le ravin. Et j'y suis descendu moi-même, et j'ai achevé de défoncer le pare-brise, en m'entaillant le front, et j'ai rampé dans les débris de la voiture. Je n'ai pas eu de mal à paraître souffrir du choc. Seulement c'était un choc de soulagement, parce que je savais que maintenant elle était réellement morte. »

Je posai les mains sur mes genoux.

— « Et c'est ce que Partridge était sur le point de découvrir, n'est-ce pas ? » demandai-je. « Toute cette histoire d'ombre n'était que ce qu'il vous a dit... un phantasme de culpabilité. Vous vous êtes senti obligé de m'en parler d'abord, à cause de votre sentiment de culpabilité, et vous ne vouliez rien avouer à Partridge des causes possibles de votre hallucination. Seulement il a continué à vous sonder jusqu'à ce que cela devienne dangereux pour vous. Pour vous et pour lui. Alors, vous avez tué une seconde fois. »

— « Non. »

— « Pourquoi vous donner le mal de nier ? Vous avez déjà avoué un meurtre, alors... »

— « Tuer Donna n'était pas commettre un meurtre, c'était de la légitime défense. Voilà tout. Et je n'ai pas tué Partridge, quoi que vous puissiez penser. C'est *elle*.

» Je vous ai dit qu'elle allait le trouver nuit après nuit, pour le tourmenter, pour le briser, pour tenter de l'amener à sauter.

» Et quand il m'en a parlé, ce jour-là, dans son bureau, je n'ai pas pu le supporter. Alors je me suis préparé à lui expliquer. J'allais lui dire la vérité sur l'ombre et sur ce que j'avais fait.

» Je me rappelle qu'il était penché sur moi, en train de me questionner sur l'accident, quand il s'est redressé, l'air surpris, et j'ai vu qu'*elle* était là. Une ombre, mais pas une ombre contre le mur. Une ombre dans la pièce, tout près de nous, qui le tirait par le bras. Il a tenté de crier, mais il y avait quelque chose de noir en travers de sa bouche, la main de Donna, et elle l'entraînait vers la fenêtre, et ses pieds faisaient du bruit en traînant sur le tapis, et il a tenté de s'accrocher aux montants de la fenêtre, mais l'ombre est forte et l'ombre a éclaté de rire si fort qu'elle a couvert son cri quand il est tombé, tombé, tombé... »

Il s'arracha brusquement à ses pensées.

— « Dommage que vous n'ayez pas été ici plus tôt, ce soir. Vous m'auriez cru, alors, parce que vous l'auriez vue. Elle est arrivée un moment avant vous et elle m'a éveillé. Elle m'a dit qu'elle voulait que je sorte, parce qu'il y avait une surprise dehors. Quelque chose à me

faire voir. D'abord, je n'ai pas su à quoi elle faisait allusion mais, maintenant, je le sais. Vous voyez, j'ai réfléchi, mais vous n'auriez fait qu'en rire. Je pourrais vous emmener pour que vous voyiez, vous aussi, mais vous ririez et... »

— « Je ne ris pas, Joe, » dis-je.

— « Vous faites aussi bien. Cela ne lui plairait pas. Elle n'aimerait nullement que quelqu'un se mette en travers de sa route. Et elle est devenue si forte, plus forte que n'importe qui. Elle l'a déjà prouvé. Je vais faire ce qu'elle dit. Maintenant qu'elle a réellement barre sur moi, rien ne peut l'arrêter. »

Je me levai.

— « Si, on peut l'arrêter. Il y a un moyen, vous le savez. »

— « Vous allez me dire que vous croyez à l'exorcisme, à présent ? »

— « Joe, vous êtes déjà exorcisé en partie. En vous confessant à moi, vous lui avez déjà ôté une partie de sa puissance. Vous auriez pu la bannir à jamais si vous aviez réussi à dire la vérité à Partridge, car il représentait l'autorité à vos yeux. La voilà, la solution, Joe. Il faut que vous répétiez tout ceci à une autorité. Alors vous n'éprouverez plus de complexe de culpabilité, plus de phantasmes non plus. Vous vous rappellerez ce qui est réellement arrivé à Partridge, et quand ils auront compris la situation, vous vous en tirerez avec des circonstances atténuantes. Il y a un bon avocat en ville qui... »

Elliot se leva à son tour.

— « Je comprends. Vous êtes gentil avec moi parce que vous me prenez pour un malade mental et que c'est ce que vous voulez qu'on croie. Peut-être avez-vous peur qu'elle s'en prenne également à vous. Eh bien, ne vous en faites pas. Elle n'en fera rien, à moins que vous ne vous mettiez en travers de ses agissements. C'est moi qu'elle désire réellement, et je vais la rejoindre. Je veux voir... »

— « Ecoutez, Joe, » dis-je, mais il ne m'écoutait plus.

Il balaya soudain la table du bras et, empoignant la bouteille à moitié vide, il l'abattit sur le bord de la table et la fit voler en éclats. Puis il fit un pas en avant, en brandissant son arme étincelante.

Toute l'opération s'était déroulée en un clin d'œil. Je ne sus que dire. Il restait là, tenant le goulot terminé en éclats pointus.

— « Navré de vous couper, » me dit-il. « Mais maintenant, partez. Avant que je vous coupe réellement. »

Je fis un pas en avant. Il eut son sourire de gargouille. Je fis deux pas en arrière.

— « C'est moi qu'elle veut, » dit-il. « Vous ne pourrez pas m'arrêter. Et inutile d'aller trouver les flics. Ils ne peuvent pas m'arrêter non plus. Elle ne le leur permettra pas. »

J'aurais dû lui sauter dessus à ce moment, même si c'était un fou armé d'une bouteille brisée. Je me suis souvent demandé ce qu'il serait arrivé si j'avais bondi sur lui.

Mais je ne le fis pas.

Je pivotai et m'enfuis hors de l'appartement, dans l'escalier, dans le

hall, dans la rue, et je me répétais que c'était uniquement parce que j'avais peur. Il fallait que je trouve de l'aide, c'était une affaire pour la police.

Il y avait une cabine téléphonique à deux rues de distance. Je m'en servis. Je ne pense pas qu'il se soit écoulé plus de cinq minutes entre le moment où j'avais quitté l'appartement et celui où je rejoignis la voiture de police qui s'arrêtait juste devant la maison.

Toutefois, ç'avait été suffisant. Joe Elliot avait disparu. On organisa des recherches, et on lança des appels à la radio, et on aurait bien cru qu'un homme en pyjama se serait fait facilement repérer dans une rue calme de la ville.

Mais ce ne fut que lorsque je finis par leur dire où je pensais qu'était allé Joe Elliot que l'action se déclencha... et encore, ce fut parce que nous montâmes tous dans la voiture pour filer jusqu'à Forest Hills.

Il n'aurait pas pu faire un tel parcours à pied en si peu de temps. Il avait dû voler une voiture, bien qu'on ne l'ait jamais retrouvée et qu'il n'y ait pas eu de plainte.

Mais il était là, naturellement, étendu en travers de *sa* tombe. Et il avait déjà creusé la terre épaisse jusqu'à quinze centimètres de profondeur, rien qu'avec ses mains.

C'est alors que l'attaque avait dû le terrasser. Ils n'ont jamais été d'accord sur la cause exacte. Mais en fait, ce qui comptait, c'est qu'il était mort.

*
* *

Et cela me laissait seul pour répondre aux questions.

Je l'ai tenté.

J'ai tenté de répondre aux questions, tout en laissant de côté toutes ces histoires de fou, les racontars démodés sur les fantômes et les ombres et un succube qui devenait de plus en plus puissant. Ce sont *eux* qui ont émis l'idée d'un amour par-delà la tombe ; c'était leur propre idée. Sauf qu'ils ont cru que c'était *lui* qui s'efforçait de la rejoindre, *elle*...

J'ai tenté d'omettre l'histoire du meurtre aussi... parce que cela n'avait plus aucune utilité de remettre cela sur le tapis.

Mais ce sont eux qui y sont finalement venus et qui ont rouvert la question. Ensuite ils ont ouvert la tombe.

Ils ont creusé la terre épaisse, jusqu'au fond, jusqu'à ce qui n'avait pas été dérangé depuis dix longs mois.

Et ils l'ont retrouvée, bien entendu, bien qu'elle ne portât pas de marques ou d'autres traces d'un meurtre. Aucune preuve.

Et il n'y avait pas non plus d'explication pour l'autre chose qu'ils ont trouvée là. Le petit corps d'un nouveau-né dans le cercueil intact de Donna... étendu là, tout aussi mort que Donna.

Ou tout aussi vivant.

Je ne suis plus capable de trancher la question. Et bien entendu, la

police a continué à me poser des questions auxquellles il n'y a pas de réponse possible. Aucune réponse qu'ils croiraient.

Je ne peux par leur dire que Donna désirait tellement Joe que même la mort ne pouvait l'y faire renoncer. Je ne peux pas leur dire qu'elle est venue à lui au dernier moment et l'a fièrement invité à venir voir leur enfant, à Forest Hills.

Parce qu'il n'existe pas de tel être qu'un succube. Et parce qu'une ombre ne parle pas, ne bouge pas, ne tend pas les bras.

Ou est-ce possible ?

Je n'en sais rien. Maintenant, le soir, une fois ma bouteille vidée, je reste étendu sur mon lit à contempler le plafond. A attendre. Peut-être verrai-je une ombre.

Ou des ombres.

(*Traduit par Bruno Martin.*)



L'odeur de la bête

par PHILIPPE CURVAL

Après « L'œuf d'Elduo » (*n°* 25) *et* « Le langage des fleurs » (*n°* 32), *une nouvelle évocation de S. F. dans le style raffiné et décontracté qui caractérise Philippe Curval : modulation sur le mode mineur, vignette artistement travaillée — où la poésie naît de la précision des images et de la vérité des notations de détails.*



Adossé au tronc d'un hêtre puissant dont le fût lisse, grisé d'argent, s'épanouissait, à hauteur de ciel, en branches frissonnantes, Gérald écoutait les présences étrangères qui peuplaient la montagne.

Il les connaissait bien ; ni leurs formes ni leurs manières de penser ne lui étaient étrangères. Au cours de longues heures de contemplation solitaire il avait appris à percer leur secret.

Et ces choses venues d'univers lointains, ces graines de vie drainées par le flux de l'espace, par les courants invisibles, peuplaient, réelles, ses rêveries. Elles n'étaient pas dangereuses ; quelquefois même il parvenait à échanger des idées avec ces créatures.

Certaines habitaient la Terre depuis des millénaires, certaines n'avaient qu'une existence éphémère dès que leur germe avait éclos, à la chaleur de la planète. La plupart étaient invisibles et ne se révélaient aux hommes que sous l'incidence d'un rayon solaire propice.

En ce jour où les lumières de l'automne baignaient d'or les feuilles du hêtre, Gérald sentit l'approche d'une créature inconnue. Il la devinait encore lointaine et concevait difficilement sa chair, sa forme et sa manière de progresser, certain cependant qu'elle se dirigeait vers lui.

Son chien s'immobilisa soudain, délaissant ses jeux, puis se rua vers la vallée prochaine.

— « Eloi, reviens ici, » cria Gérald.

Le berger allemand revint se coucher à ses pieds, le regard implorant.

Gérald le flatta de sa main. Se pouvait-il que la bête eût senti l'approche de la chose inconnue ? Cette peur qui se lisait dans ses yeux, dans le creux de ses reins, n'était pas coutumière.

Le vent, calme brise de l'est, portait les effluves étrangers que Gérald ne décelait pas ; le flair plus subtil du chien les captait.

Soudain, la bête, qui haletait nerveusement, se raidit et, dans un spasme de tous ses muscles, s'affala sur le sol.

Gérald se leva brusquement, regarda Eloi, mort, saisit sa canne de bois durci au feu et se mit en devoir de creuser une tombe sommaire.

Rapidement la branche noueuse dévasta le sol friable et dégagea un creux suffisant sous l'impulsion des muscles puissants du berger.

Lorsqu'il releva la tête il s'aperçut que son troupeau s'était égaillé. Il appela longuement dans ses mains, modelées en forme de conque, mais nulle chèvre ne revint au pacage.

Gérald n'avait pas peur. Simplement, désolé par la mort d'Eloi, par la rupture de ses heures tranquilles, la fuite de ses chèvres et le silence insolite des autres créatures de la montagne, il dévala lentement les premières pentes pour rejoindre son troupeau.

Soudain il perçut une odeur, une odeur inconnue, troublante, aux relents d'épices et de sel, de citron, une odeur gazeuse, insignifiante, ouatée de mystère. Et cette subtile senteur, presque nulle, ce singulier parfum l'envahit, entêtant, douloureux même. Il se boucha le nez, en vain.

Il se mit à courir, résolument, vers le bas de la vallée. Mais il sentait que s'infiltrait en lui cette odeur inconnue, comme un poison, comme un venin particulièrement dangereux ; son sang charriait ce parfum qui se diluait et polluait de ses mille particules invisibles sa chair.

Gérald trébucha, s'effondra sur le sol, dégageant ses narines pour se rattraper dans sa chute.

Alors, comme une marée soudaine et profonde, l'odeur se répandit en lui. Ses pores suintèrent un invisible poison, son cœur ralentit ses pulsations. Son visage disparut dans l'herbe grasse. Lui aussi était mort.

La créature avançait.

Dans son écrin de verdure le petit hameau attendait les calmes heures du soir ; les hommes descendaient des montagnes avoisinantes, aspirant à la quiétude, à la douce lumière des lampes sur les meubles de bois sombre.

Les ombres grandissantes des monts tissaient, de leurs lignes fuyantes, sur le vert profond des pâturages en pentes douces, le manteau de la nuit.

La créature progressait lentement, très lentement sur ce monde nouveau, peut-être plein d'embûches.

Elle avait parcouru — et l'origine de ce voyage se perdait dans les temps — des siècles-lumière de solitude. Etait-elle née au sein de l'espace ? Elle ne connaissait que le vide infini grouillant d'une vie lumineuse et froide, que les manèges minuscules des planètes autour de soleils bariolés, lointains, toujours au-delà des limites de son corps. Jamais elle n'avait eu conscience de sa chair, jamais n'avait connu les bienfaisantes pulsations des planètes vivantes. Un hasard, le ressac fou de l'espace, l'avait approchée de cette Terre qui l'avait attirée sûrement. Elle ne savait rien des mondes tangibles, rien d'elle-même.

La créature ne connaissait pas ses origines et se croyait seule de toute sa race à travers les labyrinthes des galaxies. Sans doute l'était-elle, dernière survivante d'empires qui s'étendaient dans le domaine de l'outre-passé.

Son corps ne craignait ni la chaleur ni le froid extrêmes. Rien ne

pouvait briser ni dissocier ses molécules desséchées où stagnait une étrange pensée.

Lorsque la moiteur de l'atmosphère, la chaleur diffractée des rayons solaires avaient touché sa chair, elle avait ressenti un plaisir indicible. Lorsque les images de la Terre avaient frappé son cerveau, elle avait voulu vivre toujours sur ce monde doux et vert. Alors son odeur, que le froid des espaces avait à jamais figée, s'était exhalée lentement et dissipée au gré des vents.

La créature se mit en marche. Peut-être ce monde bizarre lui révélerait-il le secret de son existence, le pourquoi de son voyage immense et monotone.

Car la créature que le ressac de l'espace avait déposée sur Terre ne savait pas...

***

Lorsque les animaux du village troublèrent de leurs cris, beuglements, aboiements, braiements, bêlements, le silence épais du crépuscule, les paysans s'inquiétèrent. Quelques-uns partirent à la recherche de Gérald et ne revinrent jamais.

La créature les avait tués sans le savoir. Elle ne pouvait comprendre la pensée des humains; ni des animaux, ces frêles étincelles de vie !

Graine que le souffle du temps avait déposée sur ce monde, la chose s'imprégnait des plaisirs de la terre, du sol compáct, pesant, gras, duveteux d'herbes et de feuilles crissantes, peuplé de lumières, de perspectives, d'angles.

La sombre masse du hameau, au creux de la vallée argentée de lune, se piqueta de vingt points clignotants; les habitants s'inquiétaient de la disparition des six hommes.

Les bêtes rompirent leurs liens et s'enfuirent, comme prises de folie, dans une ruée sauvage. Les poules et les oies dormaient dans les clapiers tièdes où la mort les surprit.

L'odeur parvenait au village, s'infiltrait dans les rues poussiéreuses, ombrées de lune blanche, se glissait dans les intérieurs obscurs ou simplement illuminés par les lampes jaunâtres.

Nul ne souffrit. Simplement le parfum, cruellement inodore, avec ce relent d'épices inconnues, de citron, de sel, déposa ses millions de particules mortelles dans l'organisme humain, empoisonnant irrémédiablement le sang.

Le village était mort; ses habitants allongés, sans vie, sur les lits moites, dans les alcôves ombreuses, étaient passés du rêve à l'éternité. Sur le sol blanc des chemins, sur les herbes fraîches des alpages, dans la rosée, ceux qui avaient fui, ceux qui avaient cherché. Pas un ne survécut.

La créature avançait, au hasard, ignorante.

Cernée par la forêt vierge qui s'étendait autour des cités, Lyon dressait sa masse brillante dans le ciel blanc.

Enorme bloc de matière, creusé de rues intérieures comme une fourmilière, polie, climatisée, protégée, aseptique, lumineuse, élégante, harmonieuse, parfaite, la ville couvait cinquante millions d'habitants.

Les hélicoptères bourdonnaient sur les terrasses que les soleils artificiels doraient. La rumeur assourdie des multitudes se perdait dans les arbres géants qui mouraient au pied des falaises blanches.

La créature approchait de la ville, curieuse d'une sensation nouvelle, avide de ce bloc monstrueux de matière.

Dans Lyon la vie continuait, active, terrible. Les gens s'affairaient, s'agitaient, sillonnant les avenues rectilignes, s'élevant dans les tubes, s'inclinant sur les tapis roulants, travaillant, bruissant, mangeant, parlant.

Contrairement à la créature, ils semblaient savoir d'où ils venaient, où ils allaient et pourquoi ils vivaient.

La nuit tombait. La ville en fusion sous la lumière des soleils fut proche.

La créature s'éleva lentement, boule d'odeur et de silence, prit de l'altitude et se posa sur une terrasse.

Trois cents personnes périrent, qui dans le spasme enivrant d'un verre d'alcool, qui dans l'amour, qui en dansant.

Délaissant la terrasse des plaisirs, la créature pénétra par une des bouches de la cité, se glissa sur les tapis roulants.

Et les gens mouraient sur son passage, avec, dans leurs yeux grands ouverts, une étrange expression de surprise.

Au cœur de la cité, enserré par l'étau des falaises blanches, végétait un vestige du passé : la ville ancienne où sommeillaient les maisons de vieilles pierres, les lierres en volutes, l'asphalte luisant. Dans ces villes anciennes subsistait un esprit plus libre, moins lié aux exigences du siècle. C'était aux yeux des contemporains et des dirigeants le siège de la corruption et du vice, de l'anarchie; le royaume des aventuriers et des fous.

Lorsqu'elle vit, par cinq cents mètres de fond, les lueurs clignotantes de la ville ancienne que les soleils artificiels ne parvenaient pas à dorer, la créature se glissa vers le gouffre et plongea vers la rue d'Herbelgueuse (1).

Quelques prostituées sillonnaient l'asphalte tiède et noir.

De la ville ancienne montait une odeur sordide, puante, pétrie de sueur et de poussière, malaxée de nourriture pourrie, de déchets, de relents d'égouts, surgie des cafés immondes aux alcools paradisiaques, des ivrognes, de la pierre gluante, des fumeries d'opium et d'orvaire, soufflée par les gastronomes, les politiciens, les intellectuels, les voleurs, les criminels, les poètes — une odeur de vie, de gens qui font l'amour, qui boivent, qui crient, qui mangent, qui travaillent à la chaîne, qui dorment, une odeur de joie, de terreur et d'amour, une odeur d'homme.

Dans la rue d'Herbelgueuse, une prostituée sentait le patchouli.

---

(1) Célèbre aventurier du XXII° siècle.

La chose parfumée s'engagea dans cette ornière, dégageant son odeur tiède, incolore, avec ses légers relents d'épices inconnues, de citron et de sel.

Elle ne sentait, ne respirait pas, et cependant, à travers les lamelles de son corps l'odeur invisible de la ville et le patchouli de la fille s'infiltrèrent, déposant leur millier de particules empoisonnées.

Alors doucement, doucement, sans qu'elle eût jamais eu conscience de ses origines, sans qu'elle eût connu le sens de sa vie, après des éternités d'ennui au sein de l'espace, la créature qu'un hasard, que le ressac de l'espace et du temps avaient jetée sur Terre mourut, sans bruit.

La prostituée marchait toujours sur l'asphalte tiède et noir.

Jamais le monde ne connut le danger qu'il avait couru.



L'homme effacé

(*The vanishing American*)

par CHARLES BEAUMONT

Nous avons publié pour la première fois Charles Beaumont avec ce petit conte terrifiant qu'était « Morts en haute fidélité » *(n° 28). Plus tard, vous avez revu sa signature, accolée à celle de Chad Oliver, sous l'emblème de la parodie, avec* « Claude à travers le temps » *et* « Claude l'invincible » *(n°s 33 et 34). Aujourd'hui, il nous revient avec ce récit au début bizarre, au déroulement touchant, à l'allègre dénouement — et à la moralité profonde — où se trouve symbolisé sous la fantaisie un aspect de la condition humaine.*



Il s'en rendit compte un peu après cinq heures ; du moins une partie de lui-même le fit, une petite partie bien cachée au-dessous de ses cellules conscientes. Lui il n'en eut réellement l'idée que quelque temps plus tard. L'horloge sonna à cinq heures précises. Deux minutes plus tard, les chaises commencèrent à se vider. Sonores claquements des tiroirs, réveil des employés, bruits de craquements d'os, de bâillements et de traînements de pieds fatigués.

Mr. Minchell se relaxait. Il se frottait les mains, savourait sa détente et pensait au plaisir de se lever pour rentrer chez soi, comme les autres. Mais, comme de bien entendu, il y avait la paperasserie à expédier, encore trois quarts d'heure de travail. Il serait obligé de rester.

Il s'étira et dit au revoir aux gens qui défilaient devant lui. Comme à l'ordinaire, personne ne lui répondit. Quand ils furent partis, ses doigts reprirent leur rythme saccadé sur le clavier. Le cliquetis de la machine s'amplifia dans le bureau soudain paisible, mais Mr. Minchell n'y prêtait pas attention. Il était absorbé par son travail. Bientôt, il le savait, il serait temps de faire le total et, à cette pensée, son pouls battait plus vite. Il alluma un cigare. Le cœur battant, il avala la fumée puis la rejeta.

Il étendit sa main droite et reposa son index et son médius sur la barre de métal marquée « total ».

Un ruban de papier long d'une aune gisait en tas sur son bureau, étrangement ironique.

Il lui jeta un coup d'œil, puis reporta son regard sur la feuille de référence. Le chiffre 18 037 448 était cerclé de rouge. Il aspira de l'air dans ses poumons et retint sa respiration, puis il ferma les yeux et

appuya sur la barre « total ». Il entendit ce grave et monocorde grincement métallique suivi du silence absolu.

Mr. Minchell ouvrit un œil, l'arracha à la contemplation du plafond pour porter son regard sur la machine à calculer. Il grogna doucement.

Le total qui s'inscrivait était : 18 037 447.

— « Bon Dieu ! » Il fixait le chiffre et songeait aux cinquante-trois pages de livre de compte, aux trois mille colonnes de chiffres qu'il faudrait vérifier. La journée était maintenant perdue. Irrémédiablement. Il était trop tard pour entreprendre quoi que ce soit. Le dîner de Madge devait attendre et son patron n'appréciait guère les heures supplémentaires ; aussi...

Il regarda de nouveau le total ; plus particulièrement deux nombres. Il soupira. 47. Alors, il pensa, troublé : « Aujourd'hui, c'est mon anniversaire ! J'ai quarante... euh... quarante-sept ans. Et voilà l'explication de l'erreur, je suppose. Un phénomène du subconscient... » Il se leva lentement et parcourut du regard le bureau déserté. Puis il se dirigea vers le vestiaire, prit son chapeau et son pardessus. Il s'habilla ensuite avec soin.

J'avance à grands pas vers la cinquantaine...

Dehors, le hall était sombre. Mr. Minchell alla à pas étouffés vers l'ascenseur et appuya sur le bouton « Appel ».

— « Quarante-sept, » dit-il tout haut, puis presque aussitôt la lumière rouge s'alluma et la lourde porte glissa sans bruit.

La liftière, une fille mince, à la peau hâlée, tourna la tête, levant et abaissant son regard sur le hall.

— « Pour descendre, » dit-elle.

— « Oui, » dit Mr. Minchell, faisant un pas en avant.

— « Pour descendre, » répéta-t-elle. Puis, dans un claquement de langue, elle marmotta : « Sales gamins ! »

Elle poussa la grille d'un geste fatigué et actionna dans sa rainure la manette de bois patiné.

Etrange, décida Mr. Minchell, tel était le terme qui convenait à cette fille particulière. Il regrettait de n'avoir pas emprunté les escaliers, maintenant. Le fait de se trouver en tête à tête avec une autre personne dans un ascenseur l'avait toujours rendu nerveux. Pour le moment, cela le rendait très nerveux. Il sentait la tension grandir. Quand ce fut insupportable il s'éclaircit la voix et dit :

— « Longue journée ! »

La fille ne dit rien. Elle avait un air revêche et elle paraissait fredonner quelque chose entre ses dents. Mr. Minchell ferma ses yeux. Moins d'un minute plus tard, durant laquelle il rêva de la rupture du câble, de la cage happée par le sol, de lui-même dans ses tentatives de conversation avec l'étrange fille pendant six bonnes heures, il ouvrit à nouveau ses paupières et s'avança dans les couloirs d'un pas allègre. La grille claqua.

Il tourna et se dirigea vers la porte d'entrée. Puis il s'arrêta, sentant son cœur battre plus vite.

Un homme d'une cinquantaine d'années, imposant, le visage rouge, impeccablement tiré à quatre épingles, se tenait juste derrière la vitre, en conversation avec un autre homme. C'était le patron de Mr. Minchell. Celui poussa la porte, avec peine.

« Il m'a vu, » se dit-il. « S'il me pose une question, quelle qu'elle soit, je répondrai simplement que je ne l'ai pas mis sur la fiche de paye ; ça devrait marcher... »

Il inclina la tête et sourit à l'homme : « Bonsoir, Mr. Diemel ! »

L'homme jeta un bref regard, cilla des yeux et reprit sa conversation. Mr. Minchell sentit ses joues s'empourprer. Il se hâta de descendre la rue. A présent, la notion, à vrai dire ce n'en était pas une à proprement parler, mais bien plutôt un vague sentiment, émergea du fond de son subconscient. Il se souvint de n'avoir pas adressé la parole directement à Mr. Diemel depuis dix ans, en dehors d'un bonjour. La rue était parsemée de taches d'ombre, zones de froid glacial, que projetaient les immenses bâtiments.

Une foule de badauds marchait le long du trottoir, vivante image du destin, d'un pas épuisé mais décidé. Ils avaient tous des airs de voleurs, lui semblait-il, même les enfants, comme si chacun fuyait un horrible forfait.

Ils passaient au pas de course, le regard fixe. Mais aucun de ces regards ne se posait sur lui, ils semblaient voir à travers lui, au-delà de lui. Ils étaient tous comme la fille de l'ascenseur, et tout à l'heure son patron. Quelqu'un avait-il vraiment dit bonsoir? Il remonta le col de son pardessus et dirigea ses pas vers le « drugstore » tout en réfléchissant. Il avait quarante-sept ans. Au prix courant de cette vie haletante vouée à l'attente, il pouvait encore compter quelque dix-sept ou dix-huit années devant lui. Ensuite la mort.

Si je ne suis pas mort déjà...

Il s'arrêta et, pour une raison inconnue, il se rappela une histoire qu'il avait lue dans un magazine. On y parlait d'un homme qui meurt et dont le fantôme prend la suite de ses activités, c'était cela à peu de chose près ; en tout cas, l'homme ne se savait pas mort. A la fin de l'histoire, il réintégrait sa dépouille.

Voilà qui était plutôt absurde. Il jeta un regard sur son corps. Les fantômes ne portent pas des costumes à 36 dollars, ils ne se fatiguent pas à pousser les portes et leurs corps ne leur font pas endurer de cuisantes douleurs. Que diable lui arrivait-il ce soir? Il secoua la tête. Tout venait de cette paperasserie, bien sûr, et de son anniversaire. C'était là qu'il fallait rechercher une explication à la démarche si stupide de son esprit.

Il entra dans le drugstore. C'était un lieu immense, bondé de gens. Il se dirigea vers le comptoir aux cigarettes et, essayant de ne pas avoir le trac, il enfonça la main dans sa poche. Un petit homme, devant lui, s'appuya sur les coudes et appela d'une voix forte :

— « Donnez-moi de la monnaie, s'il vous plaît. »

L'employé fit une grimace et vida la monnaie du tiroir caisse. Le petit homme s'en alla. D'autres prirent sa place. Mr. Minchell tendit son bras.

— « Un paquet de Lucky, s'il vous plaît, » dit-il.

D'une main leste, l'employé saisit une pile de paquets enveloppés de cellophane et, regardant ailleurs, lança :

— « Vingt-six *cents.* »

Mr. Minchell posa l'argent sur le comptoir.

L'employé poussa les cigarettes vers lui et prit la monnaie d'une main experte. Pas une fois il ne leva les yeux.

Mr. Minchell empocha son paquet et sortit du magasin. Il transpirait un peu maintenant malgré le froid.

Le mot « ridicule » s'insinua dans son esprit et s'y incrusta. « Pourtant, » pensait-il, « réponds à cette question : n'est-ce pas vrai? Peux-tu affirmer, en toute honnêteté, que cet employé t'ait vu? Ou que quiconque t'ait vu aujourd'hui? » La bouche sèche, il parcourut encore deux pâtés de maisons, toujours dans la direction du métro, et entra dans un café. Boire un coup ne lui ferait pas de mal, quelque chose de raide, bien réconfortant. Le bar était un lieu obscur pas très accueillant, mais il y avait une foule rassurante. Mr. Minchell s'assit sur un tabouret et croisa ses mains. Le serveur, en grande discussion avec une vieille femme, ponctuait la conversation d'un rire bruyant, preuve d'un joyeux caractère. Mr. Minchell attendit. Les minutes s'écoulaient. Le serveur leva plusieurs fois les yeux mais rien n'indiquait dans ses gestes qu'il eût vu un client. Mr. Minchell regarda son vieux pardessus gris, sa minable cravate à fleurs, son costume gris anthracite, et ressentit une profonde aversion pour cet accoutrement. Il s'assit là et se mit à remâcher son dégoût. Puis il embrassa le cadre d'un coup d'œil circulaire. Le serveur essuyait lentement une glace.

Bon! Qu'il aille au diable! J'irai autre part.

Il se laissa glisser au bas de son tabouret.

Il était sur le point de tourner le dos quand il vit le miroir, rose, bombé. Il s'arrêta, le scrutant du regard. Puis il sortit du bar presque au pas de course. Il sentit une brûlure au visage. Ridicule. C'était un miroir déformant? Comment se voir dans un miroir déformant?

Il dépassa des immeubles en hauteur, une bibliothèque et un lion de pierre qu'il avait surnommé un jour « le Roi Richard » ; il ne le regarda pas, car, depuis sa plus tendre enfance, il avait le désir secret de monter à cheval sur le lion, et il s'était promis de satisfaire un jour ce désir sans l'avoir jamais fait.

Il pressa le pas dans la direction du métro, descendit les marches deux à deux et mena grand tapage pour traverser le quai juste à temps pour monter dans l'express.

La rame avançait dans un bruit de grondement et de tonnerre. Mr. Minchell s'accrochait à la poignée et se gardait bien de fixer son regard. Personne ne l'observait. Personne ne lui jeta un regard quand il se fraya un chemin vers la porte pour descendre sur le quai désert.

Il attendit. Puis, une fois la rame partie, il se retrouva seul. Il gravit l'escalier. Il faisait nuit noire maintenant et il se glissa dans d'épaisses ténèbres. Il faisait la récapitulation de sa journée et des étranges événements qui ne laissaient pas de le tracasser. Telles étaient ses pensées au moment où il s'engageait dans le tournant familier de la rue qui le conduisait chez lui.

La porte était ouverte. Il pouvait voir sa femme dans la cuisine. L'espace d'un éclair il aperçut le va-et-vient de son tablier. Il appela :

— « Me voilà, Madge ! ».

Madge ne répondit pas. Elle vaquait sans s'interrompre à ses occupations. Jimmy était assis à table devant un verre de sirop, bougonnant tout seul.

— « Je disais... » commença Mr. Minchell.

— « Jimmy, lève-toi et va à la salle de bains, tu m'entends ! »

Jimmy brusquement fondit en larmes. Il sauta à bas de sa chaise et courut à la salle de bains en passant devant Mr. Minchell. La porte claqua brutalement.

— « Madge. »

Madge Minchell fit son entrée dans la pièce, fatiguée, ridée, lourde. Sans détourner son regard, elle pénétra dans la salle de bains et le silence se fit, puis on entendit un claquement sec suivi d'un hurlement. Mr. Minchell se dirigea vers la salle de bains, luttant contre l'appréhension qui l'étreignait. Il ferma la porte, poussa le loquet et s'épongea le front de son mouchoir. « Ridicule ! » pensa-t-il. « Ridicule, ridicule... Je suis en train de faire une montagne d'une taupinière. Tout ce qui me reste à faire, c'est de regarder le miroir et... »

Il porta son mouchoir à ses lèvres. Il avait du mal à respirer. Alors il prit conscience de sa frayeur, plus grande qu'aucune autre dans sa vie.

Après tout, pourquoi ne disparaîtrais-tu pas ?

— « Mon petit bonhomme, attends un peu l'arrivée de ton père ! »

Il enfonça son mouchoir dans sa bouche, s'appuya contre la porte et murmura : « *Que veux-tu dire par disparaître ?* »

Du courage ! Jette un coup d'œil et tu comprendras.

Il tenta d'avaler et ne le put. Ses lèvres, malgré ses efforts, restaient sèches.

« *Dieu !* »

Il écarquilla les yeux et marcha dans la direction du miroir à raser. Il resta bouche bée. Le miroir ne lui renvoyait rien. Il ne retenait que du vent. Il était vide, terne, gris. Mr. Minchell fixa la glace, posa sa main et la retira précipitamment. Il louchait. Après avoir reculé de quelques pas, il distinguait maintenant une forme : vague, indécise, mais c'était tout de même une silhouette.

— « Dieu ! » dit-il.

Il comprit pourquoi la fille de l'ascenseur ne l'avait pas vu et pourquoi son patron ne lui avait pas répondu ; il n'y avait plus de mystère à propos de l'employé, du garçon, de Madge...

— « *Je ne suis pas mort.* »

Bien sûr que tu n'es pas mort, pas exactement!

— « Tu auras le droit à une raclée quand ton père rentrera ! »

Mr. Minchell fit volte-face et ouvrit le loquet. Il se précipita hors de la salle de bains emplie de buée, traversa la salle de séjour, dégringola les escaliers, enfila la rue et s'enfonça dans la nuit fraîche.

Un pâté de maisons plus loin il ralentit son allure pour adopter le pas d'un promeneur.

Invisible. Il répéta le mot à mi-voix. Il le dit et essaya de maîtriser la panique qui s'emparait de ses jambes et de son cerveau.

Pourquoi?

Une grosse femme accompagnée d'une petite fille arrivaient. Aucune ne leva les yeux. Il allait se mettre à crier et se retint. Non ! Ça n'arrangerait pas ses affaires. Il n'y avait pas de problème à se poser. Il était invisible. Il continuait sa promenade. Des événements oubliés lui revenaient en mémoire, fugitives visions trop rapides. Il ne pouvait les retenir. Il pouvait seulement garder son esprit en éveil et se souvenir. Il se revoyait enfant lisant Tarzan et ensuite Wells, puis étudiant à l'Université, dévoré du secret espoir d'enseigner, sa rencontre avec Madge, les plans abandonnés, les changements de Madge et tous les rêves à terre. Remis à plus tard en temps et en heure convenable. Puis la venue de Jimmy, le petit Jimmy, étrange bonhomme qui avait horreur de la saleté, relevait son nez, regardait la télévision ; qui ne lisait jamais les livres. Jimmy, son fils, qu'il ne comprendrait jamais.

Il longeait maintenant le parc, puis il le dépassa pour s'engager dans le dédale des rues voisines, connues et inconnues.

Marcher, se souvenir, regarder les gens et souffrir de se savoir invisible maintenant et à jamais.

Son projet de voyage en Espagne. La décapotable, avec ce sale temps ! Le seul témoignage de ses sens qui l'aiderait à trancher pour ou contre les corridas. Le livre...

Alors, il lui vint à l'esprit ceci : il n'avait pas disparu comme ça, tout d'un coup, après tout. Depuis longtemps il s'effaçait graduellement. Chaque fois qu'il disait bonjour à ce salaud de Diemel, on le distinguait avec plus de peine. Chaque fois qu'il enfilait son humble costume, sa silhouette s'estompait un peu plus. Le processus était entré en action chaque fois qu'il apportait sa paye à la maison pour la remettre à Madge, chaque fois qu'il l'embrassait, ou prêtait oreille à ses interminables jérémiades, ou s'opposait à l'achat de telle nouveauté, ou poussait les touches de cette machine à calculer honnie, ou...

C'était sûr. Il y avait des années qu'il avait cessé d'exister pour Diemel et les autres au bureau. Puis pour les étrangers un peu plus tard. Maintenant, même Madge et Jimmy ne pouvaient le voir. Et lui pouvait à peine s'apercevoir dans un miroir.

Tout prenait un sens terrible pour lui. *Pourquoi ne disparaîtrais-tu pas?* Oui, pourquoi, après tout? Il n'y avait aucune raison valable à opposer à cela, pas une seule.

Et, comme dans un cauchemar, il se trouvait aux prises avec une logique implacable et rodée.

Alors, il songea à son travail de demain, d'après-demain, du surlendemain. Il ne pouvait y échapper. Il ne pouvait laisser Madge et Jimmy mourir de faim, et, de plus, que ferait-il d'autre? C'était comme si rien d'important n'était changé.

Il continuerait à appuyer sur la sonnette, à dire bonjour le matin à des gens qui ne le voyaient pas, à parcourir les colonnes et à revenir à la maison donner une correction — rien de changé, et un jour il mourrait, et voilà tout!

Brusquement, il sentit sa fatigue. Il s'assit sur une marche de ciment et soupira. Il se rendit compte qu'il était arrivé à la bibliothèque qu'il distinguait au loin. Il s'assit là, regardant les gens, sentant une lourde fatigue l'envahir. Il leva les yeux. Au-dessus de lui, sur le ciel, se détachait en noir la silhouette royale, énorme, du lion de pierre.

La gueule ouverte et la tête dressée fièrement.

Mr. Minchell sourit. Le Roi Richard. Des souvenirs déferlaient en sa mémoire : bon vieux Roi Richard, me voici, à nous deux.

Il se leva. Il était passé là une cinquantaine de fois et chaque fois avait ressenti ce besoin irraisonné. N'en restait-il aucune trace, même après si longtemps? Il fut étonné de constater que le désir de son enfance prenait à nouveau corps, plus fort et plus impérieux que jamais.

Il frotta ses joues et resta là pendant quelques minutes.

« Voilà la chose la plus ridicule du monde, je ne dois pas être dans mon état normal et là est la clé de tout. Mais, » se dit-il, « après tout, pourquoi pas? Je suis invisible, oui ou non? Personne ne peut me voir. »

A vrai dire, il aurait peut-être pu éviter tout cela.

« Je n'en sais rien, » continua-t-il, « je veux dire que je croyais bien faire. Aurait-ce été bien de retourner à l'Université et de plaquer Madge? Je ne pouvais rien y changer, n'est-ce pas? Pouvais-je faire quelque chose même si j'avais su? »

Il hocha tristement la tête.

A sa grande surprise, il s'aperçut qu'il grimpait sur le socle de la statue. La respiration sifflante, il vit qu'il aurait pu monter en quelques enjambées de plus et prendre pied, mais il lui semblait qu'il n'y avait rien d'autre à faire que ce qu'il faisait. Une fois sur le socle, il caressa de la main les flancs de la statue. La surface aux reflets fauves était incroyablement lisse, froide et dure comme des muscles de lion.

Il fit un pas en arrière. Dieu! Où trouver jamais un tel pouvoir, un merveilleux et incontestable pouvoir, une telle majesté? De la pierre, non! Cela abusait beaucoup de gens, mais Mr. Minchell ne s'y laissait pas prendre. Il savait. Ce lion n'était pas seulement l'ornement de la bibliothèque. C'était un animal d'une ruse qui ne pardonne pas, d'une force extraordinaire et d'une incroyable férocité. Et il ne bougeait pas, car il ne daignait pas bouger. Il attendait. Un jour il verrait l'objet de son attente, son ennemi descendre la rue. Alors, gare, bonnes gens!

Tout lui revenait en mémoire maintenant. De tous les mortels il était lui, Henry Minchell, le seul à connaître le secret du lion. Et seul, il avait le droit de se tenir à califourchon sur ce dos puissant.

Il avança vers la queue, pour voir... Après une hésitation, il prit son souffle et se lança en avant dans un bond qui le hissa sur la croupe galbée. En tremblant, il se glissa plus en avant jusqu'à être sur les épaules du lion, juste derrière la tête altière. Sa respiration se fit plus rapide. Il ferma les yeux.

Seulement à présent l'air chaud et fétide de la jungle pénétrait dans ses narines. Il sentait les muscles tressaillir sous lui et il écoutait les craquements secs des broussailles écrasées. Il murmura :

« En avant, camarade ! »

Le sifflement des lances autour de lui ne l'effrayait pas. Il était assis droit, souriant, ses doigts fourrageant dans l'épaisse crinière fauve, laissant le vent jouer dans ses cheveux.

Puis, brusquement, il ouvrit les yeux.

La cité s'étendait devant lui avec ses habitants, ses lumières. Il fit un effort pour ne pas crier, parce qu'il savait que des hommes de quarante-sept ans ne crient jamais, même quand ils ont été effacés du monde, mais il ne put s'en empêcher.

Donc, il s'assit sur le lion, baissa la tête et poussa un cri.

D'abord, il n'entendit pas l'éclat de rire. Quand il l'entendit, il crut rêver. Mais non ! Quelqu'un riait.

Il agrippa une oreille de la statue pour maintenir son équilibre et se pencha en avant.

Il cligna les yeux. Au-dessous, à quelque quinze mètres plus bas, il y avait des gens. Des jeunes gens. Quelques-uns avec des livres. Ils regardaient, la tête levée, souriant et riant.

Mr. Minchell se frotta les yeux. Un soupçon horrible le gagna. Il se pencha plus en avant.

Un des garçons fit un signe de la main et cria :

— « En selle, papa ! »

Mr. Minchell manqua s'écrouler. Alors, sans comprendre, sans même vouloir comprendre — simplement persuadé — il sourit à belles dents.

— « Vous... me voyez? » lança-t-il.

Le jeune homme s'esclaffa.

— « Un peu ! »

Se redressant, Mr. Minchell, de joie, crut fondre en larmes. Il lâcha un grand cri et gratifia la crinière hirsute de pierre d'une formidable étreinte. Au-dessous, les gens s'arrêtaient et un petit attroupement commençait à se former. Des douzaines de regards aux aguets scrutaient ironiquement le ciel. Le rire d'une femme en manteau de fourrure gris fusa.

Un homme grommela quelques injures contre ces sacrés exhibitionnistes.

— « Fermez-là ! » dit un autre homme. « Si un type veut monter sur le bon vieux lion, c'est son affaire ! »

Il y eut des murmures. L'homme qui avait imposé le silence, était petit et il portait des lunettes cerclées de noir. « Moi j'avais tout le temps envie de le faire. » Il se tourna vers Mr. Minchell et cria : « Comment va? »

Mr. Minchell fit un large sourire. En somme, il comprenait que mystérieusement on lui avait donné une seconde chance. Et, cette fois, il saurait l'utiliser.

— « Bien ! » cria-t-il. Et il se mit debout sur le dos du Roi Richard en lançant son chapeau qui tournoya au-dessus des têtes. « Montez ! »

— « Je ne peux pas, » dit l'homme, « j'ai un rendez-vous. »

Comme il s'éloignait, on pouvait lire dans ses yeux une profonde admiration.

Parvenu loin de la foule, il s'arrêta et utilisant ses mains comme porte-voix, il cria : « On se reverra ! »

— « D'accord ! » dit Mr. Minchell, sentant le vent froid fouetter à nouveau son visage. « On se reverra. »

Plus tard, quand il se trouva fin prêt, il descendit du lion.

(Traduit par Richard Chomet.)



ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits, qui nous ont été envoyés antérieurement, nous rappelons que nous sommes actuellement **dans l'impossibilité absolue** d'en examiner d'autres en vue d'une publication ultérieure. Nous prions donc nos lecteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de vouloir bien s'abstenir de tout envoi jusqu'à nouvel avis.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre aux auteurs qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Plusieurs lecteurs nous adressent aussi leurs manuscrits en nous demandant de vouloir bien leur en faire la critique et les conseiller. Malgré toute notre bonne volonté, il nous est malheureusement impossible de déférer à ce désir devant la multiplicité des envois.

L'Inventeur

par CLAUDE PRADET

Dans notre numéro de mai 1956, nous publiions le manuscrit que nous avait adressé une écolière alors âgée de quatorze ans et demi : Claude Pradet. L'histoire s'appelait « Une fille comme les autres », *se signalait par un ton d'une maturité troublante chez un aussi jeune auteur et nous valut à l'époque des lettres admiratives et sceptiques. Il n'y avait pourtant aucune supercherie dans ce cas littéraire, dont l'intérêt le plus évident est de n'être pas sans suite. En fait, quelque temps après cette publication, Mlle Pradet nous envoyait un nouveau conte, que l'abondance des manuscrits nous a fait différer jusqu'ici mais que nous avions également retenu d'emblée. Nous vous le présentons aujourd'hui. Ce qui frappe, c'est d'y déceler un mûrissement par rapport au précédent, de six mois antérieur.* « Une fille comme les autres », *malgré ses implications, restait un peu simpliste ;* « L'Inventeur », *qui est une allégorie mythique, est plus subtil. Ce qui ne nous a pas le moins surpris est d'avoir pu évoquer à son sujet un récit aussi complexe que* « Les ruines circulaires » *de Jorge Luis Borges, auteur que Claude Pradet, bien entendu, ignore. Nous vous soumettons ce conte sans autre commentaire. Et nous vous laissons juges de l'attention qu'il convient d'accorder à la très jeune fille qui l'a écrit.*



DANS ce pays-là, il y avait la nuit. Et, tout au bout de la nuit, dans une petite cabane, un homme. Cet homme avait toujours vécu dans la nuit. Le jour, la lumière, il n'avait jamais su ce que c'était.

Dans sa cabane misérable et nue, il vivait, assis sur le sol.

Il ne se couchait ni ne se levait jamais. Il restait assis. Et, pourtant, cet homme-là vivait d'une vie toujours plus multiple.

Tout seul dans sa nuit, il pensait, et c'était sa pensée qui l'aidait à vivre.

Il lui arrivait souvent de rire, silencieusement, intérieurement, en pensant à tous ces êtres qu'il avait fait naître et qu'il avait fait mourir... Ces derniers temps, il était plutôt fatigué. Ses dernières œuvres n'étaient pas très réussies... Il se les remémora : la petite Christiane, qu'il affectionnait particulièrement, que, dès les premières heures, il avait entourée de soins, tant elle était fragile, et qui s'était suicidée trois jours après sa naissance...

Une fois qu'il leur avait donné la vie, il ne pouvait plus rien pour elles. Leur sort était entre leurs mains. En général, elles ne vivaient

guère plus d'un mois, et il s'était un peu habitué à les voir toutes s'éteindre, une à une. Mais la mort de celle-là lui avait causé un choc. C'était la plus pure de toutes. Elle ignorait le mal.

Il était très triste, soudain, à force de penser.

Il ne se doutait pas, la première fois, que cela l'entraînerait si loin... Pour lui, au début, c'était une sorte de jeu. Il n'y croyait pas vraiment. Il s'amusait.

Ce n'était que peu à peu qu'il avait compris la signification de ce jeu cruel...

Toutes ces poupées, tous ces fantoches qui, soudain, par l'effet de sa pensée, prenaient vie, existaient réellement, autre part, dans le monde... Et la vie de ces humains était conditionnée par la vie des petits êtres qu'il créait.

Mais, dans ce pays obscur, le temps n'avait plus de signification réelle. Un jour ici, qu'était-ce donc, dans le monde de la terre? Un siècle? Il ne le savait pas. Cela ne l'intéressait plus.

Il continuait à inventer, à imaginer, mais maintenant plutôt par habitude que par goût réel.

Dans quelques instants, il se remettrait au travail. Quelle immense lassitude soudain s'emparait de lui, lui faisait souhaiter de dormir, dormir, dormir... Il ne pouvait pas, il fallait continuer, il fallait voir, toujours semblables, ces êtres identiques à la naissance et si différents quelques instants, quelques secondes plus tard. Il connaissait bien toutes leurs histoires ! Comme il les comprenait ! Que n'aurait-il pas donné pour être, quelques instants seulement, à leur place, mêlé à eux ; pour pouvoir parler avec eux, les toucher, leur donner des conseils. Mais voilà, lui, c'était l'Inventeur et eux, comme c'était dérisoire de penser cela, les esclaves, les jouets.

Il ne lui fallait pas oublier de se préparer... Comment serait-elle, sa nouvelle « créature »? D'habitude, il y réfléchissait longtemps à l'avance. Soudain, lui vint une idée saugrenue : si cet être qui allait brusquement se trouver seul devant sa vie, son destin, entrait en communication intérieure avec lui, s'ils pouvaient parler ensemble? Mais pareille créature — même imaginaire, même fictive — ne devrait pas être banale. Elle devait être différente, essentiellement différente. Comment la rendre ainsi?

Jusqu'ici il avait toujours pensé que ses poupées, une fois venues à la vie, ne lui appartenaient plus, n'appartenaient qu'à elles-mêmes.

Il les regardait vivre, après ; mais c'était sans émotion particulière. Il les regardait comme on regarde vivre un sujet d'expérience, enfermé derrière une vitrine.

Peut-être était-ce la mort de Christiane qui, soudain, lui avait ouvert les yeux.

Inconsciemment, son intérêt pour ces petits êtres devait agir sur eux et devait réglementer, d'une manière qui lui était encore inconnue, leur vie, leurs actes, leurs pensées.

Et c'était un peu effrayant de penser que de lui, en somme, dépen-

daient quantité de destins humains. Puisque chacune de ses poupées avait son double sur la terre.

Son rôle était beaucoup plus important que, jusqu'ici, il ne l'avait cru. Quel mal n'avait-il pas déjà fait !

Et sa nouvelle pensée, qui allait prendre forme et créer un être de chair et de sang, quelle serait-elle? Belle ou laide? Infirme ou saine? Profonde ou superficielle?

Tout cela ne dépendait que de lui. Il se mit au travail avec ardeur, avec passion, avec joie.

Il décida de la faire telle que l'auraient rêvé les plus grands poètes de tous les âges.

Elle serait grande, mince, harmonieuse. Dans son visage se trouveraient réunis et les signes de la pureté, de l'innocence, de la fraîcheur, et ceux de la gravité, du sérieux, un peu aussi de la tristesse.

Elle serait une créature parfaite, accomplie, un peu inaccessible. Elle serait comme une reine.

Elle serait son œuvre. Et son œuvre serait belle.

Auparavant, toutes ses poupées n'avaient pas eu de destin extraordinaire, elles n'avaient vécu qu'une gentille petite vie, pour la plupart... Sauf pour Christiane... Mais là aussi — c'était cruel à dire — son destin avait été semblable à celui de certaines autres, elle n'avait pas eu l'orgueil d'être « la première ».

Celle qu'il était en train d'imaginer le serait, elle. Lui, il vivrait dans son ombre, se contentant de la suivre, partout, fidèlement ; il serait son esclave, pour renverser les rôles.

Il pensa, il laissa voguer son imagination jusqu'à des pays qui lui étaient encore secrets, mystérieux. Son âme, son intelligence s'efforçaient de tirer de ces rêves fous une substance propre à nourrir l'idée de l'être que peu à peu il créait, qui peu à peu prenait forme, et pas seulement dans son esprit.

Car, pour la première fois, il la voyait vraiment s'animer. Elle n'était encore qu'une informe masse blanche, un peu translucide, inconsistante.

Mais, peu à peu, au cours des jours — il lui semblait maintenant avoir la notion du temps qui s'écoule — la larve devenait cocon.

Il s'efforçait d'imaginer les choses les plus belles, les plus aptes à la rendre *vraiment* divine, d'une essence inconnue et supérieure. Il s'efforçait de l'entraîner dans un tourbillon de pensées, les plus complexes qu'ait jamais pu créer un cerveau humain ; il la faisait s'aventurer mentalement au bord des ravins, afin qu'elle y pût voir le gouffre profond et insondable qui était en bas, et la terre ferme, le sol sûr, qui était au milieu, et le ciel qui était au-dessus de tout. Il lui faisait comprendre qu'elle devait atteindre le ciel, le summum ; sinon, elle tomberait en bas et sa montée serait excessivement pénible. Mais jamais il ne devait être question pour elle de rester sur la terre bien en sûreté. Elle devait choisir. Il ferait comme elle voudrait.

Elle choisit. Elle voulut le ciel. Il en fut si heureux que, sous l'effet de sa joie, il lui fut impossible de continuer son travail. Mais, durant

ces quelques jours — quelques heures — où il connut enfin le repos, il eut le grand étonnement ainsi que la grande satisfaction de la voir vivre, penser toute seule, sans son aide.

Elle se levait peu à peu. Elle était grande, elle était bonne, elle était belle.

Durant ces instants où il la regardait, il se sentit empli d'une fierté immense. Il avait là, devant lui, tout ce qui était beau, bien, propre en son âme. Il voyait réalisées ses aspirations les plus hautes. Et elle vivait...

Il l'appela Catherine. Elle ne parlait pas, elle regardait. Elle était la reine.

Ils restaient souvent, ne parlant ni l'un ni l'autre, mais se regardant. Et dans ses regards à elle, il trouvait des idées encore plus belles, encore plus hautes, que, fidèlement, inlassablement, il lui transmettait. C'était pour lui le bonheur suprême lorsque parfois elle venait à côté de lui et posait sa main sur la sienne... Toute la bonté, tout l'amour du monde tenaient dans ce simple geste.

Il trouvait en elle une lumière mystérieuse et douce qui le rafraîchissait. Il lui était bon de rester avec elle. Il lui semblait que de son cœur coulait comme du miel.

Il ne voulait plus, maintenant, qu'elle soit une reine. Il la voulait pour lui seul. Il avait peur, si elle s'éloignait de lui, de retrouver son ancien cœur, empli d'amertume et de lassitude.

Mais un jour elle mourut. Elle ne dura que « ce que durent les roses... » Un matin...

Elle était trop belle pour vivre. Il ne le comprit que plus tard, après plusieurs jours d'intense désespoir, de stupéfaction douloureuse, de refus d' « y croire ».

Elle était trop belle... Il l'avait tuée, involontairement, sans doute, mais il l'avait tuée quand même. Elle était morte. Et — ô tristesse — sur la terre, une jeune fille, une jeune femme, aussi belle, aussi pure, aussi douce que l'était Catherine, était morte aussi... Par sa faute... Pourquoi pensait-il ainsi?... Il aurait voulu s'arrêter, empêcher cette machine de battre, empêcher ses idées de venir l'assaillir, le harceler sans trêve, le désespérer... Elle était morte, elles étaient mortes, et lui, l'instigateur de leur meurtre — c'était un meurtre de faire naître deux roses alors que tout au fond de soi-même on sait qu'elles mourront peut-être un jour après — lui, il vivrait, il lui faudrait vivre...

Il continua de penser, mais maintenant avec méthode, par habitude. Il créa d'autres êtres. Tous des fantoches, qui vivaient dans un pays étrange... Dans ce pays-là, il y avait la nuit. Et, tout au bout de la nuit, dans une petite cabane, un homme.



Le banni

(*Botany Bay*)

par P. M. HUBBARD

Sur un thème de science-fiction tragique, discrètement suggéré par simple allusion, un conte d'où s'émane en quelques pages une beauté concise et poétique.



C'ÉTAIT une des ces soirées comme on en connaît en Angleterre vers le milieu de l'été et qui semblent ne jamais devoir finir. Il me serait facile de parer cette soirée d'une atmosphère poétique, mais ce ne serait pas conforme à la vérité. Si atmosphère il y avait, elle ne me toucha pas; et à en juger d'après les faits tels qu'ils se présentèrent, je ne vois pas quelle différence cela eût constitué. Le poste à essence était des plus ordinaires et l'employé de service, selon toute apparence, des plus ordinaires aussi.

L'homme emplit le réservoir de ma voiture, s'exprimant avec des inflexions de voix agréablement veloutées que je supposai communes aux gens de cette contrée. Puis il entra dans la maison chercher de la monnaie et je descendis pour me détendre les jambes. La route suivait la vallée à cet endroit, et des collines — des massifs calcaires, je présume — s'élevaient en pente assez abrupte sur la droite. La nuit commençait enfin à tomber et l'étroit ruban de macadam reflétait comme une nappe liquide les dernières lueurs du couchant qui caressaient, lourdes d'orage, le sommet des collines. Quelques étoiles se montraient, dont une en particulier, à l'éclat fixe rouge orangé, au-dessus de la ligne d'horizon élevée, juste en face des pompes à essence.

Je m'arrêtai à la porte du garage et regardai la collection de pièces de rechange et d'accessoires qu'on trouve toujours exposés dans ces endroits-là. L'homme avait dû penser que j'étais toujours dans la voiture. Il franchit la porte et me dépassa sans me voir, se dirigeant tout droit vers les pompes. Il avait l'argent dans sa main. Et alors il s'arrêta, juste au moment où j'allais lui parler, et émit un son qui me fit douter d'avoir bien entendu, mais qui me serra douloureusement le cœur. Quand je me fus ressaisi, je pensai qu'il était malade et je m'approchai de lui. Il était toujours debout là, avec la rangée de pompes entre lui et la voiture, scrutant l'endroit du ciel où brillait l'étoile orange, d'une lueur plus intense maintenant.

Je lui demandai : « Vous n'êtes pas souffrant? » sans le toucher ni

rien faire d'autre. Il se tenait parfaitement d'aplomb sur ses pieds, immobile, et cependant je n'étais pas sûr qu'il fût dans son état normal. Je vins me placer devant lui et c'est alors que je vis son visage. Si je n'ai pas encore décrit son aspect, c'est parce qu'il n'était pas de ces hommes qu'on juge nécessaire de décrire — juste un homme ordinaire, en combinaison de mécanicien, de taille plutôt au-dessous de la moyenne, calme de langage, mais très ordinaire. Mais maintenant son visage avait pris une expression qui vaut d'être décrite, bien qu'il ne soit pas facile de le faire de manière satisfaisante. On y lisait un désir ardent, une sorte de faim atroce, mais à laquelle se superposait un tel désespoir que l'impression finale était de complète passivité. Il restait immobile parce qu'il n'avait rien d'autre à faire. Le son qu'il avait fait entendre lui avait été arraché ; il était tout à fait involontaire. Il regardait l'étoile.

— « Vous n'êtes pas souffrant? » lui demandai-je de nouveau. C'était une question stupide à poser à un homme dont le visage offre une telle expression, mais c'est une de ces choses que l'on dit. Cette fois il m'avait entendu. Il se tourna et me tendit l'argent, mais avec une sorte d'hésitation et sans l'approcher tout à fait assez pour que je pusse le saisir, comme s'il ne parvenait pas à accommoder convenablement son regard sur moi. Je fis un pas en avant et lui pris l'argent. Cela sembla le réveiller. Il me regarda, ses traits bouleversés se rassérénant.

— « Je croyais que vous étiez dans la voiture, » dit-il. La voix, avec son doux grasseyement campagnard, n'avait pas changé.

L'obscurité semblait être devenue subitement plus dense. L'étoile orangée brillait au ciel, mais il ne la regardait plus.

— « Cette étoile... » dis-je, mais il me coupa aussitôt la parole.

— « Ce n'est pas une étoile, monsieur. C'est bien plutôt ce que vous appelleriez une planète. » Il parlait exactement comme l'eût fait un paysan rectifiant l'erreur d'un citadin et sans aucun manque de courtoisie. Là encore, il était parfaitement ordinaire à tous points de vue.

— « Très bien, » dis-je, « c'est une planète. Mais écoutez, mon ami. Je ne voudrais pas vous importuner, et je m'excuse de m'être trouvé là à votre insu, mais je vous ai entendu et j'ai vu votre visage à l'instant. Vous avez quelque chose qui ne va pas bien du tout. Si je puis vous venir en aide... »

Il me tourna le dos avant que j'aie achevé et se dirigea vers le garage. Il dit :

— « Je me demande pourquoi diable Ils m'ont laissé me souvenir. »

Il entra dans le garage et je le suivis. Aux dernières lueurs du crépuscule, nous entrâmes à tâtons dans le petit bureau aux cloisons de bois et nous prîmes place sur des chaises rudimentaires. L'air sentait l'essence et le métal huilé. Je distinguais les contours d'une caisse enregistreuse et, au-dessus, le profil lourd et renfrogné de l'homme se découpant sur la clarté de la fenêtre.

« Normalement, je ne devrais pas me souvenir, » dit-il. « Ils ont

dit... » Il retint son souffle et je sentis mon cœur se serrer une fois encore. « Ils ont dit... » (cette fois, les mots avaient la résonance âpre d'un défi). « Ils ont dit que nous ne nous souviendrions de rien qui nous soit utile... mais juste assez pour que nous restions malheureux. Ils ont dû faire une erreur dans le mélange. » Il réfléchit un moment. « Deux cents nous avons dû être, de mon temps. Trop grand nombre pour qu'Ils fassent les choses convenablement, peut-être. D'habitude il y en avait quarante à cinquante par fournée, mais Ils avaient eu beaucoup d'ennuis. Tous ne parviennent pas jusqu'ici, bien sûr. Même Eux ne savent pas tout et il y a pas mal de pertes. Ce qui arrive à ceux qui manquent le but, personne ne le sait, mais Eux ne s'en occupent pas, dès l'instant qu'ils nous expédient. Cependant il doit y en avoir un bon nombre d'entre nous par là, qui se rappellent suffisamment pour être malheureux. C'est adroitement fait, vraiment. Il faut le reconnaître. Ils sont habiles, c'est certain. »

Il se mit à rire, d'un petit rire gloussant de campagnard, puis il retint de nouveau son souffle, si bien que je sentis mon cœur cogner par deux fois dans ma poitrine dans le silence soudain étouffant.

La fenêtre resplendit d'un poudroiement argenté sous l'effet des phares d'une voiture qui arrivait. Je me levai, m'accrochant à la réalité solide d'un garage de campagne. Dehors, quelqu'un actionna un avertisseur et l'homme me dit :

— « Il faut que je vous demande d'avancer votre voiture, monsieur. Elle est devant les pompes. »

— « J'y vais, » dis-je. Je me mis au volant et appuyai sur le démarreur. Puis, ne voyant pas de raison de faire autre chose, je me remis en route.

Ce n'est que près d'un an plus tard que je repassai par là. Je n'avais pas besoin de m'arrêter cette fois et je n'en avais pas l'intention. Néanmoins, je m'aperçus que j'avais entretenu l'espoir de le voir dehors près des pompes ; aussi, quand je ne le vis pas, mon pied hésita sur l'accélérateur, puis je stoppai, descendis de voiture et revins sur mes pas.

Je ne connaissais pas l'homme qui sortit du garage. Il était beaucoup plus vieux. Le patron, sans doute. Je me trouvai soudain embarrassé. Je dis :

— « Oh ! je pensais voir l'employé qui était ici. »

Il me lança un regard assez vif.

— « Newman, vous voulez dire? »

— « Je ne connais pas son nom. Il y a environ un an. Un petit type, blond. »

— « C'est ça, Newman. Qu'est-ce que vous lui vouliez? Vous avez eu des difficultés avec lui? » Il semblait impatient de le savoir.

— « Non, » dis-je. « Pas de difficultés. Il n'est pas là? »

— « Il est parti, » dit-il. « M'a laissé choir sans rien dire. Doit y avoir près d'un an maintenant. Jamais eu un mot de lui, ni personne

d'ailleurs. Il a tout laissé en ordre, je dois dire. Mais quand vous avez demandé après lui, j'ai eu un doute. »

— « Cela n'a pas d'importance, » dis-je.

Je fis demi-tour et regagnai ma voiture, sentant tout du long son regard dans mon dos. Maintenant, bien entendu, je ne saurai jamais. Mais je ne l'ai pas inventé. Je le revois et je l'entends encore trop clairement, invectivant de sa douce voix campagnarde contre quelque monstrueuse tyrannie céleste que je ne pouvais comprendre.

(Traduit par Roger Durand.)



Marée montante

(*The climbing wave*)

par **MARION ZIMMER BRADLEY**

DEUXIÈME PARTIE

RÉSUMÉ. — *Au bout d'un voyage qui a duré près de cinq ans, l'astronef géant* Homeward, *en route vers la Terre en provenance d'Alpha du Centaure, arrive dans le système solaire. A bord il y a vingt membres d'équipage, hommes et femmes — et ceux-ci n'ont jamais vu la planète vers laquelle ils retournent. Ils sont les descendants, à la quatrième génération, des membres de la première expédition interstellaire (celle du* Starward), *naufragés sur une planète d'Alpha du Centaure cent trente années plus tôt. Du sol de cette «* Terre II *», les survivants ont mis tout ce temps à extraire les matières premières nécessaires pour rééquiper l'astronef et réacheminer vers la Terre un équipage pilote portant (à retardement) la nouvelle de leur succès. Mais, compte tenu de la contraction du continuum espace-temps engendrée par leurs vitesses hyperspatiales, quatre ou cinq siècles de temps* objectif *ont fort bien pu s'écouler sur la planète que leurs ancêtres ont quittée...*

L'astronef une fois en vue de la Terre, une fusée de reconnaissance est dépêchée, ayant à son bord Brian Kearns, pilote interstellaire, Langdon Forbes, radio, et Ellie Wade, jeune « diététicienne » aimée de Brian. Leur premier contact avec cette planète étrangère au soleil jaune (le leur était rouge) n'est que le point de départ d'une cascade de surprises. Ils s'attendaient bien à être déconcertés par un tel monde plus vieux de plusieurs siècles... mais non à se trouver face à une civilisation (?) apparemment anti-technique, où on ne vit pas dans les villes, où la notion de gouvernement est périmée, où il n'est plus question de navigation interplanétaire, où le Passé (le passé qui les a engendrés !) est qualifié de temps des Barbares, et où leur expédition même ne représente plus qu'un souvenir vague et sans portée.

Dans la petite communauté rurale où leur fusée a abouti, ils sont hébergés par un robuste vieillard, sagace et sarcastique, Hard Frobisher, qui vit avec son petit-fils Destry, âgé de treize ans. Ce qui les irrite le plus est la condescendance plus ou moins ironique de leur hôte à leur égard, ainsi que son sincère embarras devant le « problème » qu'ils représentent... En sa compagnie, ils se rendent jusqu'à leur fusée pour se mettre en contact par radio avec le reste de leur équipage demeuré dans le Homeward, *en plein ciel.*

IV

AVANT présente à l'esprit la recommandation que leur avait faite Caldwell de ne jamais se séparer, Brian insista pour qu'Ellie revînt avec eux à la fusée. Destry, apparemment peu intéressé, refusa tout d'abord l'invitation de son grand-père à les suivre, puis changea d'avis. Il courut chercher une veste chaude, mais, à leur surprise, au lieu de la mettre, il la posa sur les épaules d'Ellie.

— « Elle a froid, » expliqua-t-il brièvement à son grand-père, et, sans attendre de remerciements, il les devança sur la route.

Le soleil descendait vers l'ouest, et la lumière était presque insoutenable : les yeux de Brian le brûlaient, Langdon grimaçait vainement. Ellie se passa une main sur le front et Brian la prit aux épaules :

— « Mal à la tête, chérie? » questionna-t-il avec tendresse.

— « Croyez-vous que nous parviendrons à nous habituer à cette lumière, ou bien en souffrirons-nous toujours autant? »

Langdon dit sèchement :

— « Je suppose que les Premiers ont dû passer par là, sous les feux d'Alpha du Centaure ! »

Ellie sourit faiblement :

— « Et personne ne se trouvait là pour leur souhaiter la bienvenue... »

Frobisher marchait en avant, à longs pas balancés, et Brian murmura farouchement :

— « Je persiste à croire que tout ceci n'est qu'une sorte de bluff à notre intention. Ou alors, nous sommes tombés au milieu d'une réserve de primitifs. Ce monde ne peut être ainsi dans son entier ! »

— « Ne soyez pas stupide, » lui répondit Ellie, l'air soucieux, tout en frottant ses yeux cuisants. « Qui aurait pu prévoir que nous atterririons précisément à cet endroit? »

Quelques-unes des femmes bavardant sous les porches hélèrent familièrement Frobisher et il leur répondit d'un geste amical. Personne ne sembla prêter la moindre attention aux étrangers, sauf une femme d'une certaine corpulence qui descendit quelques marches à leur rencontre et dit joyeusement :

— « Je vois que vous avez des invités, Hard. Au cas où votre maison serait trop pleine, sachez que la mienne est vide ! »

Frobisher se retourna, souriant :

— « Il se peut que nous ayons besoin de votre hospitalité. Il y en a d'autres, et ils ont fait un bien long chemin ! »

La femme lança un regard aigu à Ellie, notant les cheveux coupés court, la tunique en fine matière synthétique, les pieds nus dans les sandales découpées.

— « Avez-vous l'intention de vous installer dans notre village, mon enfant? » lui demanda-t-elle.

— « Ils n'ont pas encore pris de décision, » dit Frobisher, mais Ellie répondit timidement :

— « Je l'espère ! » en serrant la main tendue.

— « Eh bien, je l'espère aussi, mon petit. Nous n'avons pas souvent d'aussi jeunes voisins, » répliqua la femme. « N'hésitez pas, vous et votre mari... » (Ellie rougit fortement en entendant ce mot archaïque et choquant) «... à faire appel à nous si vous avez besoin de quoi que ce soit durant votre installation. »

Elle lui sourit encore avant de regagner le pas de sa porte.

Langdon dit à mi-voix :

— « On se croirait sur Terre II, sauf que tout — tout... »

— « Il a dû se produire quelque désastre inconcevable ! » répondit Brian. « Par rapport au monde que le *Starward* a laissé derrière lui, leur niveau culturel retarde de milliers d'années ! Même Terre II était plus civilisée qu'ils ne semblent l'être ! Cuisiner sur un feu de bois, et ces minuscules villages, et ces cités vides... »

— « Oh ! je ne sais pas... » murmura Ellie, d'un ton inattendu. « Selon quels critères mesure-t-on le degré d'évolution d'une civilisation? Il est possible qu'ils aient progressé dans un sens qui nous échappe? La différence réside dans nos points de vue. »

Brian secoua la tête avec entêtement.

— « Ils sont rétrogrades, » décida-t-il, mais Ellie n'eut pas le temps de lui répondre, car leur appareil était en vue, et Frobisher les rejoignit.

— « Voici votre avion, » annonça-t-il. « Avez-vous l'intention de rejoindre votre astronef, ou vous contenterez-vous de l'appeler d'ici? »

Brian et Langdon se regardèrent.

— « Nous n'y avons pas encore réfléchi, » dit finalement Langdon, « mais, Brian, sans aéroport ni même une onde radio pour les guider, comment pourront-ils atterrir? »

Brian parut soucieux.

— « Je ne sais pas grand-chose en matière de réacteurs atomiques, » dit-il à la fin, « je ne m'y connais qu'en propulseurs interstellaires. Quelle étendue de terrain leur faut-il pour se poser? »

Langdon répondit, ennuyé :

— « S'il le fallait, Paula et Caldwell, à eux deux, seraient capables de poser le *Homeward* en plein milieu du laboratoire de biochimie de grand-papa Kearns sans même casser une éprouvette. A condition d'être très exactement dirigés. S'ils atterrissent à l'aveuglette, je veux dire sans recevoir de nous d'autres précisions qu'une vague direction générale, ils risquent d'aller droit sur le village. »

— « Dans ce cas, » suggéra Brian, « mieux vaudrait rejoindre le navire et partir à la recherche d'un bon grand désert où nous pourrons atterrir à vue de nez. »

— « Cela va être tout un problème de regagner l'astronef, » dit Ellie, l'air troublé. « La nuit va tomber dans moins d'une heure, je suppose, et je crains de n'y plus rien voir. »

Frobisher s'était discrètement retiré pour les laisser discuter, aussi Brian s'écria-t-il :

— « Est-ce que vous devenez folle, Ellie? Vous savez très bien que vous pouvez rejoindre le jour terrestre et y rattraper le *Homeward !* »

— « Oui, mais alors, jamais plus nous ne pourrons, peut-être, retrouver cet endroit-ci, » dit Langdon de façon surprenante.

Et Ellie ajouta :

— « Si nous continuons à errer tout autour de cette planète, qui sait si nous retrouverons jamais un endroit comme celui-ci? »

— « Pour l'amour de... qui s'en soucie? »

— « Moi, » dit fermement Langdon. « D'après Frobisher les conditions sont à peu près les mêmes partout et... j'ai une espèce d'affection pour ce vieil homme, Brian. Ça me plaît, par ici. J'aimerais que nous nous y posions. Et peut-être même que nous nous y installions. »

Brian les regarda.

— « Est-ce que vous êtes fous? »

— « Pas du tout, » répondit Langdon. « S'il nous plaît de faire un tour après que le *Homeward* se sera posé, soit! Nous avons la fusée, nous pourrons effectuer toutes les explorations qu'il nous plaira. En ce qui concerne cette dernière, nous ne manquons pas de carburant. Mais puisque nous sommes là, restons-y. »

Le visage de Brian refléta son incertitude. C'était la première fois qu'un membre de l'équipage mettait en doute son jugement, bien que nombreux fussent ceux qui s'étaient ressentis de ses méthodes. Il haussa les épaules pour chasser une bizarre sensation de peine.

— « Parfait! Vous avez gagné... De toute manière, j'ai renoncé au commandement depuis que les réacteurs atomiques sont en marche. Mettez-vous en rapport avec Caldwell par radio! »

Il s'éloigna d'eux et fit le tour de la fusée.

Il entendit le bruit saccadé de la radio à l'intérieur mais n'y prêta pas la moindre attention. Soudain, il s'aperçut de la présence d'Ellie à ses côtés.

Elle leva vers lui un visage plein de tendresse. Brian, même distrait par un millier de pensées irritantes, ne put s'empêcher de s'émerveiller devant le mystère de ces cheveux blonds dans le soleil doré : sur cette nouvelle planète, d'où le rouge avait disparu, les courtes boucles semblaient faites de pur argent. Elle paraissait très pâle et très fragile, dans cette lumière neuve et, impulsivement, Brian la serra tout contre lui. Elle répondit à son étreinte et passa les bras autour de son cou, avec une simplicité à laquelle il ne s'attendait pas.

— « Le voyage a pris fin, » dit-elle doucement. « Nous avons attendu longtemps cette minute, Brian, même si le calculateur électronique nous a mal renseignés sur ce que nous trouverions ici. Embrassez-moi donc, cher idiot. »

Il la serra si fort qu'elle poussa un petit cri.

— « Hé! je ne suis pas encore habituée à mon nouveau poids, attention... » rit-elle, tandis qu'il penchait son visage vers le sien.

Il la garda un moment contre lui, puis, brusquement, il la repoussa et demanda d'une voix enrouée :

— « Où a disparu Frobisher? Ellie, il me faut garder la tête claire,

à présent. Au train où vont les choses, nous aurons bien le reste de notre vie pour ce genre d'occupations ! »

Blessée, mais devinant l'appel à l'aide qui se dissimulait derrière cette façade raidie, Ellie se força à voir plus loin que le moment présent.

— « Lui et Destry sont allés voir quelle quantité de blé a été abîmée... »

— « Le diable les emporte ! Nous leur rembourserons ce blé ! Ah ! les voici ! »

Il donna un coup de pied dans les épis et dit d'une voix bizarre, regardant par terre :

— « Il nous faudra des mois avant d'être à nouveau en bonne forme physique, après tout ce temps passé en chute libre. Nous ne sommes pas conditionnés pour supporter une telle pesanteur. Vous avez remarqué la manière dont marche Frobisher? Comme si le monde lui appartenait ! »

Le ressentiment et l'envie se mélangeaient dans sa voix.

Il dit brusquement au grand-père et à son petit-fils qui les avaient rejoints :

— « Mr. Frobisher, nous serons heureux de vous rembourser le montant des dégâts que nous avons pu causer. »

— « Je ne vous en aurais même pas parlé, » dit Frobisher et, pour la première fois, quelque chose ressemblant à du respect sonna dans sa voix, « mais le fait que vous l'ayez mentionné dénote un bon esprit. Je vis dans l'abondance et vous aurez beaucoup à faire, après que votre équipage aura atterri. Si vous insistez pour me payer, vous pourrez apporter votre contribution aux travaux de la saison prochaine, après votre installation. »

Brian fut surpris mais décida de ne pas insister. Il demanda à Langdon qui les rejoignait :

— « Qu'a dit Caldwell? »

— « Qu'il allait essayer, si nous arrivions à émettre au moins un rayon pour nous situer, » répondit Langdon. « Où voulez-vous qu'ils se posent, Mr. Frobisher? »

Hard Frobisher, à l'aide de son bâton, dessina un plan grossier sur le sol :

— « Sur cette hauteur. »

— « Nous allons y amener notre fusée, » décida Ellie, puis l'invitant soudain :

« Vous venez avec nous? »

Hard Frobisher regarda songeusement la fusée, puis l'horizon.

— « Oh ! ce n'est pas une bien longue marche ! » fit-il, mais Destry dit impétueusement :

« Je pense que j'aimerais les accompagner, grand-père. »

Le vieil homme eut un sourire désapprobateur :

— « Les jeunes sont pleins d'enthousiasme, miss Wade, » dit-il, presque sur un ton d'excuse, « mais... bon, très bien. »

Ce fut pour Brian une autre occasion d'étonnement. Comment pouvait-on être si confiant? Même sur Terre II, colonie unifiée, régnait tout

de même une certaine prudence, et des étrangers... Comment Frobisher et Destry savaient-ils qu'ils ne seraient pas kidnappés?

Ce fut pour eux un soulagement considérable de se retrouver à nouveau dans l'appareil, sous la familière lumière pourpre. Cet éclairage parut surprendre légèrement Destry, mais Frobisher ne posa aucune question, et ne sembla pas le moins du monde impressionné lorsqu'ils s'élevèrent droit dans le ciel pour effectuer quelques cercles avant de se reposer au sommet de la colline déserte destinée au *Homeward.* Il n'eut l'air qu'une seule fois surpris : ce fut lorsqu'Ellie prit les contrôles. Il regarda Brian, puis Langdon, puis à nouveau, franchement stupéfié, la mince jeune femme installée aux commandes, mais il ne fit aucun commentaire.

Ils atterrirent, et Langdon manipula l'émetteur radio. Brian le lui prit des mains :

— « Allô ! Allô ! Le *Homeward?* Ici Kearns. Est-ce vous, Tom? »

De très loin, la voix rauque de Tom Mellen demanda légèrement :

— « Avais-je raison, en ce qui concerne l'absence d'aéroports? »

— « Vous aviez raison, » concéda Brian.

— « Nous avons capté votre rayon. Mais Paula dit que si nous le suivons, nous nous poserons droit sur la fusée. Et si nous ne le suivons pas, comment trouver l'endroit exact choisi pour nous? » Tom avait l'air ennuyé. « Vous savez, durant les toutes dernières secondes de freinage, cette masse n'est pas très facile à gouverner. »

— « Attendez une seconde ! »

Tout en jurant, Brian expliqua brièvement la situation à Langdon.

— « Il n'y a qu'une solution, » dit Langdon, « retirer tout le carburant de l'appareil, que la collision ferait exploser, le traîner jusqu'à l'endroit exact où les autres devront atterrir et les laisser se poser droit dessus. La fusée peut être sacrifiée, pas l'équipage. L'accrochage sera dur, mais ils seront attachés sur leurs couches, personne ne sera blessé.

— « Mais nous aurons besoin, plus tard, de cette fusée, » s'entêta Brian.

Soudain, Destry les interrompit d'un ton dégoûté :

— « Dites donc, quand vous voulez qu'un martin-pêcheur plonge, vous jetez une miette de pain à l'endroit où vous désirez le voir plonger, vous ne restez pas debout à la tenir ! Si notre rayon — ou ce que vous appelez ainsi — vient de là (et il désigna l'émetteur) pourquoi ne pas le retirer de la fusée, vous arranger pour qu'il émette un signal fixe, et le poser à l'endroit où l'aéronef doit atterrir? Cela ne causera aucun dommage à votre navire de se poser sur quelque chose d'aussi petit, non? »

Langdon et Brian, la bouche ouverte, contemplèrent le jeune garçon une minute.

— « Destry, » dit Ellie après un moment de silence, « vous avez l'étoffe d'un homme de science. »

— « Ecoutez, » fit le garçon embarrassé, « l'idée n'est peut-être pas très bonne, mais pourquoi m'insulter? »

— « Mais elle *est* bonne ! » interrompit Langdon, « j'aurais dû y penser moi-même, si je n'étais si abruti par cette lumière ! Brian, voilà ce qu'il faut faire. Ellie, pendant que je préviens Mellen, allez me chercher la trousse à outils, sous le siège. J'ai également l'impression que nous serons plongés dans l'obscurité avant que j'aie terminé, il faudra sortir les lampes. Allez, dépêchez-vous ! »

Il actionna l'émetteur : « Le *Homeward?* Ici Forbes. Tom? Ecoutez, d'ici une vingtaine de minutes, nous aurons installé... »

Brian et Ellie soulevèrent avec peine le siège pesant. Cette gravité inaccoutumée le leur rendait presque impossible à déplacer. Destry l'attrapa par un bout et le remua aisément. Penchée au-dessus des outils, Ellie glissa à l'oreille de Brian :

— « Vous et votre théorie sur la régression ! Cet enfant savait parfaitement de quoi il parlait ! »

Brian répliqua :

— « C'est pourquoi il a choisi un exemple d'histoire naturelle ! L'emploi de cette radio était suffisamment évident, étant donné notre but ! Si Langdon ou moi avions pu réfléchir, nous l'aurions trouvé tout aussi bien. »

Ellie ne répondit pas. Ce n'était pas le moment d'énerver Brian. Elle se tint auprès de Langdon et l'observa tandis qu'avec habileté, il démantelait et réajustait la radio de manière à lui faire émettre un signal fixe et régulier. Avant qu'il eût terminé, ils durent allumer les lumières de la fusée, car le soleil avait disparu.

— « Je ne vois même plus ma main devant moi ! » dit-il avec humeur en s'emparant d'une des petites lampes rouges qu'Ellie lui tendait. Il la regarda, écœuré :

« Avec ça, j'y verrai juste assez pour fixer le signal, mais dans ce terrain que je ne connais pas, j'arriverai bien à me perdre ou à le poser dans le mauvais coin ! »

Destry se proposa :

— « Je connais cet endroit par cœur. Je vous accompagne. »

— « Aurez-vous besoin d'une aide? » demanda Brian. Mais Langdon secoua la tête :

— « Non, merci. Il est inutile que nous soyons deux à patauger dans toute cette boue. »

Emmenant avec lui le nouveau dispositif, il partit à travers champs avec Destry. Debout devant le sas de la fusée, Ellie et Brian essayèrent un instant de suivre des yeux la tremblotante lumière rouge qui s'éloignait, mais pour eux, tout était d'un noir d'encre, bien qu'en réalité un grand clair de lune baignât les champs. Ellie frissonna sous la veste de Destry, et Brian lui passa un bras autour des épaules.

Elle dit en tremblant :

— « Que nous serait-il arrivé si nous nous étions posés sur Mars ! »

Derrière eux, Frobisher respira fortement.

— « C'est une chance que vous n'en ayez rien fait ! Vous n'y

auriez pas subsisté plus de trois jours, à moins de demeurer dans votre vaisseau. Je suppose qu'on n'y manque de rien? »

— « Non, » dit Brian, « mais... lors du départ du *Starward*, Mars était une colonie importante ! »

Frobisher haussa les épaules.

— « Ils sont tous revenus sur la Terre lorsque le trafic interplanétaire a cessé. Il n'y a plus une goutte d'eau sur Mars... »

Brian murmura :

— « Dire qu'à présent, vous auriez dû avoir complètement colonisé toutes les planètes et atteint les étoiles les plus proches ! »

La voix du vieil homme perdit de ses inflexions aimables :

— « Vous dites parfois des choses bien surprenantes, Mr. Kearns. Vous ne dites pas : *vous auriez pu* coloniser les planètes — ce qui, évidemment, aurait pu être — mais *vous auriez dû* le faire. Et voulez-vous me dire pourquoi, je vous prie? La nôtre mise à part, les planètes ne sont pas exactement conditionnées pour qu'un être humain y vive à l'aise, et j'aurais horreur d'avoir à habiter sur une autre planète que celle-ci ! »

Brian demanda sauvagement :

— « Voulez-vous dire que les voyages interplanétaires n'existent absolument plus? »

— « Non, » dit lentement Frobisher, « personne ne se soucie plus d'aller sur les planètes. »

— « Mais lorsque le *Starward* est parti, ces planètes avaient déjà été atteintes, conquises ! »

Frobisher haussa à nouveau les épaules :

— « Bien des choses accomplies par les Barbares nous paraissent à présent stupides, » dit-il. « Pourquoi appeler conquête le fait d'expédier des hommes sur des mondes auxquels ils ne sont pas biologiquement adaptés? J'ai lu nombre d'ouvrages sur les Barbares, leur insatiable égocentrisme, leurs curiosités puériles et inutiles, leur incapacité à faire face à leurs problèmes ! Mais — excusez-moi de vous le dire, et n'y voyez aucune offense personnelle — j'avais toujours refusé d'y croire jusqu'à ce jour ! »

Ellie prit le bras de Brian avant qu'il puisse répondre.

— « Regardez, là-bas, le signal ! Langdon a pu l'installer ! »

Au bout d'un moment, Langdon et Destry émergèrent de l'océan d'obscurité qui les entourait et s'avancèrent vers la faible lumière rouge diffusée par l'appareil,

— « C'est fait, » dit Langdon, « à présent il ne nous reste plus qu'à attendre que Paula intercepte le rayon, et que Caldwell dirige le navire droit dessus. »

— « J'espère que quelqu'un pensera à s'occuper d'Einstein, » s'inquiéta Ellie, « cela me peinerait vraiment s'il se cassait le cou pendant les dernières secondes du voyage ! »

— « Judy prendra certainement soin de lui, » dit Langdon pour la rassurer. Et ils attendirent dans le noir.

Brian continuait à marmonner tous les arguments qui lui avaient été fournis par les Premiers pour justifier la nécessité des voyages interplanétaires.

— « Que faites-vous du surpeuplement? De la diminution des ressources alimentaires naturelles? »

Frobisher éclata de rire.

— « Je ne pense pas que même les Barbares aient pu espérer trouver des denrées comestibles sur Mars ou sur Vénus! Les voyages interstellaires auraient peut-être résolu ce problème, mais à un taux prohibitif. Non, du jour où l'homme décida de ne plus gaspiller ses forces dans de vastes projets théoriques dispersés aux quatre coins de l'espace, tout ceci fut aisément résolu. »

— « Qui prit cette décision? » demanda Brian, presque timidement.

— « Je l'ignore, » répondit pensivement Frobisher, « mais lorsqu'une décision devient absolument nécessaire, il se trouve finalement quelqu'un pour la prendre. Le surpeuplement atteignit un tel point — et je parle du système solaire entier, naturellement, puisque la Terre avait également à nourrir Mars et Vénus — que, pendant une ou deux générations, tout homme et toute femme en bonne condition physique durent tourner tous leurs efforts vers un seul but : la production alimentaire, au lieu de s'occuper d'astronomie théorique, ou tout autre nom que vous voudrez donner à ce genre de choses.

» Et le temps de résoudre ce problème vital, ces gens en vinrent à penser à la Science en tant que profit concret pour l'humanité. C'est alors qu'ils durent comprendre que la concentration de leurs ressources à l'usage exclusif de la Terre accroîtrait leur efficacité. Ceci, supprimant tout marché, nous débarrassa également des guerres.

» Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que ces attitudes s'affermissent. Il faut vous dire que durant toutes ces périodes de surpeuplement, la population était composée d'une majorité croissante de déséquilibrés nerveux. La science de cette époque donna alors aux femmes la possibilité d'éviter d'avoir des enfants, qu'elles ne désiraient pas de toute manière, tant et si bien que personne ne procréa plus, excepté les quelques femmes ayant conservé un esprit suffisamment sain pour sauvegarder en elles ce besoin primordial. Quant au désir d'auto-destruction chez les névrosés, il parvint effectivement à réduire le chiffre de la population en moins de deux ou trois générations. Vous pouvez dire qu'ils furent les artisans du suicide de notre race. Mais n'est-ce pas là votre astronef, à moins que ce ne soit l'un des météores de Destry? »

Ils se dressèrent précipitamment, trébuchant dans l'obscurité, tandis que le rugissement des réacteurs déchirait la nuit. Le *Homeward* glissait vers son but final, laissant derrière lui une traînée de feu.

Brian, debout entre Destry et Ellie, se demanda, quoique trop inquiet et trop surexcité pour poser la question à voix haute, si le jeune garçon regrettait toujours de n'être pas tombé sur un météore...

V

Explications, présentations, conversations. Les premières minutes ne furent qu'un caquetage ininterrompu.

— « Ohé ! Nous sommes là ! »

— « Qui a pensé à installer ce rayon ? »

— « Hé ! Je n'y vois rien ! Pas de lumière sur cette planète ? N'aurions-nous pu atterrir du côté du jour ? »

— « Où ? En Chine ? »

— « Cette pesanteur ! Je ne peux plus marcher ! »

— « Ellie ! » (Voix plus impérieuse que les autres.) « Viens chercher ton sacré chat tout de suite ! »

Ellie se rua sur Judy portant Einstein qui se tortillait comme un ver.

— « Tiens, attrape ton animal ! » dit Judy tout en trébuchant sur le sol. « Il m'a arraché tous les cheveux ! » Elle désigna les épaisses boucles qui lui recouvraient les épaules : « Ils donnent encore plus de soucis dans un champ de gravité qu'en chute libre ! »

Ellie s'empara avec douceur de l'animal terrorisé qui se débattait pour essayer de rejoindre le sol et escalada avec peine l'échelle de l'astronef, se demandant si elle arriverait jamais à s'adapter à cette pesanteur nouvelle. Arrivée au salon, elle arracha un bout d'étoffe de sa couche pour lui en faire une laisse. En redescendant, elle entendit la voix chaude de Frobisher :

— « Je vous offre l'hospitalité dans notre village et dans mon foyer pour aussi longtemps que vous le désirerez. »

Hésitant sur la dernière marche, Ellie faillit tomber sur Mellen et Paula, silencieux, dans les bras l'un de l'autre. Leurs visages luisaient faiblement dans la légère lumière rouge provenant de la carlingue, et Ellie les regarda avec envie. Ils n'avaient eu qu'une inquiétude : l'atterrissage. Peu leur importait ce qu'ils allaient trouver, ils étaient là, ensemble. Tom la regarda, un sourire heureux éclairait son visage. Paula enveloppa Ellie et son chat dans une même embrassade. Elle jubilait :

— « Ouf ! Nous sommes arrivés ! »

Mais ses yeux sombres décelèrent un peu de tristesse lorsqu'elle ajouta :

— « Si seulement nous avions le moyen de faire savoir à nos parents que nous sommes bien arrivés ! »

Ellie la réconforta :

— « Ils n'en doutaient sûrement pas ! »

Tom Mellen les interrompit :

— « Que raconte à présent notre ami Brian ? Chut ! Taisez-vous, les filles... »

Brian protestait :

— « Écoutez, nous ne pouvons y aller tous ! Quelques-uns d'entre nous doivent rester à bord du *Homeward*. Je vous propose de dormir à bord et d'aller visiter le village demain matin... »

— « Restez si vous voulez, » répondit Caldwell d'un ton séditieux, « pour ma part, j'en ai plein le dos du *Homeward!* »

Une rébellion ouverte se déclencha alors. Ce fut la petite Judy qui commença en déclarant avec violence :

— « Il faudra me porter et m'attacher pour m'obliger à remettre les pieds sur le *Homeward!* »

Et Mellen cria :

— « Le voyage est fini et nous sommes à nouveau des civils, Kearns, vous pouvez cesser de faire peser sur nous votre rang ! »

L'équipage du *Homeward,* composé d'adolescents à peine, très excités par le relâchement d'une longue contrainte et l'euphorie de l'arrivée, s'étendit sur l'herbe, s'y roulant sans prêter la moindre attention à la harangue de Brian.

Celui-ci, livide, parvint néanmoins à parler en essayant de se redonner un semblant de dignité, ainsi qu'à l'équipage. Il pria en termes concis Caldwell, demeuré le plus calme du groupe, d'accepter au nom de tous l'hospitalité offerte par Frobisher.

Appuyé contre l'échelle, il les regarda sombrement s'éloigner, guidés par Destry et sa lanterne, riant de rien et se tenant par la main pour ne pas tomber.

Hard Frobisher s'approcha et, obéissant à une soudaine impulsion, Brian proposa :

— « Aimeriez-vous monter à bord? »

— « Oui, je pense que cela m'intéresserait de voir l'intérieur de votre astronef, » répondit-il de manière inopinée.

Et, avec plus d'aise encore que Brian, il grimpa derrière lui les barreaux de l'échelle.

Arrivés dans le salon, il regarda avec curiosité les hamacs accrochés au plafond, les jeux aux dispositifs compliqués destinés aux récréations. Il inspecta les cabines, sans beaucoup de commentaires, s'intéressa un peu à la réserve de culture. Finalement, Brian le conduisit jusqu'au poste de contrôle où lui-même avait passé la plus grande partie du voyage, aux commandes complexes des incroyables propulseurs interstellaires.

Là, devant ces extraordinaires mécanismes, Frobisher parut enfin impressionné. Il brisa le silence avec un admiratif :

— « Et vous... vous vous y retrouvez dans toute cette camelote? »

A l'audition de ce terme appliqué aux propulseurs qui pesaient plus d'une centaine de tonnes, Brian rit, condescendant.

— « Oui. Je suis pilote et technicien. J'ai étudié longtemps. »

— « Mais il doit falloir une vie entière pour apprendre tout ça ! »

— « Non, une douzaine d'années suffisent. »

— « Douze années ! » répéta Frobisher. « Douze années, et... combien... quatre? pour venir jusqu'ici, toutes passées dans une salle pleine de machines ! »

Brian, gêné, reconnut le genre d'émotion contenue dans sa voix. C'était de la pitié.

— « Mon pauvre garçon, » répétait Frobisher. « Pauvre garçon ! Gâcher seize années de sa vie sur ces leviers de métal et tout ce fatras ! Rien d'étonnant que vous soyez... »

Il s'arrêta, soudain conscient, peut-être, de la mâchoire tendue de Brian.

Ce dernier prononça d'une voix basse :

— « Oh ! continuez ! Rien d'étonnant que je sois quoi ? »

— « Névrosé, » dit tranquillement Frobisher. « Naturellement, il est normal que vous vous donniez des raisons pour ne pas avoir l'impression d'avoir gâché votre vie. » Il secoua tristement la tête. « Heureusement, vous êtes encore jeune... »

— « Ce navire, » fit sèchement Brian, « est le plus grand accomplissement de la race humaine ! Même si je devais vivre deux fois votre âge, jamais... » Il se leva brusquement et appuya sur un bouton. L'immense dôme devint translucide et, gigantesque loupe, magnifia la floraison nouvelle des étoiles.

— « Regardez bien, » dit Brian d'une voix rauque, « nous avons conduit notre minuscule vaisseau à travers neuf années-lumière de Vide, entendez-vous ! Nous sommes passés par des mondes où aucun être humain n'avait jamais mis les pieds ! Vous ne pouvez pas dire que tout cela n'est rien ! C'est la plus grande chose que l'humanité ait jamais accomplie, et j'ai eu le privilège d'y contribuer... » Il bégayait et s'arrêta brusquement.

Frobisher avait l'air triste et embarrassé.

— « Mon pauvre garçon, et pourquoi tout cela ? Qu'en avez-vous retiré personnellement ? Cela a-t-il rapporté quoi que ce soit — pas à vous seulement — à un être humain ? »

Brian hurla soudain :

— « Vieux crétin sénile, avez-vous seulement jamais entendu parler des sciences abstraites ! »

— « Elles ne me sont pas entièrement inconnues, » dit froidement Frobisher, puis, avec la même sollicitude inquiète, il ajouta : « Mon enfant, il est normal que vous croyiez à ce que l'on vous a appris, mais pouvez-vous me citer un seul être humain, appartenant au présent ou au passé, qui ait tiré un avantage quelconque du voyage du *Starward*, mise à part sa vanité personnelle ? Si vous examinez cette affaire avec attention, vous constaterez que l'argent englouti dans la construction et le lancement du *Starward* a frustré un grand nombre de personnes. »

Brian répondit, presque désespéré :

— « L'individu ne compte pas. La science, et elle seule, contribue au bonheur de l'espèce entière, elle arrache l'humanité de la boue du fond des océans pour l'emporter vers les étoiles ! »

— « Je ne pourrais respirer dans un air si raréfié, » répliqua légèrement Frobisher. « La boue ne manque pas de confort. »

Brian hurla :

— « Et où seriez-vous, à l'heure présente, si vos lointains ancêtres n'étaient jamais descendus de l'arbre où ils se trouvaient à leur aise ? »

— « Eh bien, » dit Frobisher contemplant toujours les étoiles scintillant au travers du dôme, « je serais probablement très heureux, en train de me gratter en me balançant au bout de ma queue. Croyez-vous que les grands singes aient eu la moindre ambition de devenir humains? Malheureusement, je suis né un peu trop tard pour pouvoir vivre heureux au sommet d'un arbre ou dans une cave. Mais il me semble important, pour chaque individu, de retrouver dans son mode de vie le minimum absolu grâce auquel il pourra revenir à cet état de bonheur sans problèmes qu'il perdit en descendant de l'arbre. Savez-vous ce que ce navire me rappelle? »

— « Non ! » aboya Brian.

— « Un brontosaure. »

Brian tourna violemment le bouton. Les étoiles s'évanouirent.

— « Allons-nous-en, » murmura-t-il.



Brian ne ferma pas l'œil cette nuit-là. Dès l'aube, il se rendit dans la pièce où dormaient les six femmes de l'équipage et les réveilla. Une à une, tout endormies, enveloppées dans des couvertures, elles se regroupèrent dans le dortoir des hommes où Brian leur dit farouchement :

— « Mes enfants, il faut que nous fassions quelque chose, n'importe quoi, pour quitter cet asile d'aliénés ! »

— « Doucement, Brian, » interrompit Mellen, « vous allez un peu loin et je ne vous suis pas. Ces gens ne sont pas fous le moins du monde, s'il faut en croire ce que nous avons vu et entendu la nuit dernière. Ils pensent que nous ne sommes pas tout à fait de leur temps, voilà tout. »

Caldwell murmura :

— « Ils doivent être dans le vrai. Ils disent que lorsqu'on reste trop longtemps dans les espaces, on perd un peu la raison. »

Brian dit amèrement :

— « En effet, vous avez tous perdu la raison ! »

— « Je ne saurais les en blâmer, » dit Ellie. « Quel bien cela peut-il nous faire d'errer par toute la galaxie? C'était bon à l'époque où les gens s'en trouvaient heureux, mais ceux-ci semblent s'en passer parfaitement bien. »

— « Brian a raison, » dit Don Isaacs, garçon tranquille qui, d'habitude, ne parlait guère, « mais restons pratiques. Nous sommes ici. Nous ne pouvons retourner sur Terre II. Et nous ne pouvons songer à réformer les habitants. Donc, il ne nous reste qu'à essayer de tirer le meilleur parti de tout cela. »

Mellen coupa :

— « Bravo, Don. Je n'ajouterai qu'une chose : si Kearns ne ferme pas sa grande gueule, nous finirons dans ce qui pourra être l'équivalent de la prison locale pour atteinte à la paix, ou quelque chose d'équivalent. Ces gens-là semblent tenir beaucoup à leur tranquillité. »

— « Mais qu'allons-nous faire? » dit Brian, « nous n'allons tout de même pas *vivre* ici, non? »

— « Pourquoi pas? » La voix de Paula s'élevait pleine de défi. Et Judy murmura :

— « Evidemment, il n'y a pas autant de machines et d'instruments que sur Terre II, mais ça vaut mieux que de rester dans l'astronef ! »

Mellen se dressa aux côtés de Paula :

— « J'ignore pour quelle raison vous avez fait ce voyage, Brian, » dit-il, « mais moi, je suis venu parce que les Premiers m'avaient formé à cette fin, et parce que si je m'étais dérobé à cette mission, quelqu'un d'autre aurait dû prendre ma place. Ceci n'est pas exactement notre patrie mais c'est ce qui s'en approche le plus. Je m'y plais. Paula et moi avons l'intention de nous y installer et d'y construire notre maison. »

Langdon ajouta :

— « Ce n'est un mystère pour personne que moi-même et Judy, et Don et Marcia, et Brian et Ellie eux-mêmes avons attendu bien plus longtemps que nous ne l'aurions voulu. Il y a environ deux cents personnes dans ce village, toutes agréables et aimables. Ce vieil homme me plaît. Il me rappelle le grand-père Wade. Après tout, nous ne sommes guère plus nombreux sur Terre II. Et je parierais qu'ils ne perdent pas tout leur temps à se bousculer, à synthétiser leur nourriture, à explorer et cataloguer leur planète ! »

— « Ils n'en ont certainement pas besoin ! » Ellie glissa son bras sous celui de Brian. « Cette conquête est achevée depuis longtemps ! Elle n'est plus à faire ! »

Mais Mellen continua, moqueusement :

— « Kearns a le cœur brisé ! Il aurait voulu trouver des cerveaux électroniques disant à chacun à quel moment il faut cracher et des robots plein les maisons ! »

Brian sortit en claquant la porte.

Ellie le suivit en courant et le rejoignit au-dehors dans la lumière nouvelle. Elle s'agenouilla près de lui et posa ses mains sur les siennes.

— « Brian... Oh ! mon chéri... »

— « Ellie, Ellie ! »

Elle le prit tout contre elle, sans parler. Comme il était jeune, si jeune, pensait-elle. On l'avait formé pour cette tâche avant même qu'il sût lire. Douze années d'apprentissage pour la plus grande chose à faire qui existât dans le monde qu'il connaissait. Et, à présent, tout s'écroulait autour de lui.

Il dit amèrement :

— « C'est tout cet immense effort accompli en vain, Ellie. Nous aurions aussi bien fait de demeurer sur Terre II ! »

— « C'est exactement ce que nous a dit Frobisher, » répliqua-t-elle doucement. Elle regarda les nuages rougeâtres montant de l'est, sentit déferler en elle une vague de nostalgie et faillit se mettre à sangloter.

— « Ellie, pourquoi? » insista-t-il. « Pourquoi? Quelle force impose à une culture en pleine évolution un point culminant d'arrêt, puis une

stagnation, une mort? Ils étaient prêts à conquérir l'univers tout entier! *Qu'est-ce qui les a arrêtés?* »

A l'angoisse contenue de cette question, Ellie répondit tendrement :

— « Peut-être ne se sont-ils pas arrêtés, Brian, mais ont-ils progressé dans une autre direction. Peut-être les voyages interplanétaires convenaient-ils à la civilisation que nous connaissions, peut-être pas. Rappelez-vous ce que les Premiers nous ont raconté au sujet de la guerre russo-vénusienne et des raids martiens? Peut-être ces gens-là ont-ils trouvé ce que toutes les civilisations ont toujours cherché en vain... »

— « Utopie! » dit Brian en la repoussant.

— « Non, » dit Ellie à voix basse, l'entourant à nouveau de ses bras, « Arcadie. »

— « Au moins, vous, vous n'avez pas changé... Ellie, quoi qu'il arrive, ne m'abandonnez pas *vous* aussi... » implora-t-il.

— « Je ne vous abandonnerai jamais. Regardez, Brian, le soleil se lève. Nous devrions rejoindre les autres. »

— « Oui. Une « grande journée » nous attend, » dit-il. Sa bouche était bien trop jeune pour prendre un pli si amer. Mais il se détendit, sourit, et la pressa tout contre lui.

— « Non, restons encore une minute... »

VI

Paula et Ellie, au sommet d'un tertre, non loin du *Homeward*, regardaient les charpentes des maisons s'élever peu à peu.

— « Le village entier s'est mis au travail! » s'émerveilla Paula. « Notre maison sera terminée avant la nuit! »

— « Je suis heureuse qu'il y ait eu suffisamment de terrain pour nous près du village, » murmura Ellie. « N'as-tu pas la sensation d'avoir toujours vécu ici? Et cela ne fait que quatre mois! »

La brune jeune femme parut triste :

— « Ellie, ne peux-tu rien faire pour empêcher Brian de chercher constamment noise à Tom? Un de ces jours, Tom en aura assez, il lui en collera un bon coup sur le nez, et tu sais ce qui nous arrivera! »

Ellie soupira :

— « Je serais désolée vraiment si l'un d'entre nous était banni du village! Mais ce n'est pas entièrement de la faute de Brian, Paula... » Elle s'interrompit, sourit faiblement, puis acheva : « ... Evidemment, peut-être commence-t-il le premier, mais... Je fais ce que je peux, Paula. »

— « Brian est fou! » dit Paula avec emphase. « Ellie, est-il vrai que... toi et Brian allez continuer à vivre sur le *Homeward?* »

Elle jeta un coup d'œil dégoûté à la masse sombre de l'astronef et reprit : « Comment peux-tu l'accepter? »

— « Je vivrais avec Brian dans une vieille citerne désaffectée s'il me le demandait, Paula. Tu le ferais aussi pour Tom. Et, après tout,

Brian a raison, quelqu'un doit rester là pour empêcher que le navire soit démantelé. N'importe lequel d'entre vous aurait pu faire ce choix. »

— « Je préfère notre maison, surtout maintenant, avec notre bébé à venir, » répliqua Paula.

— « Comment te sens-tu? »

La jeune femme hésita avant de répondre :

— « Je me répète que c'est mon imagination qui travaille. Cette planète est celle de nos ancêtres, celle de notre race ; mon corps devrait s'y adapter aisément. Mais après être née et avoir vécu sur Terre II où je pesais moitié moins qu'ici et après tout ce temps passé en chute libre... Je sais que cette nouvelle pesanteur est dure pour tous, mais avec ce bébé... mon corps entier me fait mal jour et nuit ! »

— « Ma pauvre chérie... » Ellie enlaça son amie. « Quand je pense que je me plains, moi, d'avoir les yeux qui souffrent à la lumière ! »

Judy, avec difficulté, grimpait vers elles. Elle avait fait un chignon de son épaisse chevelure et eût été jolie, dans son léger vêtement synthétique, si elle n'avait plissé fortement les yeux pour se protéger du soleil. Elle cria gaiement :

— « Allez, paresseuses ! Les hommes ont faim ! »

— « Tout de suite ! » dit Ellie sans bouger.

En des occasions comme celle-ci où les villageois se faisaient une fête de participer en masse à la construction des cinq maisons nouvelles, elle trouvait plus pratique de préparer les repas dans la réserve de culture du *Homeward*. Bien qu'ayant cessé d'apprécier cette cuisine, il lui était plus facile d'y préparer de quoi nourrir trois cents têtes.

Langdon et Brian arrivaient, suivis par Hard Frobisher qui, seul, se déplaçait avec aisance. Langdon regarda en louchant les trois femmes, puis fit mine de reconnaître Judy.

— « Vous les femmes, vous êtes trop gâtées, ici, » plaisanta-t-il, « sur Terre II, tu travaillerais avec les hommes, Judy ! »

Judy releva le menton.

— « Je ne déteste pas être gâtée, » lança-t-elle, « et, de plus, j'ai suffisamment à faire, rien qu'en apprenant tout ce que les femmes font ici ! »

La bouche de Kearns se tordit, en un sourire plein de dérision :

— « Quelle chance j'ai eue ! » commenta-t-il. « Ellie, au moins, était déjà entraînée à ce genre de travail ! Et vous, Paula, vous consolez-vous de ne plus jouer les nurses auprès de votre calculateur électronique? »

La jeune femme eut un haussement d'épaules éloquent.

— « Les femmes du *Starward* avaient choisi d'être des femmes de science et ont été choisies elles-mêmes *à cause* de cela ! J'ai étudié la navigation parce que ma grand-mère avait appris à mettre au point un cyclotron, avant de mettre au monde ses deux bébés sur Terre II. Je ne verserai pas de larmes pour ça ! »

— « Venez toutes deux prendre une leçon de cuisine, » coupa Ellie, et les trois femmes s'éloignèrent vers l'astronef.

Pendant ce temps, Frobisher, assis, regardait les nouvelles constructions.

— « Bientôt, vous ferez partie de notre village, » commenta-t-il, « je pense que vous avez tous bien travaillé. »

Brian hocha la tête. Il ne s'était pas attendu à trouver en ce village une colonie se suffisant à elle-même, bien semblable en cela à celle de Terre II. L'équipage du *Homeward* avait cru devoir retrouver la complexe structure financière du monde que le *Starward* avait quitté. Mais le nouveau système semblait être la simplicité même. Chaque homme était propriétaire d'autant de terrain qu'il pouvait en cultiver à lui seul, et possédait tout ce qu'il pouvait fabriquer de ses propres mains. Il donnait une partie du produit de son travail là où l'on en avait besoin et, en retour, pouvait prendre ce dont il avait besoin lui-même : la nourriture de ceux qui pratiquaient la culture ou l'élevage, les vêtements de ceux qui les fabriquaient, etc. Tout ce qu'il pouvait désirer, en plus du strict nécessaire, il pouvait l'obtenir par une bonne gérance de ses biens et des arrangements privés.

Brian trouvait ce système simple et plutôt sympathique, il aimait même ce qu'il faisait : un charpentier de Norten lui avait donné du travail, et Brian, déjà familiarisé avec tout ce qui était instruments et machines, n'avait eu aucune difficulté à s'adapter avec dextérité à la charpenterie et à la construction. Il semblait qu'il y eût toujours quelque bâtiment en train dans le village. Il gagnait bien sa vie.

Et pourtant, avec toute sa simplicité, l'organisation semblait remarquablement inefficace.

Brian, tout en contemplant le village, dit :

— « Je me demande s'il ne serait pas plus pratique pour vous d'avoir quelque système centralisant la distribution? »

— « Cela a déjà été essayé à plusieurs reprises, » répondit patiemment le vieil homme. « De temps en temps, quelques villages se groupent, pour échanger leurs services, établir un système de communication, distribuer des denrées qui ne se trouvent pas localement, ou quelque marchandise de luxe d'une sorte ou d'une autre. Mais tout ceci signifie un système d'échange à trouver, un compte de crédits à tenir, etc. Bref, les désagréments se sont révélés tellement plus nombreux que les avantages, que ces groupements se sont désagrégés au bout d'un an ou deux. »

— « Mais n'y a-t-il pas de loi pour les y obliger? »

— « Absolument pas ! » dit Frobisher, choqué, « quel serait le sens d'une telle loi? Le but de notre système tout entier est de laisser chaque individu aussi libre que possible ! Pratiquement tous les villages sont semblables à Norten : le maximum de confort et le minimum d'ennuis. »

— « Mais dans ce cas, » répliqua Brian, « vous auriez dû être les premiers à souhaiter d'avoir à votre service des tas de machines épargnant votre temps et votre peine ! Vous cuisinez sur feux de bois. Ne serait-il pas plus facile d'avoir des fours électroniques semblables à ceux que nous avons sur le navire? »

Frobisher répondit gravement :

— « Eh bien, tout d'abord, un bon feu donne meilleure saveur à la nourriture, la plupart des gens l'ont remarqué. Ensuite, une personne doit être fière des plats qu'elle compose, sinon, pourquoi cuisiner? Enfin, même si un four électronique simplifiait toute cuisine, qui accepterait de les manufacturer à l'usage de ceux qui seraient assez paresseux pour désirer les utiliser? Un homme peut construire en un jour une cheminée, avec l'aide d'un voisin, et s'en servir pour cuire sa nourriture durant le restant de ses jours. Pour construire un four électronique, il devrait consacrer des années rien qu'à étudier la manière d'y parvenir. Des douzaines et des douzaines de travailleurs passeraient des mois à mettre cette machine sur pied. Ensuite, pour que le prix de vente en soit suffisamment bas pour le mettre à la portée de chacun, il faudrait en construire des millions. Cela signifie des centaines et des milliers de personnes entassées dans des usines, juste pour exécuter ce travail. Sans plus avoir le temps de faire leur propre cuisine, de vivre leur propre vie. C'est payer un trop grand prix. Plus d'ennuis que d'avantages. »

Langdon demanda brusquement :

— « Quel est le chiffre de la population? »

Frobisher fronça les sourcils.

— « Vous autres, vous n'arrêtez jamais de poser des questions! Pris collectivement, les gens ne sont rien que des statistiques, ce qui n'est bien pour personne. Les gens doivent être considérés en tant qu'individus. Il y a quelques années, un philosophe vivant à Camey — le village où Destry est né — a calculé ce qu'il a appelé le facteur critique d'une population : le moment où un village devient trop important pour pouvoir continuer à se suffire à lui-même. C'est un problème agréable pour ceux que les mathématiques abstraites intéressent. Ce n'est pas mon cas. »

— « Moi, ça m'intéresse, » dit derrière eux Paula, de retour, en se laissant tomber doucement sur l'herbe.

Frobisher la considéra d'un œil paternel.

— « Vous et Tom pourrez m'accompagner, la prochaine fois que j'irai à Camey. Je vous présenterai à Tuck. Tout ce que je sais, c'est que lorsqu'un village devient trop grand, cela signifie plus d'ennuis que d'avantages. C'est pourquoi environ la moitié de la population émigre, et, ou bien se joint à un autre village moins important, ou bien en crée un à son tour. »

— « Tout ceci ne semble guère pratique, » dit Brian, sceptique.

— « Ça fonctionne, » rétorqua Frobisher, « et après tout, c'est bien là le test final de toute théorie... Ohé, Tom, nous sommes là! »

Mellen glissa un papier tout gribouillé de crayon dans les mains de Langdon.

— « Judy est-elle ici? Impossible de lire ça, elle écrit en pattes de mouches. »

— « Elle est dans l'astronef avec la femme de Kearns, » dit Frobisher, sans remarquer le sursaut de Paula au mot « femme » qui, sur

Terre II, était lié à une ignominieuse idée de servitude et d'infériorité. Les trois hommes du *Homeward* feignirent d'ignorer cette vulgarité, et Langdon laissa échapper un rire :

— « Je pense que je puis traduire pour vous. »

— « Qu'avez-vous là? » demanda Brian, intéressé malgré lui. Judy était l'électricien du *Homeward* responsable de tous les circuits électriques, travail dans lequel elle s'était révélée excellente et capable.

— « Un diagramme. Il y a des ampoules électriques rouges, à bord du *Homeward,* et Judy va en installer dans notre maison, dans la vôtre également, Langdon. Elle ne vous l'a pas dit? »

Tom se tourna vers Brian :

— « Je sais que cela ne me regarde pas, mais est-il vrai qu'Ellie et vous êtes assez fous pour vouloir demeurer dans l'astronef? Vous vous trouverez bien seuls, là-dedans. Dès demain, nous pourrions commencer à construire une maison pour vous. »

— « Quelqu'un doit rester sur le navire et empêcher qu'il ne soit démantelé, » dit sèchement Brian. « D'ailleurs, à ce propos, Judy ferait mieux pour ses travaux de s'approvisionner dans nos réserves ! Assez tenté de piller les propulseurs interstellaires ! »

Langdon rit mais Mellen s'assombrit.

— « Vous n'êtes plus le commandant du *Homeward!* Ce navire n'est pas votre propriété personnelle, Brian ! »

— « Je le sais, » rétorqua Brian, « mais il n'est pas non plus la propriété collective de l'équipage. Il nous a été confié. Et puisque personne d'autre n'a le sens de cette responsabilité, j'agis en tant que gardien. »

— « Mais pour quoi faire? » demanda Paula, « nous n'avons plus de carburant, nous ne repartirons plus jamais. »

Le cauchemar s'abattit à nouveau sur Brian. Il luttait, mais contre un adversaire invisible, irrésistible ! Si encore ils étaient malveillants ! Mais non, ils n'étaient que stupides, incapables de comprendre pourquoi le *Homeward,* unique chaînon les reliant à la vie civilisée, devait être sauvegardé. Dans un an ou deux, pensa-t-il amèrement, ils comprendront ce que je suis en train de faire, et pourquoi. Pour l'instant, cette vie primitive est chose nouvelle pour eux. Mais ils sont intelligents et, tôt ou tard, ils en auront assez. Ils ne pourront supporter de vivre au jour le jour, comme les villageois. Mais comment même les villageois peuvent-ils le supporter? Frobisher est un homme cultivé. Destry est un garçon dégourdi. Comment peuvent-ils vivre tels des animaux propres et charmants?

— « Dans quels abîmes êtes-vous plongé? » demanda gentiment Ellie en lui jetant un panier plein de nourriture chaude. « Langdon, Paula, Mr. Frobisher, Destry aussi, allez, aidez-moi à porter tout ça jusqu'au village ! Et faites vite avant que tout devienne froid ! »

Tout en descendant la colline, Brian, l'esprit absent, grignota l'un

des biscuits de protéine. Ellie en offrit à Frobisher qui accepta poliment, mais Destry secoua la tête :

— « Merci, Ellie, je n'aime pas spécialement les produits synthétiques. »

— « Destry ! » s'écria son grand-père, d'un ton inhabituellement tranchant, mais Ellie murmura seulement :

— « Je ne savais même pas que vous en ayez jamais mangé... » Elle poursuivit : « Etes-vous jamais sorti de Norten, Destry? »

— « Une fois ou deux. Je suis allé jusqu'à Camey avec mon père, lorsqu'il s'y est rendu pour apprendre à quelqu'un comment tisser des couvertures. Il tisse des couvertures merveilleuses, bien plus belles que les nôtres. Il aurait voulu que je vienne avec lui, cette fois-ci, mais un endroit en vaut un autre, et j'avais mes jardins à surveiller ici, alors je suis resté avec grand-père. De plus, je devais... »

Il s'interrompit brusquement. Ils étaient à présent en vue des nouvelles constructions, et il appela à voix haute : « A table ! » Les villageois se rassemblèrent. La nourriture produite par les réserves de culture du *Homeward* leur fut distribuée, et ils commencèrent à manger, avec des remerciements polis, mais sans trop d'enthousiasme. Seuls les enfants, semblait-il, appréciaient les synthétiques, alors que même l'équipage du navire n'avait pas l'air d'y prendre grand plaisir à présent.

Brian, qui mâchonnait, assis sur un tronc d'arbre, jeta soudain son biscuit à terre. Décidément, admit-il, Ellie faisait bien mieux la cuisine sans les machines de la réserve de culture. Celle-ci synthétisait leur nourriture à partir d'un mélange de carbone pur, d'eau et de produits chimiques. Le processus entier parut soudain à Brian inutile et inefficace. Ça leur prenait tant de temps. « Naturellement, » réfléchit-il, « il est bien plus agréable de travailler en plein air, c'est pourquoi ces gens y prennent plaisir. » Ce n'était pas comme de rester enfermé dans une salle pleine de machines, où mois après mois on finissait par s'ennuyer mortellement, n'ayant rien d'autre à faire que, de temps en temps, pousser un levier, faire passer des films pour tenter de se distraire, ou jouer interminablement à des jeux mentaux compliqués. Brian était devenu ainsi expert à un certain jeu qui se jouait sur un tableau à trois dimensions, et à l'aide des calculs d'une machine électronique. Il éprouvait à présent le curieux sentiment que ce talent n'était né que de son ennui. « Quand on fait un travail que l'on aime, » pensa-t-il, « on n'a pas à inventer des choses à faire pendant les temps de repos.

» Mais j'aimais mon travail, » se dit-il, plein de confusion. « J'aimais travailler sur les propulseurs interstellaires.

» Non? »

De plus en plus irrité il jeta au loin son assiette en matière plastique, attrapa ses outils — que le forgeron du village lui avait donné en échange de quelques petits travaux — et, marchant à grands pas vers l'endroit où son travail l'attendait, il commença à mettre des planches en place, plaquant sur chaque clou des coups de marteau furieux et précis.

VII

Il n'était ni moins furieux ni moins irritable lorsque, quelques semaines plus tard, il traversa le village, une boîte dans les mains. Les maisons étaient à présent entièrement terminées, quoique encore sommairement meublées.

Il contourna un petit jardin où l'herbe d'été commençait tout juste à poindre hors de la terre humide et frappa à la porte.

Ce fut Paula qui lui ouvrit.

— « Brian, oui, Ellie est là, mais... » Elle hésita, puis timidement : « Ne voulez-vous pas entrer quelques minutes? On ne vous voit plus beaucoup. »

— « Je suis venu voir Tom, » dit Brian, plutôt mal à l'aise, et il suivit Paula dans la grande pièce qui baignait dans une lumière pourpre. A son grand déplaisir, il aperçut, devant la cheminée, non seulement Ellie mais Langdon et Judy, Marcia et Don Isaacs, Destry et Hard Frobisher. Frobisher ! On ne voyait plus que lui, comme si l'équipage du *Homeward* avait besoin de ses conseils, de son assistance, de sa surveillance continuelle ! Brian fronça les sourcils. Et, cependant, il était impossible de ne pas aimer le vieil homme, même lorsqu'il s'enquit avec bienveillance :

— « Et qu'avez-vous dans cette grande boîte, Mr. Kearns? »

— « Un nouveau produit de notre science de balourds, » répondit rudement Brian et, ouvrant la boîte, il en sortit plusieurs paires de lunettes. Il en tendit une paire à Mellen et en mit une lui-même.

— « Eteignez ces lampes et allez voir si avec ça vous supportez mieux la lumière du soleil, voulez-vous? »

Tom contempla les lunettes, surpris, puis les assujettit sur ses yeux, éteignit les lampes rouges, sortit dans le jardin et regarda en direction du soleil couchant.

— « C'est formidable ! Comment avez-vous fait, Brian? De simples verres rouges n'auraient pas fait l'affaire, rappelez-vous, nous avions déjà essayé. »

Brian haussa les épaules.

— « A l'intérieur se trouve une couche polarisée. Ne pouvant me procurer du sélénium, j'ai utilisé un oxyde de l'or pour obtenir la coloration rouge. Ce sont des filtres de quartz fin... Oh ! ne vous en faites pas, je les avais déjà avant, mais ça m'a pris un sacré temps pour les polir. »

Langdon prit dans la boîte une paire de lunettes.

— « C'est exact, » dit-il lentement, « je me souviens que Miguel Kearns a fabriqué des verres pour remplacer ceux qui s'étaient brisés sur les instruments de bord du vieux *Starward* et aussi lorsque nous en avons fabriqué des doubles pour notre voyage. »

Brian rencontra le regard de Frobisher et dit avec brutalité :

— « Alors, vous n'avez que faire de la science, hein? Mais, comme vous l'avez si bien dit, nous sommes dans un pays libre, et il se trouve que mon équipage souffre de la vue et que je n'ai pas pu le supporter ! »

Les traits tendus de Paula se relâchèrent quelque peu dès qu'elle eut mis les lunettes filtrantes et elle sourit.

— « C'est merveilleux, » dit-elle, et l'œil d'Ellie brilla de fierté.

Langdon se moqua gentiment :

— « Ce vieux Brian n'est pas si inhumain en fin de compte ! » Et, passant un bras autour des épaules de Brian : « Quand descendrez-vous tous deux de vos sommets sublimes pour venir vivre avec le reste du groupe ? »

Brian, bien que réticent, se sentit réconforté par le ton chaleureux. Il se rapprocha du feu pour entendre Frobisher qui disait, riant à demi :

— « Ce n'est pas la science que nous n'aimons pas, c'est l'usage qu'on en a fait, en la considérant comme une fin en elle-même et non comme un moyen. J'ai mentionné un jour le brontosaure. Je suppose que vous savez ce que c'est ? »

— « Nous les avons, vivants, sur Terre II, ou en tout cas, des animaux qui leur ressemblent fort. Ils sont énormes mais trop stupides pour être dangereux, » répondit Brian.

— « Exactement, » dit Frobisher, « le brontosaure a perdu, avec sa gigantesque masse de chair, l'avantage logique né d'un développement qui, à l'origine, avait été raisonnable et utile. La science, » continua-t-il, « fut développée, au départ, dans le but de rendre la vie de l'individu plus aisée.

» La légère armure du guerrier barbare était destinée à le protéger des armes simples de ses ennemis. Mais alors, on inventa des armes de plus en plus formidables, et pour s'en protéger, le chevalier dut supporter le poids d'une armure si encombrante qu'on devait le hisser sur son cheval à l'aide d'une grue. Et s'il tombait, eh bien, il gisait là, sans pouvoir bouger, jusqu'à ce que quelqu'un veuille bien le relever. Tout cela servait peut-être l'armée, en tant qu'unité, mais devait faire de la vie de l'individu un bel enfer.

» Au nom de cette science, tout notre temps et toutes nos pensées ne furent plus tournés que vers un seul but, l'unification. La nation, puis la race, puis enfin l'humanité-prise-dans-son-entier. Au bénéfice du monstre Humanité Totale, des guerres terribles éclatèrent, qui décimèrent, dans une proportion effrayante, les individus constituant cette Humanité même. Finalement... eh bien, le chevalier tomba dans son armure et ne put se relever. Je pense que cet effondrement commença avant même le départ du *Starward*.

» Le brontosaure disparut de la surface de la Terre, mais la Nature fut plus clémente pour l'homme, pour l'individu. L'« Humanité-en-tant-qu'Unité » s'évanouit, et jusqu'à sa conception même. Quant aux individus qui survécurent, ils avaient payé pour ne plus jamais être tentés de renouer avec ces tristes procédés. La science reprit sa vraie place, aux côtés des autres arts et métiers. Au lieu de les mettre au service d'une unité hypothétique, nous utilisons chaque art, chaque science, de manière à enrichir la vie personnelle, privée, de chaque individu. »

Il engloba la pièce d'un geste large. « Menuiserie et poterie. Et les lampes rouges de Tom, ici. Et... vos lunettes polarisées, Brian. Je pense que le moment est venu de vous dire pourquoi... »

Mais Brian s'était dressé.

— « Je ne suis pas venu ici pour entendre vos sermons ! » hurla-t-il à l'adresse de Frobisher. Il marcha jusqu'à l'entrée. « Je vous laisse les lunettes, Tom. Vous n'avez qu'à les distribuer. Dites à chacun d'en prendre soin : il faut des siècles pour les polir. »

La porte claqua derrière lui.

(La fin au prochain numéro.)

(Traduit par Régine Vivier.)



La sorcière

par GALI NOSEK

Cette petite fable déconcertante et d'un genre inclassable nous parvint avec une brève missive où les lettres des mots semblaient tresser des guirlandes. Plus tard nous priâmes l'auteur de nous rendre visite et nous vîmes une mince jeune femme peu expansive, telle qu'on imagine les jolies Martiennes de Bradbury. « La sorcière » *était sa première tentative littéraire. Depuis elle a fait d'autres choses dont certaines ont été retenues par nous pour l'avenir. Elle écrit pour son plaisir et possède un talent délicat et sensible de miniaturiste japonais. Nous eûmes du mal à lui faire fournir quelques renseignements la concernant. Voici tout ce qu'elle accepta de nous dire :*

« Je suis née en 1932.

» J'aime l'étrange, le merveilleux, par curiosité d'abord, ensuite parce que je recherche l'impossible.

» Je voudrais partir pour d'autres planètes beaucoup plus que je ne souhaiterais voyager sur terre, afin de connaître l'inimaginable.

» En attendant je voyage immobile et je découvre l'incroyable dans la plus simple des choses. Cela me permet, comme aux chats, de retomber sur mes pattes. Au fond, pour moi rien n'est certain, seulement tout est possible. Je vis un peu comme une sauvage, en dessinant des fées qui me ressemblent toujours, en égoïste et en vaniteuse. Voilà! »



Il était une fois une sorcière.

Elle n'était pas plus laide que les autres, ni très sale ni très cruelle. En vérité, sa sorcellerie était bien difficile à percevoir.

Elle était donc jeune, petite, et d'un aspect assez ordinaire.

Elle vivait dans un trou assez malodorant, auprès de longues plantes, résidu de toute une végétation disparue. Aussi loin qu'un jour elle se soit aventurée, tout le reste n'était que rochers et sable.

Vive comme vif-argent, sauvage et bizarre, elle effrayait et intriguait tout à la fois, c'était sans doute pourquoi ils étaient si nombreux à lui tourner autour ! Mais déjà les remous à son passage ne lui importaient plus, ce n'était qu'une habitude à prendre...

L'important, c'était sa façon étonnante de pressentir, de deviner, bien avant qu'ils soient proches, tous ceux qui essayaient de parvenir jusqu'à son antre, de les « voir » invraisemblablement !

C'était là son pouvoir, terrible et si utile, impossible à combattre,

semblable le plus souvent à la folie, tellement efficace qu'il ne pouvait plus passer inaperçu.

On commençait à la connaître, à la craindre. Lorsqu'elle s'était risquée jusqu'aux roches dernièrement, elle avait semé la panique. Sans sa fuite précipitée, cela eût pu être grave.

Même si elle était irresponsable, même si ses efforts pour ne plus rien troubler étaient sincères, cette petite sauvage était une sorcière et voilà tout !

Ils se mettaient souvent à sa recherche. Un groupe de froussards, excités et stupides. Seigneur, quelle pitié ! Elle aurait voulu ne jamais vieillir, ne jamais atteindre cet âge, avec ces mâles qui tournaient autour d'elle ! Et puis, c'était harassant de se cacher, d'être si seule.

Il y avait la pauvreté et la sûreté de son logis, la demeure isolée que ses frères abandonnaient un à un, jusqu'au dernier, pour vivre dans les régions habitées, vivre une vie normale. Ce n'était que pour mieux la fuir ! Ainsi elle vivait loin de la masse, loin de ceux qu'elle devinait à si grande distance. Il lui restait les plantes : personne ne pouvait comme elle trouver si doux plaisir à les contempler longuement.

Et deux chasseurs passèrent.

Deux chasseurs étrangers qui la rejoignirent et ne s'aperçurent pas de son pouvoir.

Elle le leur dissimula même terriblement longtemps !

Ils essayèrent, l'un puis l'autre, de la gagner, sans comprendre que ce n'était jamais par chance qu'elle les évitait, mais en toute conscience. C'était aussi simple qu'un jeu, puisqu'elle pouvait voir tous leurs détours, toutes leurs feintes et leurs approches.

C'était facile et troublant. Elle était jeune et peu féroce. Le plus obstiné des deux, bientôt, lui plût infiniment.

Il n'y eut pas de complications extraordinaires. La demeure paisible et sauvage les abrita tous les deux.

Peu à peu, les voisins oublièrent leur crainte et leur haine, ils la classèrent parmi eux. Si elle se gardait encore de descendre jusqu'aux rochers, eux ne montaient plus la harceler. Lorsque leur foyer s'agrandirait, à condition que les rejetons se montrent plus normaux que leur mère, ils feraient peut-être le lien entre la sorcière et les habitants.

Ainsi, tout devenait paisible.

Elle oubliait de regarder, elle essayait même de ne plus jamais rien voir ! Mais il y eut la lueur.

A peine teintée, tombant comme une cascade impalpable dans la tranquillité de leur vie. Chaque morceau vivant qu'elle toucha se referma comme blessé. Cela n'était pas perceptible, si ce n'est pour la petite sorcière.

En regardant elle ressentait une grande douleur qui s'attaquait pour la première fois aux deux marques étranges de son énorme front. Personne ne s'en aperçut.

Bientôt la lueur se dirigea mieux : vers les jeunes, les vieux, les

chasseurs, les mères, qui évoluaient par là, sans que rien pût leur indiquer quelque chose braqué sur eux.

Y avait-il un danger? Cela, la sorcière l'ignorait encore. Elle se contentait de regarder la lumière inconnue descendre de là-haut, plus haut qu'on ne pouvait atteindre, de ce domaine merveilleux que l'on peuplait de légendes. Et, finalement, elle vit un être qui tenait la lumière.

Il était affreux !

Il n'avait pas d'écailles ! Il était glauque et visqueux comme la pieuvre des grandes profondeurs. D'étranges lourdeurs le faisaient vivre et bouger comme eux, dans leur élément. Invisible à tous, il glissait lentement, déplaçant des ondes si différentes, bouleversant à tel point leur mode de connaissance, qu'il se rendait presque complètement insoupçonnable.

Bien sûr, elle, elle le voyait ! Mais tous les autres, tous ces aveugles, qui n'avaient jamais pensé que l'on pût voir quoi que ce fût dans les ténèbres de leur monde ou même ailleurs, ne percevaient rien. A peine, pour quelques-uns, une légère inquiétude, sans raison, sans motif : une angoisse...

L'être pouvait, sans peine et sans attendre de riposte, s'emparer des plus forts avec une immense cage et, tout à coup, piquer son harpon !

La sorcière qui devinait les formes dans l'eau obscure, éblouie de lumière, vit la première couleur, la couleur de leur sang. Elle vit que l'être tuait.

« C'est là le Dieu qui comme moi sait voir, » se dit-elle. « Je n'étais donc pas folle, simplement différente et supérieure à ces poissons. »

Un moment elle pensa les prévenir du danger qu'elle voyait.

...Mais elle se rappela qu'ils n'avaient pas voulu croire à ses yeux, qu'ils l'avaient chassée et ridiculisée, eux qui ne voyaient pas.

Alors, elle se réfugia loin dans son trou, près de ses œufs, espérant que son mâle échapperait aux plongeurs sans qu'elle ait jamais à le prévenir...

En grande profondeur sous-marine, il n'y a pour ainsi dire pas de lumière, les poissons étranges, aux énormes têtes, sont aveugles, et la végétation presque inconnue.



L'homme est un loup...

(*The tidings*)

par ARTHUR PORGES

Où, dans un conte symbolique à l'emporte-pièce, Arthur Porges se penche sans aménité sur la nature humaine et nous en offre une image passablement grinçante, sur un ton différent encore de tout ce qu'il nous a donné jusqu'ici.



CET archange entra chez moi par la fenêtre ouverte.

Je prends ce point de départ parce qu'il en vaut un autre, faute de remonter au commencement — et j'entends par là le vrai Commencement. J'ai été mêlé à cette affaire depuis le début et mes rapports publiés sont loin de relater toute l'histoire; maintenant que tout le monde prend la chose tellement au sérieux, quelques notes explicatives peuvent être d'utilité.

Il n'est pas très surprenant, quand on considère les données du problème — le désir de toucher le public — qu'un des anges soit venu me rendre visite parmi les premiers. Après tout, ma rubrique touche au moins autant de lecteurs que celle de Winchell et elle se situe à un niveau supérieur. Je ne peux pas prouver que la douzaine d'autres Messagers divins n'est pas arrivée chez mes confrères plus tôt, mais mon journal a été mis en vente avant ses concurrents. Et puis mon messager était un archange, ne l'oublions pas. Un beau garçon, sympathique, bien qu'un peu naïf. Je dis « un garçon » bien que je n'aie là-dessus aucune certitude. Mettez cela sur le compte d'un complexe masculin de supériorité.

Je sais ce que vous allez penser; que le moment est bougrement mal choisi pour adopter un ton léger. C'est possible, mais c'est le seul sur lequel je puisse écrire et, de plus, ni l'humanité ni son sort final ne m'ont jamais beaucoup préoccupé. Franchement, je préfère les chats siamois. Ils me touchent davantage.

Il faisait très chaud, en cette mémorable soirée où toute l'histoire commença. Ma fenêtre était grande ouverte ; je fumais une dernière pipe avant de remanier un article récalcitrant. Un article qui n'a jamais vu le jour, soit dit en passant. De toute manière, cet archange entra par ma fenêtre.

— « Leonard J. Irwin, » s'écria-t-il d'une voix claire et mélodieuse, « je vous apporte un message. »

Jamais un journaliste n'admettra avoir été surpris par un événement,

si imprévu soit-il, et ici, noir sur blanc, je proclame que je ne ressentis nul émoi. Je considérai mon visiteur avec calme. Visage agréable, frais, juvénile ; cheveux d'or, bouclés ; robe à la grecque et, bien entendu, des ailes. Totalement, désespérément non aérodynamiques, ces ailes. Vous ne réussirez jamais à me convaincre qu'elles servent réellement aux anges pour voler. Ils doivent simplement se téléporter ou employer quelque autre moyen.

— « Leonard J. Irwin, » répéta-t-il (nous n'en vînmes jamais à suffisamment de familiarité pour qu'il m'appelle par mon prénom ; il ne voulut même pas laisser tomber l'initiale), « celui qui m'envoie a été mis en courroux par l'humanité. » Cet ange émaillait ses phrases de mots tirés de la Bible, mais autrement son anglais était celui de tout le monde.

Je parvins à répondre sans trop d'embarras. Et rendez-moi cette justice que je m'abstins de m'écrier, d'une voix entrecoupée : « Qui êtes-vous? » Le premier imbécile venu pouvait le voir. Quand un personnage avec des ailes dans le dos et des sandales aux pieds entre en vol plané par une fenêtre du dixième étage, on peut être certain qu'il ne vient pas de chez Gimbel.

— « Je suis un tantinet courroucé moi-même, » répondis-je, montrant un parfait sang-froid. « Et il y en a pas mal d'autres qui le sont aussi. Pour tout dire, nous espérions que Quelqu'un interviendrait pour remettre les choses en ordre avant qu'il soit trop tard. Soyez le bienvenu, trois fois bienvenu. »

— « Ainsi, » dit-il, me regardant fixement, « vous êtes dans l'embarras? »

— « Dans l'embarras ! » explosai-je. « Dans un damné pétrin ! » Le qualificatif le fit tiquer et je compris qu'il ne venait pas de l'endroit correspondant. « Croyez-vous que nous soyons satisfaits de ce qui se passe en Russie ou en Chine ou... »

— « Et d'autre part aussi, » coupa-t-il d'un ton acerbe.

— « Touché, » fis-je de bonne grâce. « Il se commet pas mal de saletés çà et là aux Etats-Unis aussi. A quel titre en disconviendrais-je? Mais quel est le remède? Je suis peut-être un pessimiste, mais pour moi l'homme est un animal dégoûtant. Personnellement, sans être réactionnaire, je pense qu'un nouveau déluge — d'eau chaude, si vous n'y voyez pas d'inconvénient... »

— « Paix ! L'Intelligence Suprême ne peut se répéter. »

— « Alors c'est à désespérer. Ce qu'il faut, c'est la trique. Il y a trop d'endroits sur terre où la douleur physique est une arme d'état autant qu'un remontant psychopathique et personnel pour les tyrans de tout poil. Comment enseignez-vous à ces aimables individus les lois de la Fraternité humaine? »

— « Nous en avons les moyens, et ils auront un effet certain. Ecoutez ! »

— « Oui? » fis-je d'un ton encourageant.

— « Mon Maître a décrété la nouvelle loi suivante pour l'humanité.

Ecoutez-la, souvenez-vous-en et faites-la connaître au monde entier. *Celui qui, par pure méchanceté, fera souffrir son prochain éprouvera au même moment la même souffrance au même degré.* » Il me sembla presque entendre son commentaire sous-entendu : « N'est-ce pas une ordonnance bien tournée? »

— « Ma foi, » fis-je sans grande conviction, « ça m'a l'air assez adroit, mais... »

— « Mais quoi? » L'archange paraissait un peu vexé de mon manque d'enthousiasme pour son ingénieux ukase. Vous comprenez, il n'avait pas connu l'ère de la Prohibition et ignorait probablement les usages particuliers des automobilistes.

— « Je ne crois pas que cela fasse le moindre effet, voilà tout. »

— « Et pourquoi pas? » fit-il avec indignation. « C'est parfaitement conçu. Si un homme fait du mal à un autre sans raison, il ressentira la même douleur. Par conséquent, personne ne se montrera très empressé pour maltraiter son voisin. Toutefois, l'expression « par pure méchanceté » laisse le champ libre aux chirurgiens et autres hommes qui font souffrir pour le bon motif. C'est l'affaire de quelques semaines et l'homme aura appris à respecter le caractère sacré de l'individu et à faire ce qui est bien. D'ailleurs, une assemblée plénière des anges les plus anciens a approuvé la sagesse de la loi. Amen, je vous le dis, elle ne présente pas de lacune. »

— « Il est possible que la loi ait été approuvée, mais, vous autres les anges — pardonnez ma franchise — vous vivez malheureusement dans une tour d'ivoire. Or je ne sais pas comment les gens — certaines gens — s'y prendront pour tourner votre habile commandement, mais vous pouvez m'en croire, quand il s'agit de se soustraire à la loi pour faire le mal, l'homme se révèle en tout temps et partout un champion incontesté, un virtuose imbattable. Mais cela, un folliculaire peut le comprendre, non un ange. » Je me sentais plein d'une amertume inaccoutumée, due à ce que je venais d'avoir des démêlés avec un marchand de voitures d'occasion connu à vingt lieues à la ronde comme l' « Honorable Sam ».

— « Malheureux ! » fit l'ange d'un ton réprobateur. « O homme de peu de foi ! » Puis, avec un accent soudain autoritaire : « Applicable ou non, veillez à ce que la loi soit immédiatement portée à la connaissance de tous. »

En le voyant prendre ce ton, je cessai de tergiverser.

— « Bien, monsieur, » dis-je. « Tout de suite. »

— « Ainsi, ma tâche est accomplie. Malheur aux humains s'ils transgressent la loi. Au revoir. » Et, ramassant dans sa main les plis de sa robe, il plongea par ma fenêtre la tête la première. Mon cœur se serra dans ma poitrine, mais quand je n'entendis pas de bris de verre chez le fleuriste, dix étages plus bas, je me dis qu'il avait trouvé sa vitesse normale de vol.

*
* *

Au début, comme vous le savez tous, les choses se présentèrent bien. Les rapports commencèrent à arriver. Le shérif de la petite ville qui avait essayé de donner un coup de crosse à un vagabond et qui avait hurlé de douleur en accomplissant son geste. Le sadique prêt à commettre un viol et qui avait éprouvé soudain la même commotion et la même terreur que sa victime en perspective. Ils s'étaient enfuis dans des directions opposées, elle indemne, lui peu disposé à recommencer jamais et certain d'échouer de toute façon. Et cependant il s'écoula peu de temps avant que d'autres histoires, déplaisantes celles-là, parvinssent aux grands quotidiens.

Naturellement, l'archange revint. Ma fenêtre était fermée, mais quand il se mit à voleter au carreau comme un grand papillon nocturne, je le fis entrer. Il semblait heureux de poser de nouveau les pieds sur quelque chose de ferme. Le voyage avait dû être long de Là-bas jusqu'ici et pas spécialement divertissant.

Je gardai le silence. A quoi bon remuer le couteau dans la plaie? Au bout d'une minute, il me dit, l'air navré :

— « Il ne fait pas de doute que l'homme est astucieux. La sédition et la rébellion contre la Loi fleurissent comme violettes au printemps. »

— « A quelle astuce particulière pensez-vous? » lui demandai-je, bien que j'en eusse une idée assez nette.

— « A cette ruse employée dans les pays totalitaires — et dans quelques autres — et qui consiste à se servir de masochistes pour infliger les châtiments corporels. Et au stratagème encore plus odieux par lequel cinquante ou cent fanatiques du parti défilent les uns après les autres pour donner à la victime un coup de fouet ou lui faire une brûlure ou la torturer autrement, répartissant ainsi la souffrance du pauvre diable entre un grand nombre de bourreaux. » Il secoua sa chevelure dorée. « Diabolique ! »

— « Oui, » approuvai-je. « Je doute que mon directeur puisse trouver plus fort que ça et je suis sûr qu'il travaille pour le D... pour l'autre côté. »

— « Je vous suis reconnaissant d'avoir la correction de ne pas mentionner ce nom en ma présence, » dit-il avec froideur. « Mais si vous donnez à entendre que l'homme n'est pas à blâmer... »

— « Pas du tout, mais ne dites pas que je ne vous ai pas prévenu. » Je parlais avec un brin de suffisance. Pour être franc, j'éprouvais une fierté perverse devant le génie dont l'homme fait montre pour éluder la loi. Cependant, je pensais qu'il y avait quelque chose à dire pour notre défense. « Ce n'est qu'un petit nombre. La plupart sont tout à fait innocents... »

— « Il n'y a pas d'humains innocents, » répliqua-t-il d'un ton catégorique. « Seulement un petit nombre dont la culpabilité est moindre. De toute façon, cela ne se reproduira pas. »

— « Ah ! » fis-je. « Vous avez accepté mon conseil au sujet du déluge. Parfait. Je suggère... »

— « Non. La loi a été modifiée. Il n'y aura pas moyen de la tourner

maintenant. » Il se redressa et prit son visage le plus grave. « Ecoutez, ô Leonard J. Irwin : *celui qui, par pure méchanceté, fera souffrir son prochain éprouvera, en même temps, une souffrance de même nature, mais multipliée par mille.* Vous remarquerez, » ajouta-t-il l'air assez content de lui, « que même un seul coup de fouet serait intolérable pour celui qui le donnerait. Plus question de division de la douleur. »

— « Vos lois sont trop littérales et trop spécialisées, » protestai-je. « Et c'est là l'ennui. Si vous aviez simplement fait que chacun soit incapable de concevoir le mal... »

— « Je vous en prie, vous n'allez pas nous apprendre notre métier, » me dit-il d'un ton impératif. « L'homme doit avoir toute liberté de forger son propre salut si une telle éventualité doit se réaliser. »

— « Encore quelques lois comme ça, » dis-je, « et l'homme aura à peu près autant de liberté que les gens de Stalingrad le premier mai. Pourquoi ne pas attaquer le mal à la racine? » Il ne daigna pas me répondre, aussi lui dis-je : « Vous reviendrez. »

Il me salua de la tête avec solennité puis sauta, les pieds les premiers, cette fois. Quand je regardai par la fenêtre, il se dirigeait tout droit dans la direction d'Antarès.

* * *

Mais, bien entendu, six semaines plus tard il était de retour. C'était inévitable. Et il avait des poches sous les yeux.

— « Et alors, quoi de neuf? » lui demandai-je, car les rumeurs parvenues de certains pays étaient assez déconcertantes. L'une disait que des physiologistes avaient trouvé un moyen de stimuler certains nerfs de telle façon que lorsque la victime ressentait un élancement intolérable, la même excitation multipliée par mille devenait simplement un agréable tonique pour le bourreau.

L'archange, très abattu, reconnut que cela était exact et que, bien pis, certains avaient découvert une autre lacune dans la nouvelle loi : la possibilité d'utiliser des animaux — des animaux sauvages, par opposition ironique à l'animal qui a nom l'homme.

— « Ecoutez-moi, » dit-il d'un ton plaintif. « Ils lâchent sur leurs victimes des bêtes aux crocs acérés, ou des abeilles irritées. Ces bêtes font souffrir, mais non par méchanceté. Peu d'animaux inférieurs sont capables de méchanceté. Comme nous avons conçu la loi, les animaux sauvages et les insectes ne ressentent pas la douleur qu'ils infligent, et la ressentiraient-ils que rien ne serait changé. Un lion au comble de la souffrance n'en attaquerait que plus furieusement. »

— « Mais, » objectai-je, « il est certain que le coupable est celui qui lâche les animaux contre des humains, ses semblables. »

— « C'est exact, ô Leonard J. Irwin, » reconnut l'ange avec quelque confusion, « mais nous n'avions jamais songé à une telle perversité dans l'invention. Si un homme en entraîne un autre dans une cage pleine d'animaux sauvages, tout ce qu'il ressentira sera l'appréhension de la victime *avant* que les bêtes remplissent leur office. Un scélérat habile

peut s'arranger à faire périr son ennemi sans éveiller chez lui la peur avant qu'il ne soit trop tard. Je me demande, » ajouta-t-il avec amertume, « qui a pensé à recourir à des animaux sauvages. »

— « Je l'ignore, mais je vous parie un contre dix qu'un bon nombre de brillants esprits se sont avisés de cette idée simultanément. Il y a de l'imagination à revendre sur cette planète. »

— « C'est ce que je vois. Mais il n'y aura plus de lacunes dans la loi. Elle a été soigneusement rema... »

— « Vous voulez parier? »

Il me jeta un regard de ses yeux d'ambre aux reflets froids et je me sentis comme si j'avais été surpris à griffonner une moustache sur le portrait de la Joconde.

— « Voici la nouvelle loi, » psalmodia-t-il sans même se lever. Pour moi, il était las de faire valoir les qualités de sa législation pour voir ensuite ses statuts humanitaires s'effondrer comme châteaux de cartes. « *Chaque fois que, par pure méchanceté, une souffrance, ou même une gêne, est infligée par un humain, utilisant quelque moyen que ce soit, à un autre humain, toute personne vivant sur cette planète et qui ne subit pas déjà de mauvais traitements ressentira cette souffrance ou cette gêne au même degré.* »

Il me regarda triomphalement et je réfléchis à sa nouvelle loi. Plus d'utilisation d'animaux. Celui qui les emploierait ressentirait la souffrance. Parfait. Franchement, j'étais presque prêt à admettre que ce pouvait être la Solution. Il vit mon hésitation et son expression inflexible s'adoucit.

— « Ils ne pourront pas tourner celle-là, » dit-il, exultant. « Vous aurez des cheveux blancs avant que... »

— « Je ne vous donnerai pas dix contre un, » lui dis-je, « mais si vous êtes intéressé à parier à égalité...? »

— « Ne faites pas l'idiot, » rétorqua-t-il. « Ce n'est pas un jeu de hasard. » Il s'approcha de la fenêtre. « Je doute que j'aie besoin de revenir. Cette loi est sainement conçue et elle est vue par nous d'un œil favorable, aussi... »

— « J'irai jusqu'à trois contre un, » dis-je vivement, reprenant confiance dans l'humanité. Mais il était parti avec un sifflement pareil à celui d'un avion à réaction. Je crois qu'il avait fait vite pour éviter la tentation. Il y a dans le jeu un attrait auquel même un ange ne saurait résister.

*
* *

Me voici presque à jour maintenant. Il est revenu hier soir. Je ne lui avais jamais vu un visage si distant, si sévère, si essentiellement réservé.

— « C'est bon, racontez-moi ça. Comment vous ont-ils possédé cette fois? »

Il y avait un mélange de respect et de dégoût dans le ton sur lequel il me répondit.

— « Ils torturent les gens deux par deux, » dit-il. « Ils mettent un homme tout nu dans une chambre réfrigérée à 20 degrés au-dessous de zéro et un autre dans une cellule chauffée à 60 degrés. Tous les deux souffrent terriblement, mais tous les autres humains ressentent une combinaison de moins 20 degrés et plus 60 degrés, ce qui correspond évidemment » (ici il jeta un coup d'œil à des griffonnages sur une large plume d'aile) « à une température nullement inconfortable de 20 degrés. »

— « Ainsi, » dis-je, un peu sarcastique, « vous êtes revenu avec la Solution. Eh bien, je suis tout ouïe. On devrait être d'accord cette fois. »

— « Non, » répondit-il, d'une voix qui sonnait comme un glas. « J'ai un message tout à fait différent — et définitif. L'homme est maintenant livré à lui-même pour de bon. Mon Supérieur abdique toute responsabilité pour ce qui peut se produire sur la Terre à l'avenir. Lamentez-vous, ô pays ; pleurez, ô cités. »

Il donnait à ses paroles un ton lugubre et pendant un moment je me sentis froid dans le dos.

— « Je pense qu'Il est dans Son droit, » dis-je humblement. Je me tus pour penser à la longue, irrationnelle, sanglante et totalement incompréhensible histoire de la race humaine. Il y avait quelque chose que je ressentais depuis toujours et le moment était venu ou jamais de l'exprimer. Le verdict était prononcé et l'ange semblait s'attendre à ce que nous nous mettions à ramper, saisis d'effroi. S'il y avait une justice dans cette condamnation, elle m'échappait.

— « Mais quoi? » demanda l'ange, ramassant son corps avant de prendre son vol pour la dernière fois. « Je te somme de parler, ô Leonard... »

— « Cette Abdication, » dis-je hardiment, le regardant droit dans les yeux. « Si vous ne nous en aviez pas informés, nous ne nous en serions même pas aperçus. »

Il me quitta sans répondre. J'imagine qu'il n'avait rien à ajouter.

(Traduit par Roger Durand.)



La peur est une affaire

(*Fear is a business*)

par **THEODORE STURGEON**

La science-fiction américaine a ses « *Grands* ». *Son poète : Bradbury ; son chantre épique : Van Vogt ; son sociologue : Asimov ; son historien : Heinlein ; son philosophe : Simak. Elle a aussi son écrivain tout court, et c'est Theodore Sturgeon.*

L'écrivain tout court est l'homme qui a quelque chose à dire et qui est forcé de le dire, quel que soit le champ d'expression qu'il a choisi. Sturgeon a choisi le merveilleux, magique ou scientifique (il s'agit là pour lui d'un seul et même pôle). Plus exactement c'est le merveilleux qui l'a choisi. Il y a été conduit par la pente naturelle d'un esprit où tout atteste le rejet de la réalité. Son incapacité à dépeindre des objets réels situés dans un monde réel, ainsi qu'à créer des personnages qui ne soient pas des super-abstractions et des projections de lui-même, en est le témoignage.

L'écrivain tout court est aussi celui pour qui écrire est une nécessité, qui ne pourrait pas être autre chose qu'écrivain. On sent bien qu'écrire pour Bradbury est l'exercice d'un art, pour Van Vogt la soupape de sûreté d'une imagination bouillonnante, pour Asimov le résultat d'une opération de l'esprit, pour Heinlein le moyen de mettre la théorie en action, pour Simak l'occasion de démontrer. Chez Sturgeon, par contre, écrire semble bien correspondre à ce besoin de s'exprimer et à cette volonté de communication qui ont toujours engendré toute œuvre véritable.

Parallèlement, l'écrivain tout court est souvent écrivain maudit, car il est rare dans ce domaine que les « *messages personnels* » *trouvent leur voie, à moins d'être reçus par ceux qui ont le désir de les comprendre. Le grand succès critique (et public) de Sturgeon aux U. S. A. ne dément qu'en apparence cette affirmation. Car il paraît assez évident, à en juger par les réactions à son sujet, qu'en dépit de ce succès il reste généralement mal connu.*

Les opinions critiques formulées sur Sturgeon par les Américains illustrent en effet une tendance au superficiel qui a quelque chose d'inquiétant. Tel ne loue dans son recueil « Caviar » *que sa* « *maîtrise dans l'intrigue, la technique et le suspense* ». *Tel autre ne voit, dans son admirable roman* « More than human », *qu'un* « *chef-d'œuvre de narration excitante* ». *Et la préface à* « E pluribus unicorn », *autre recueil de Sturgeon, occupe deux pages pour broder uniquement sur le thème :* « *Vous allez voir, c'est fou ce que ça va vous faire de l'effet.* » *Et le préfacier de déclarer :* « Je suppose que je devrais au moins passer un jour à essayer d'analyser les histoires de ce livre quant à leur contenu,

mais zut! Je suis trop occupé à éponger les sueurs de terreur qu'elles m'ont donné pour me concentrer sur de tels byzantinismes. »

On peut sourire de ces enfantillages. Il est permis néanmoins de les comprendre, Sturgeon offrant effectivement, entre autres richesses, toutes celles qui frappent de l'extérieur : le brillant et le brio, l'imagination et la technique. On les excusera aussi, puisque ces louanges, même à courte portée, ont servi au moins à faire de lui un auteur consacré (*qui a même obtenu le Prix International du Fantastique pour* « More than human »).

Il n'en reste pas moins qu'il est nécessaire, pour apprécier entièrement Sturgeon, de le considérer de l'intérieur. *C'est dans cette perspective qu'on distinguera mieux sa personnalité et sa valeur. C'est alors aussi qu'on pourra ne pas se laisser rebuter par son abord.*

Sturgeon est en effet un auteur « difficile ». Son style est naturellement rocailleux et son esprit, compliqué. La matière de ses écrits n'est pas lisse et unie, mais remplie d'aspérités. Il ne s'abaisse d'ailleurs pas à en faciliter l'accès.

L'article que notre collaborateur Gérard Klein lui consacre plus loin dans ce numéro répond donc à ce double besoin : situer Sturgeon à sa vraie place, mal définie dans son pays d'origine, et montrer le sens que prend son œuvre à être observée de l'intérieur. C'est pourquoi l'article en question n'envisage que très peu le détail matériel de cette œuvre, ses caractéristiques purement imaginatives, mais s'attache à en éclairer l'arrière-plan.

*Si l'on passe en revue les ouvrages de Sturgeon, on y découvre en fait une permanence de thèmes, une constante leur assurant une force et une unité qui étonnent, chez cet écrivain extérieurement épris d'hétéroclite et de disparate. Ainsi Gérard Klein fait ressortir l'essentiel de cette thématique : thèmes de l'*infirmité *et de la* différence, *lesquelles engendrent la* solitude, *solitude qui ne peut être dépassée et surmontée que par l'*intégration.

L'important est de retrouver là les données de beaucoup de récits de Sturgeon comme de ses romans « The dreaming jewels », *paru au Rayon Fantastique en* 1952 *sous le titre* « Cristal qui songe », *et* « More than human », *dont la même collection vient enfin de nous donner la traduction sous le titre* « Les plus qu'humains » (*d'ailleurs erroné*).

Ce qui montre aussi l'importance d'un auteur comme Sturgeon est qu'on pourrait disserter à perte de vue sur lui. Il serait par exemple intéressant de comparer sa conception de l'amour et de la compréhension à cette sorte d'impuissance à la compréhension dont parle un Malraux. Ou encore de noter que l'attitude de ses héros, tant du point de vue de l'infirmité que du contact avec d'autres êtres, est assez proche de celle de Sartre dans un livre comme « La nausée » ; *chez Sturgeon comme chez Sartre, la vie commence au-delà du désespoir. Il est possible que Sturgeon n'ait jamais lu*

Sartre ni Malraux ; il n'en est que plus intéressant de noter un tel parallélisme de la pensée, de semblables résurgences de sources identiques en des lieux et des milieux tout aussi différents.

Sur un plan formel, on pourrait noter également que l'importance accordée aux infirmes dans l'œuvre de Sturgeon a son équivalent dans celle d'autres écrivains américains décadents, comme Truman Capote. Le thème de l'infirme en tant qu'être différent semble fort prisé aux Etats-Unis. Bradbury lui-même n'y a pas échappé dans ses jeunes années. On peut se demander jusqu'à quel point, abstraction faite d'un certain goût du morbide, il ne faut pas voir là une illustration de la situation faite à l'intellectuel outre-Atlantique, où il est souvent considéré comme une sorte d'infirme. C'est là le genre de généralisation dont il faut se méfier, mais celle-ci devrait mériter d'être approfondie.

On le voit, il y a chez Sturgeon beaucoup plus qu'un simple auteur de science-fiction. C'est l'importance de cet auteur qui justifie la place que nous lui accordons ici, notre désir étant d'attirer le plus possible sur ses ouvrages l'attention qu'ils méritent. Nous avons choisi cette fois un récit d'accès simple, qui n'en a pas moins une portée morale profonde. Nous publierons par la suite des œuvres de lui plus complexes. En attendant, lisez en français, puisque vous en avez maintenant la possibilité, cet étonnant livre qu'est « More than human ». *Nulle part ailleurs vous ne découvrirez mieux ce qu'est le véritable Sturgeon.*

Quelques mots enfin sur « La peur est une affaire ». *La S. F. a considérablement écrit sur les soucoupes volantes, mais jamais sur la soucoupomanie. Cette psychose capable de faire des ravages, Sturgeon en considère les implications, ainsi que la responsabilité pesant sur les épaules de ceux qui la propagent. Ceci dans un épisode réaliste où se trouve mis en balance l'avenir de l'humanité... et délimitée l'irrémédiable solitude qui engendre chez l'homme la haine et la peur.*

JOSEPHUS MACARDLE PHILLIPSO est un homme du Destin. Il est en mesure de le prouver. Ses livres le prouvent. Le Temple de l'Espace en fait la preuve.

L'homme du Destin, c'est celui qui est forcé de faire des choses — de grandes choses — bon gré mal gré, comme on dit. Simplement à titre d'exemple, Phillipso n'avait jamais eu l'intention de se mêler des histoires d'Objets Volants Non Identifiés (sauf par lui). Pour être plus précis, disons qu'il ne s'était jamais installé, comme certains de ses contemporains moins honnêtes (selon lui), en songeant : « Je vais cogiter quelques bons bobards sur les soucoupes volantes, et ça va me faire du

fric. » Tout ce qui arriva (Phillipso finit par s'en convaincre), arriva tout simplement, et il arriva simplement que ce fut à lui que cela arriva. Ç'aurait pu être n'importe qui. Et alors, l'un dans l'autre, on commence par se mouiller pour un alibi, et on finit avec un Temple.

En y réfléchissant (Phillipso s'en abstient soigneusement désormais), c'était un alibi inutile, forgé pour des raisons insuffisantes. Phillipso se contente de qualifier les débuts de « fâcheux », et s'en tient là. Reste le fait que tout commença un soir où il avait pris une cuite sans raison spéciale, si ce n'est qu'il venait de toucher quarante-huit dollars pour un placard publicitaire rédigé par lui. Pour expliquer son absence du lendemain, il raconta une histoire de mauvais contact dans la bobine d'allumage de son auto, panne qu'il avait soi-disant passé toute la nuit à localiser, isolé dans les montagnes, au retour d'une visite à sa vieille mère.

Le lendemain soir, il alla effectivement rendre visite à sa vieille mère. Et, au retour, sa voiture tomba précisément en panne et il dut passer la plus grande partie de la nuit à tripoter l'allumage, jusqu'à l'aube où il découvrit... eh bien, cette chose-là.

A un pareil moment, il est tout à fait impossible de parvenir à une notion précise de la vérité. Et tandis que Phillipso pesait alternativement diverses vérités valables, le ciel s'illumina brièvement, les ombres des arbres et des rochers autour de lui s'allongèrent, se perdirent et disparurent avant même qu'il eût le temps de lever les yeux. C'était une inversion de température, ou une boule de méthane enflammé, ou un feu Saint-Elme, ou peut-être même un ballon-sonde... en fait, cela n'a pas d'importance. Il leva la tête vers l'endroit où la chose n'était déjà plus et l'inspiration l'envahit.

Sa voiture se trouvait garée sur un bas-côté herbeux, dans une coupure entre deux à-pics. A sa droite, un bois touffu cernait une petite clairière en pente parsemée de rochers de moraine arrondis, de toutes dimensions. Il en repéra rapidement trois, d'environ trente centimètres de diamètre, régulièrement espacés et enfoncés à peu près également dans le sol... c'est-à-dire pas trop, Phillipso étant plus ingénieux qu'industrieux. Il délogea les trois rochers, en prenant grand soin de maintenir bien à plat ses semelles de crêpe sur l'herbe souple, de façon à laisser le moins de traces et d'indentations possible. Une à une, il emporta les pierres dans le bois et les mit dans un terrier de renard abandonné, qu'il recouvrit ensuite de branches mortes. Puis il courut jusqu'à sa voiture prendre dans le coffre un chalumeau (il l'avait emprunté dans le but de réparer une fuite à un joint usé de la vieille baignoire de sa mère). Muni du chalumeau, il carbonisa consciencieusement les trois dépressions qu'avaient laissées dans le sol ses trois cailloux.

Incontestablement, c'était le Destin qui était à l'œuvre depuis le moment où, quarante-huit heures auparavant, il s'était de lui-même plongé dans le mensonge à grands coups de bière alcoolisée. A ce point, le Destin entra lui-même en scène, car dès que Phillipso se fut légère-

ment brûlé l'avant-bras à la flamme du chalumeau, l'eut éteint et replacé dans la malle arrière, une voiture gravit la montagne, dans sa direction. Et ce n'était pas la bagnole de n'importe qui. Elle appartenait à un journaliste d'hebdomadaire du nom de Penfield qui avait également vu le ciel s'illuminer une demi-heure plus tôt. Peut-être Phillipso avait-il simplement l'intention, primitivement, de filer raconter son histoire en ville pour en revenir accompagné d'un reporter et d'un photographe, rien que pour être en mesure de montrer l'édition de dernière heure à son patron et d'avoir ainsi une excuse pour sa seconde absence. Toutefois, le Destin donna à la chose une ampleur beaucoup plus considérable.

Dans la lumière grisâtre de l'aube, Phillipso, planté au milieu de la route, se mit à battre des bras pour faire arrêter la voiture qui approchait

— « Ils m'ont presque tué, » dit-il d'une voix rauque.

Dès lors, comme on dit dans la presse hebdomadaire, les événements se succédèrent d'eux-mêmes. Phillipso n'avança pas la moindre théorie. Il se contenta de répondre aux questions, et c'est dans l'esprit de Penfield (qui ne comprenait qu'une chose : qu'il tenait un sujet d'interview idéal), que tout prit naissance.

— « Sur une colonne de flammes, dites-vous? Oh... sur *trois* colonnes de flammes. »

Phillipso l'emmena dans la clairière où il lui fit voir les trois dépressions calcinées, encore chaudes.

— « Ils vous ont menacé, dites-vous? Oh... toute la Terre. Ils ont menacé toute la Terre. »

Et je te gratte mon papier. Et je te prends des photos.

— « Qu'avez-vous fait? Vous leur avez répondu du tac au tac, hein? »

Phillipso affirma qu'il l'avait fait, et ainsi de suite.

L'histoire ne parut pas le dimanche, mais bien dans les dernières éditions tout comme l'avait souhaité Phillipso, seulement en beaucoup plus grand. Tellement grand, en fait, qu'il ne retourna pas du tout à son travail ; il n'en avait plus besoin. Il reçut un câble d'un éditeur qui lui demandait si, en sa qualité de rédacteur publicitaire, il ne se sentait pas capable d'écrire un livre.

Il en était capable, et il le fit. Il écrivait avec une facilité déconcertante en un style simple comme bonjour et franc comme l'or. « *L'homme qui a sauvé la Terre* » se vendit à deux cent quatre-vingt mille exemplaires dans les sept premiers mois.

Ainsi l'argent commença d'affluer. Pas seulement l'argent du livre... l'autre argent. L'argent qui venait des gens-c'est-la-fin-du-monde, des gens-l'humanité-est-trop-méprisable, des gens-protégez-nous-contre-l'envahisseur-de-l'espace. D'un bout à l'autre de la gamme, depuis les gens qui croyaient que si Dieu avait eu l'intention de faire voler les hommes dans l'espace il leur aurait attribué un gouvernail de profondeur et des dérives, jusqu'à ceux qui ne croyaient à rien, sauf aux Russes, et qui croyaient ces derniers capables de n'importe quoi, les gens répétaient :

« Sauvez-nous ! » Et de toutes les fêlures de ces cervelles coulait de l'or. D'où le Temple de l'Espace, pour régulariser la situation, en somme, et les conférences. Et Phillipso n'y pouvait rien si la moitié des paroissiens... enfin, des membres du club qualifiaient celles-ci d' « offices ».

La suite coula de source ; un appendice au premier livre, pour discuter de certaines déclarations qu'il avait faites, et dont les critiques prétendaient qu'elles se détruisaient les unes les autres. « *Nous ne sommes pas forcés de nous laisser faire* » était encore plus bourré de contradictions, était d'un tiers plus long, se vendit à trois cent dix mille exemplaires en neuf semaines et rapporta encore tant de cet autre argent que Phillipso se fit enregistrer comme Institut et y plaça tous ses droits d'auteur. Le Temple même commença à se développer ; avec pour ornement principal une corbeille de radar de cuirassé achetée aux excédents de guerre, qui tournait sans arrêt face au ciel. L'appareil n'était relié à aucun écran, mais les gens se figuraient ainsi que Phillipso gardait l'œil bien ouvert. Par temps clair, on distinguait cette antenne de Catalina, surtout la nuit, après l'installation d'un projecteur à lumière orangée qui tournait en même temps. Cela ressemblait à un essuie-glace cosmique.

Le bureau de Phillipso était dans le dôme, sous l'antenne-radar. On ne pouvait y parvenir que par un ascenseur automatique. Là, il pouvait communier avec lui-même dans la perfection, surtout quand l'ascenseur était débranché. D'ailleurs, il lui fallait souvent communier, qu'il s'agît de voir s'il aurait la force de tenir un meeting au Coliseum ou de savoir comment placer la subvention de dix mille dollars de l'Union des Astrologues qui avait eu le mauvais goût de faire connaître à la presse le montant exact de son don, avant d'expédier le chèque. Toutefois, sa préoccupation essentielle était un nouveau livre, autrement dit : que faire de neuf? Ayant affirmé que nous étions menacés, et ensuite que nous pouvions nous reprendre et repousser l'ennemi, il lui fallait maintenant quelque chose d'inédit. Quelque chose de nouveau, qui serait lancé de préférence par la presse, et basé sur la terreur au niveau culturel. Et il ne fallait plus tarder, d'ailleurs.

Tandis qu'il était ainsi solitaire et perdu dans ces pensées, il serait difficile de décrire l'étonnement qui le saisit en entendant une toux sèche derrière lui et en voyant un petit homme aux cheveux couleur de sable qui se tenait là. Phillipso aurait pu s'enfuir, ou sauter à la gorge de l'intrus, ou commettre toutes sortes d'actes de violence, mais il s'en trouva empêché par un moyen qui, de temps immémorial, a toujours réussi à calmer la fureur des auteurs :

— « J'ai lu vos œuvres, » dit l'inconnu en montrant dans chacune de ses mains un des ouvrages de Phillipso.

— « Oh ! vraiment? » demanda Phillipso.

— « Je les trouve logiques et sincères. »

Phillipso contempla en souriant le visage impassible mais inoubliable de l'homme et son costume gris discret. L'homme reprit :

« La sincérité et la logique ont ceci de commun qu'elles n'ont ni l'une ni l'autre rien de nécessairement conforme à la vérité. »

— « Qui êtes-vous? » demanda aussitôt Phillipso. « Que me voulez-vous? Et comment êtes-vous entré ici à l'intérieur? »

— « Je ne suis pas, comme vous dites, ici à l'intérieur. »

L'homme leva soudain le doigt, et, malgré lui, Phillipso suivit des yeux ce geste impérieux.

Le ciel s'assombrissait, coupé de façon de plus en plus autoritaire par le pinceau du projecteur orangé. A travers le dôme transparent, exactement à l'endroit désigné par l'index de son visiteur, Phillipso vit, piquée dans le rayon lumineux, une vaste forme argentée qui planait à une quinzaine de mètres de distance et à une trentaine de mètres au-dessus du Temple. Il ne la distingua que momentanément, mais il en conserva sur la rétine une impression, comme après l'éclair d'une lampe au magnésium. Quand le projecteur eut décrit sa courbe pour revenir au même endroit, l'objet avait disparu.

— « Je suis là-dedans, » dit l'homme aux cheveux sablés. « Ici, dans cette pièce, je suis une sorte de projection. Mais n'en est-il pas de même de nous tous? » soupira-t-il.

— « Vous feriez bien de vous expliquer, si vous ne voulez pas que je vous éjecte brutalement d'ici, » s'écria Phillipso d'une voix forte, pour s'empêcher de trembler.

— « Vous ne pourriez pas. Je ne suis pas ici pour me faire éjecter. »

L'homme s'approcha de Phillipso, qui s'était écarté de son bureau vers le milieu de la pièce. Plutôt que d'avoir à le heurter, Phillipso battit d'un pas en retraite, puis d'un second, et d'un troisième, jusqu'à toucher le bord de sa table. L'homme aux cheveux sablés, impassible, continua d'avancer... jusqu'à Phillipso, à travers Phillipso, à travers sa table, son fauteuil, et à travers la paix de l'âme de Phillipso, qui fut la seule à en être touchée.

*
* *

— « Je ne voulais pas le faire, » dit l'homme, quelques instants plus tard, en se penchant d'un air plein de sollicitude sur Phillipso qui rouvrait les yeux. Il tendit la main comme pour l'aider à se remettre sur pied. Phillipso bondit de lui-même et recula, se rappelant au même instant que, selon ses propres termes, l'homme était incapable de le toucher. Il restait accroupi, à avaler sa salive, le regard furibond, tandis que l'homme hochait la tête d'un air de regret.

— « Je suis navré, Phillipso. »

— « Mais enfin, qui êtes-vous? » souffla Phillipso.

Pour la première fois, l'homme parut démonté. Il examina d'un œil intrigué les deux yeux de Phillipso et se mit à se gratter la tête.

— « Je n'y avais pas pensé, » réfléchit-il. « C'est essentiel, naturellement, naturellement. Une étiquette. » Il fixa plus étroitement Phillipso et poursuivit : « Nous avons un nom pour vous désigner, vous et vos semblables, un nom qui pourrait se traduire sommairement par « les

étiqueteurs ». Ne vous offensez pas. C'est une catégorie, comme les « bipèdes », ou les « omnivores ». Cela signifie la mentalité qui doit nécessairement verbaliser, sous peine de ne pouvoir penser. »

— « Qui êtes-vous ? »

— « Oh ! mille pardons. Appelez-moi... euh... disons Hurensohn. Je vous suggère ce nom parce que je sais qu'il vous est indispensable de me donner un nom, parce que peu m'importe comment vous m'appellerez, et parce que c'est en ces termes que vous me désignerez une fois que vous saurez pourquoi je suis ici. »

— « Je ne vous suis pas du tout. »

— « Alors, je vous en prie, discutons-en jusqu'à ce que vous ayez compris. »

— « Discutons de quoi ? »

— « Ce n'est tout de même pas la peine que je vous montre de nouveau cette nef, non ? »

— « Je vous en prie, n'en faites rien, » fit avec conviction Phillipso.

— « Alors, écoutez, » dit Hurensohn, « il n'y a rien à craindre, seulement beaucoup à expliquer. Redressez-vous, je vous prie, et décontractez-vous le thorax. Bon. Maintenant, asseyez-vous tranquillement et nous allons parler de tout ça. *Voilà, parfait !* »

Quand Phillipso se fut attablé dans son fauteuil de bureau, Hurensohn se posa sur l'autre siège. Phillipso fut frappé d'horreur en voyant pendant cinq secondes un matelas d'air qui isolait l'homme de son fauteuil. Hurensohn baissa les yeux, marmonna une excuse et se laissa descendre jusqu'à un contact plus normal avec le coussin.

— « Je suis quelquefois négligent, » expliqua-t-il. « Il faut penser à tant de choses à la fois. Vous vous laissez intéresser, vous savez, et alors vous vous mettez à vous promener sans votre courbure lumineuse, ou vous oubliez votre hypnochamp en pleine nage, comme cet imbécile, dans le Loch Ness. »

— « Etes-vous réellement un... un... un extra-terrestre? »

— « Mais bien sûr. Extra-terrestre, extra-solaire, extra-galactique... je suis tout cela. »

— « Vous n'êtes pas... je veux dire... je ne vois aucune... »

— « Je sais que je n'en ai pas l'air. Mais je ne suis pas non plus comme ceci, » fit l'homme en montrant son gilet gris du bout de tous ses doigts. « Je pourrais vous faire voir exactement comment je suis, mais c'est à déconseiller. On a déjà essayé. » Il hocha tristement la tête et répéta : « A déconseiller. »

— « Que-que-que voulez-vous ? »

— « Ah... Nous y arrivons. Cela vous plairait-il d'informer le monde à mon sujet... à notre sujet ? »

— « Mais, j'ai déjà... »

— « Je parle de la *vérité* à notre sujet. »

— « D'après les preuves que j'ai déjà... » commença Phillipso avec une certaine colère, qui se calma rapidement. Le visage de Hurensohn avait pris une expression de patience inlassable ; Phillipso eut soudain la convic-

tion qu'il pourrait tempêter jusqu'au Jugement Dernier, cette créature attendrait patiemment qu'il eût fini. Il savait aussi (au fond de lui-même) que plus il parlait, plus il s'exposait à la contradiction... la pire espèce de contradiction : des citations de ses propres livres. Aussi adopta-t-il brusquement une autre tactique. « C'est bon, » dit-il humblement, « racontez. »

— « Ah... » L'autre poussa un soupir de satisfaction profonde. « Pour commencer, je pense devoir vous informer que vous avez, sans le savoir, mis en mouvement des forces qui risquent d'influencer profondément l'humanité pour des centaines, voires des milliers d'années. »

— « Des centaines... voire des milliers, » répéta Phillipso, le regard soudain brillant.

— « Il ne s'agit pas d'une hypothèse, mais d'une évaluation. Et l'effet que vous avez eu sur votre matrice culturelle est... voyons, permettez-moi de choisir une analogie parmi votre histoire récente. Je vous fais une citation : « *Long avait une partie de l'idée ; McCarthy en avait l'autre partie. McCarthy n'aboutit à rien, il échoua avec son troisième parti, parce qu'il attaquait et détruisait mais sans* donner. *Il faisait appel à la haine, mais pas à l'avidité — pas de profit personnel, pas d'os à ronger.* » C'est tiré de l'œuvre d'un assassin converti qui fait à présent des articles pour le *Herald Tribune* de New York. »

— « Qu'ai-je à voir là-dedans ? »

— « Vous, » dit Hurensohn, « vous êtes le Joseph McCarthy des écrivains de soucoupes volantes. »

— « Mince ! » soupira Phillipso, encore plus excité.

— « Et vous pouvez tirer profit de son exemple. Je vois que vous ne me comprenez toujours pas. Je m'explique. Nous sommes venus ici il y a bien des années pour étudier votre intéressante petite civilisation. Elle promet beaucoup... tellement que nous avons pris la décision de vous aider. »

— « Qui demande de l'aide ? »

— « Si je m'expliquais en détail, cela vous paraîtrait pompier. Toute forme nouvelle adoptée pour exposer le Décalogue paraît « pompier » aux êtres humains. On a maintes fois exposé en termes variés tous les points pour lesquels il vous faut de l'aide. Votre malédiction est de vous sentir rejetés. De là naît la colère, et la colère engendre le crime, et le crime engendre la culpabilité ; et tous vos coupables rejettent les innocents et détruisent leur innocence. Sur cette roue sans fin, vous tournez et vous chancelez, et le seul panier où vous puissiez laisser choir votre toute-puissante insécurité, c'est une peur toute-puissante, et tout ce qui peut contribuer à agrandir votre panier est bien accueilli... Commencez-vous à comprendre de quoi je vous parle et où je veux en venir ?

» La peur, c'est votre affaire à vous, votre stock d'actions. Vous vous en êtes engraissé. Alors que l'humanité tremblait aux bords du connu, vous avez découvert un inconnu nouveau pour développer la peur. Et cette fois, c'est du nanan : c'est l'infini. La mort venue de l'espace... et chaque fois que la connaissance allumera un feu plus brillant pour faire

reculer les ténèbres, vous serez là pour montrer combien le cercle de ténèbres s'est encore agrandi... Vous vouliez dire? »

— « Je *n'engraisse pas,* » dit Phillipso.

— « Suis-je ou non en train de parler à votre intellect ? » souffla l'homme aux cheveux de sable. « Suis-je ici pour de bon ? »

En toute innocence, Phillipso fit observer :

— « Vous avez dit vous-même que vous n'y étiez pas. »

Hurensohn ferma les yeux et reprit avec une patience infinie :

— « Ecoutez-moi, Phillipso, parce que je crains à présent de ne plus jamais vous parler. Que cela vous plaise ou non — et cela vous plaît, mais pas à nous — vous êtes devenu le centre du savoir sur les Objets Volants Non Identifiés. Vous y êtes parvenu par le mensonge et par la peur, mais là n'est plus la question... vous y avez réussi. De tous les pays de la Terre, celui-ci est le seul où nous puissions intervenir efficacement ; les autres soi-disant Grandes Puissances sont vindicatives de nature, ou impuissantes, ou arriérées, ou les trois à la fois. De toutes les personnes de ce pays-ci avec lesquelles nous pourrions traiter — dans le gouvernement, les grandes institutions ou les églises — nous n'en trouvons pas une qui ait été capable de surmonter la frénésie et l'idiotie de vos fidèles. Vous nous avez donc forcés à traiter avec vous. »

— « Mince ! » dit Phillipso.

— « Vos fidèles vous écoutent. Plus de gens que vous ne le croiriez écoutent vos fidèles... souvent sans le savoir eux-mêmes. Vous apportez quelque chose à quiconque sur Terre se sent petit, apeuré et coupable. Vous leur dites qu'ils ont raison d'avoir peur, et cela les rend fiers. Vous leur dites que les forces massées contre la Terre dépassent leur entendement, et ils tirent réconfort de leur ignorance mutuelle. Vous dites que l'ennemi est invincible, et ils se serrent les uns contre les autres, de frayeur, et ils se sentent unanimes. En même temps, vous vous posez en exception, vous sous-entendez que vous seul pouvez les défendre. »

— « Eh bien, » dit Phillipso, « n'en est-il pas ainsi, puisque vous êtes forcé d'avoir recours à moi ? »

— « Il n'en est rien. « *Défense* » suppose « *Attaque* ». Il n'y a pas d'attaque. Nous sommes venus pour aider. »

— « Pour nous libérer. »

— « Oui. *Non !* » Pour la première fois, Hurensohn manifestait de l'irritation. « Ne me tendez pas vos petits pièges imbéciles, Phillipso ! Libérer, pour nous, c'est rendre libre. Pour vous, c'est ce que les Russes ont fait aux Tchèques. »

— « Très bien. Vous voulez nous rendre libres. De quoi ? »

— « De la guerre. De la maladie. De la misère. De l'insécurité. »

— « Oui, c'est en effet pompier. »

— « Vous n'y croyez pas. »

— « Je n'y ai pas encore réfléchi, » avoua Phillipso. « Peut-être pouvez-vous faire tout ce que vous dites. Que voulez-vous de moi ? »

Hurensohn leva les mains. Phillipso battit des paupières en voyant réapparaître dans l'une « *L'homme qui a sauvé la Terre* », et dans l'autre

« *Nous ne sommes pas forcés de nous laisser faire.* » Il comprit alors que les livres devaient en réalité se trouver à bord de la nef. Une partie de sa colère s'apaisa ; une parcelle de son plaisir inepte lui revint.

— « Ces livres. Il va falloir vous rétracter, » dit Hurensohn.

— « Comment, me rétracter ? »

— « Pas d'un seul coup. Vous comptez écrire un autre livre, n'est-ce pas ? Bien sûr ; il le faut. Vous pourriez avoir fait de nouvelles découvertes. Des révélations, si vous préférez. Ou des interprétations. »

— « Je ne pourrais pas faire une chose pareille. »

— « Vous auriez toute l'aide possible sur la Terre... et même en dehors. »

— « Oui, mais dans quel but ? »

— « Pour ôter leur venin à vos mensonges passés. Pour nous donner une chance de nous montrer sans risquer qu'on nous tire dessus. »

— « Vous ne pouvez pas vous protéger ? »

— « Contre les balles, oui, mais pas contre ce qui fait appuyer sur la détente. »

— « Admettons que je marche. »

— « Je vous l'ai dit ! Plus de pauvreté, plus d'inquiétude, plus de crimes, plus... »

— « Plus de Phillipso. »

— « Oh ! vous vous demandez ce que cela vous rapporterait ? Vous ne voyez pas ? Vous rendriez possible un nouvel Eden, l'épanouissement de toute votre race... un monde où les hommes riraient, travailleraient, s'aimeraient, progresseraient, où un enfant pourrait grandir sans frayeurs, et où, pour la première fois dans votre histoire, les humains se comprendraient les uns les autres en se parlant. Vous pourriez le faire... rien que vous. »

— « Je ne peux pas l'imaginer, » fit Phillipso d'un ton mordant. « Tout le monde sur la place du village et moi pour mener la danse d'utopie. Je ne pourrais pas vivre ainsi. »

— « Vous voilà bien sûr de vous, tout à coup, monsieur Phillipso, » dit Hurensohn avec un calme et une courtoisie terrifiants.

— « Je peux me le permettre, » fit durement Phillipso. « Je vais vous parler franchement, monsieur Croquemitaine. » Il eut un rire désagréable. « C'est bien, hein, monsieur Croquemitaine ? C'est comme ça qu'on vous appelle quand on... »

— « Quand on nous repère sur un écran de radar. Je sais, je sais. Mais venons-en au fait. »

— « Bon. Très bien. Puisque vous le voulez. » Il se leva. « Vous êtes un truqueur. Vous arriverez peut-être à faire des tours avec des miroirs, vous arriverez même à dissimuler les miroirs, mais voilà tout. Si vous étiez capable de faire le dixième de ce que vous m'avez dit, vous ne seriez pas venu me supplier... Vous auriez agi, tout simplement. Vous seriez venus, et vous auriez conquis. Bon sang, c'est ce que j'aurais fait, moi. »

— « Je vous en crois capable, » fit Hurensohn, avec quelque chose

comme de l'étonnement, ou plutôt une incrédulité mêlée de dégoût. Ses yeux se rétrécirent. Un moment Phillipso crut que ce n'était qu'une expression de sa physionomie, puis il se rendit compte que c'était autre chose, une concentration, quelque chose de subitement menaçant. Son assurance s'évanouit.

« Savez-vous, » reprit Hurensohn, que nous pourrions faire éclater une planète et la précipiter dans son soleil ? Cependant, vous humains, vous pourriez par exemple vous nourrir de vers de terre, mais *vous ne le feriez pas*. Eh bien, de même, nous non plus, nous ne pousserions pas l'humanité à quoi que ce soit, sans qu'elle y ait consenti avec toute sa raison. »

— « Mais je pourrais alors refuser ce que vous me demandez ? » fit timidement Phillipso.

— « Aisément. »

— « Que me feriez-vous ? »

— « Rien. »

— « Seulement vous passeriez outre et... »

— « Nous nous en irions, tout simplement. Vous avez fait trop de mal. Si vous refusez de réparer, nous n'avons pas d'autre moyen de le faire que la force, et nous ne pouvons pas l'utiliser. C'est pourtant un gaspillage incroyable. Quatre cents ans d'observation... je voudrais être en mesure de vous expliquer tout le mal que nous nous sommes donné pour tenter de vous surveiller, d'apprendre à vous connaître, sans intervenir. Bien sûr, c'est devenu plus facile depuis tout le battage qu'a fait Kenneth Arnold autour de nous. »

— « Plus facile ? »

— « Seigneur, oui ! Votre race a un talent, presque génial, pour trouver une explication rationnelle à ce que vos yeux se refusent à croire. Nous avons pu progresser magnifiquement après qu'on eut rendue publique l'hypothèse des ballons-sondes. C'est si facile de prendre l'apparence d'un ballon. Mais ce n'est rien encore. Le plus gros filon, c'est cette affaire ridicule des inversions de température. Comme personne n'y comprend rien, cela explique tout. Nous pensions avoir mis au point un manuel tactique complet sur le camouflage, mais avez-vous lu celui qu'a publié l'Armée de l'Air des Etats-Unis ? Qu'ils soient bénis ! Cela va même jusqu'à nous expliquer les erreurs que nous avons commises ! La plupart, en tout cas. Cet imbécile du Loch Ness... »

— « Attendez, attendez ! » geignit Phillipso. « J'essaie de comprendre ce que vous attendez de moi, ce qui se passera, et vous restez là à *bavarder !* »

— « Vous avez raison. Disons que je parlais pour m'ôter le goût que vous m'avez laissé sur la bouche. Quoique le mot « bouche », en ce qui me concerne, soit une figure de langage. »

— « Dites-moi encore... ce Paradis sur terre... combien de temps cela prendra-t-il ? Comment comptez-vous vous y prendre ? »

— « Grâce à votre prochain livre, j'imagine. Il faut trouver le moyen de contrebalancer les deux précédents sans vous faire perdre vos fidèles.

Si vous y allez d'emblée et que vous leur disiez combien les extra-terrestres sont bons, amicaux et sages, dans le style d'Adamski et de Heard, vous allez décevoir vos lecteurs. Je sais ! Je vais donc vous donner une arme contre ces... ces croquemitaines, comme vous dites. Une formule simple, un générateur de champ. Nous l'arrangerons de telle sorte que n'importe qui puisse s'en servir, et nous l'appâterons avec certaines de vos idioties antérieures... je vous demande pardon, je devrais dire certaines de vos déclarations. Quelque chose d'absolument garanti pour la défense de la Terre contre les... euh... Ravageurs des Mondes. » Il sourit. « Ce serait d'ailleurs efficace. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Eh bien, si nous prétendions que l'appareil a une portée efficace de quinze mètres et qu'il couvre en réalité une surface de trois mille kilomètres carrés, par exemple, et qu'il soit facile et peu coûteux à construire, et que les plans soient reproduits dans chaque exemplaire de votre prochain livre... voyons... il faudrait aussi faire semblant de violer un peu un secret d'Etat, pour que les gens qui, eux, n'ont pas peur soient intéressés... »

— « Appareil, appareil... *quel* appareil ? »

Hurensohn s'arracha à sa rêverie.

— « Toujours l'étiquetage ! Vous n'avez pas de nom pour cette chose. »

— « Eh bien, à quoi sert-elle ? »

— « A communiquer. Elle rend possible la communication totale. »

— « Nous nous débrouillons pas mal sur ce plan. »

— « Ridicule ! Vous communiquez à l'aide d'étiquettes... de mots. Vos mots, c'est comme un tas de paquets sous un arbre de Noël. Vous savez qui a envoyé chaque paquet, vous en voyez les dimensions et la forme, c'est mou, ou ça vibre, ou ça fait tic tac. Mais c'est tout. Vous ne savez pas *exactement* ce que cela veut dire, et vous ne le saurez qu'après avoir ouvert le paquet. Voilà ce que fera cet appareil : il ouvrira vos mots à la compréhension totale. Si tout être humain, quels que soient sa langue, son âge, sa formation, comprenait exactement les désirs de tout autre humain et savait en retour qu'on le comprendrait aussi complètement, cela changerait la face de la terre. En une nuit. »

Phillipso s'assit pour y réfléchir.

— « On ne pourrait plus marchander, » finit-il par dire, « on ne pourrait même plus... euh... expliquer une erreur. »

— « Vous pourriez l'expliquer, mais elle n'aurait plus d'excuse. »

— « Vous voulez dire que tout mari qui... euh... flirterait, tout enfant qui ferait l'école buissonnière, tout fabricant qui... »

— « Tout cela. »

— « Le chaos, » murmura Phillipso. « La structure même de... »

Hurensohn eut un rire plaisant.

— « Vous savez ce que vous êtes en train de dire, Phillipso ? Vous avouez que la structure de base de toute votre civilisation repose sur des mensonges et sur des vérités partielles, sans lesquels elle s'écroulerait.

Et vous avez parfaitement raison. Votre Temple de l'Espace, par exemple. Que pensez-vous qu'il lui arriverait si tous vos fidèles savaient ce qu'est leur pasteur et ce qu'il pense ? »

— « Où voulez-vous en venir ? Pourquoi me tenter ainsi ? »

Hurensohn lui répondit avec le plus grand sérieux, et Phillipso fut choqué en l'entendant utiliser son prénom :

— « Je vous tente effectivement, Joe, de tout mon cœur. Vous avez raison pour le chaos, mais il faudrait qu'un tel chaos survienne pour l'humanité ou pour toute autre espèce qui lui ressemble. J'avoue que cela secouerait la civilisation comme un vent de tempête et que beaucoup de structures s'effondreraient. Mais il n'y aurait pas de pillards parmi les ruines, Joe. Personne ne profiterait de la chute des autres. »

— « Je connais les êtres humains, » dit Phillipso d'un ton blessé. « Je n'aurais pas envie qu'ils rôdent aux alentours si j'étais à terre. Surtout ceux qui n'ont rien. Dieu ! »

— « Alors vous ne les connaissez pas assez. Vous n'avez jamais vu le noyau d'un être humain, cette partie de lui qui n'a pas peur, qui comprend et se fait comprendre. »

— « Et vous ? »

— « Moi, oui. Je le vois en ce moment même. Je le vois en vous tous. Seulement je vois davantage que vous. Vous pourriez tous en faire autant. Laissez-moi agir, Joe. Aidez-moi. Aidez-moi, *je vous en prie.* »

— « Pour perdre tout ce que j'ai eu tant de mal à... »

— « Perdre ? Pensez aux bénéfices ! Pensez à ce que vous feriez pour le monde entier ! Ou... si cela vous tente davantage... retournez la médaille. Pensez à votre responsabilité si vous ne décidez pas de nous aider. Tous les morts des guerres, tous les morts qui ont succombé à des maladies qu'on aurait pu prévenir, toutes les minutes de souffrance de tous les cancéreux, tous les pas hésitants des victimes de la sclérose généralisée, vous aurez tout cela sur la conscience dès l'instant où vous m'aurez dit non. Réfléchissez, Joe... *Réfléchissez !* »

Phillipso, les poings crispés, leva lentement les yeux sur Hurensohn, puis plus haut, plus loin que le dôme. Il tendit le bras, l'index tendu :

— « Excusez-moi, » dit-il, « mais on voit votre nef. »

— « Bah ! » fit Hurensohn. « Phillipso, vous m'avez forcé à me concentrer tellement que j'ai relâché la tension matricielle et que mon omicron a fondu. Il n'y en a que pour une ou deux minutes, et je reviens. »

Josephus MacArdle Phillipso traversa la pièce comme un somnambule et alla se coller contre le plexiglas, en contemplation devant la nef. Elle était magnifique, vaporeuse, impalpable comme une aile de papillon. Elle avait une vague phosphorescence qui grandissait sous l'éclat orangé du projecteur, puis diminuait de nouveau. Comme le projecteur l'atteignait une nouvelle fois, elle devint presque sombre.

Par-delà la nef, il contempla les étoiles, et, mentalement, d'autres étoiles plus lointaines et des nébuleuses, sans fin. Puis il baissa les yeux sur la terre, sur la pente au sommet de laquelle s'élevait le Temple,

sur la route, sur la vallée piquetée de lumières. Si je tombais d'ici au fond de la vallée, ce serait comme de tomber d'une crête dans le creux de l'empreinte digitale d'un bébé, songea-t-il.

Et il songea encore : Même avec l'aide du Ciel, je ne pourrais pas affirmer cette vérité et me faire croire. Je ne pourrais pas suggérer cette entreprise, on ne me ferait pas confiance. Je ne suis pas capable, et c'est par ma faute.

C'est la vérité, se dit-il amèrement. La seule. La vérité et moi sommes identiquement polarisés, elle s'écarte de moi quand j'en approche, par une loi naturelle. Je prospère sans la vérité, et cela ne m'a rien coûté. Rien sauf la capacité de dire la vérité.

Pourtant, je pourrais essayer. Que disait-il? *Le noyau d'un être humain, cette partie de lui qui n'a pas peur, qui comprend et se fait comprendre*. De qui voulait-il parler ? De quelqu'un que je connais ? De quelqu'un dont j'ai jamais entendu parler ? (« Comment ça va ? » demande-t-on, et on s'en fiche. « Désolé », dit-on, sans l'être le moins du monde. Hypocrisie, mensonges, des milliers par jour, si facilement énoncés qu'on n'en a même pas de remords.)

Cependant : *Je le vois en ce moment même,* a-t-il dit aussi. Voulait-il parler de moi ? Voyait-il mon noyau ?... S'il voit une chose pareille, il distinguerait un fil de la Vierge à soixante mètres.

Phillipso se le rappela, l'être lui avait dit que s'il refusait, ils ne feraient rien. Ils s'en iraient, voilà tout... ils partiraient, à jamais, et nous laisseraient à la merci de... comment avait-il dit?... des Ravageurs des Mondes.

— « Mais je n'ai jamais menti ! » se lamenta-t-il soudain à haute voix. « Je ne le voulais pas. Ce sont les autres qui m'ont questionné, vous comprenez, et je ne répondais que oui ou non, selon ce qu'ils désiraient entendre. La seule autre chose que j'aie faite, ç'a été d'expliquer les oui et les non ; à l'origine, ce n'étaient pas des mensonges ! »

Personne ne lui répondit. Il se sentait très seul. Il se remit à réfléchir : Je pourrais essayer... puis il se demanda, tristement : Pourrais-je essayer ?

Le téléphone sonna. Il le regarda sans le voir. Il sonna de nouveau. Il s'en approcha lentement, fatigué, et prit le combiné :

— « Phillipso, j'écoute. »

— « Ça va, Fakir, » dit le téléphone. « Vous avez gagné. Comment avez-vous fait ? »

— « Qui est à l'appareil ? Penfield ? »

Penfield dont le premier article avait permis l'ascension de Phillipso. Penfield qui, en qualité de chef d'une chaîne de journaux, avait depuis longtemps renié Phillipso...

— « Ouais, Penfield, » fit la voix gouailleuse et insultante, « Penfield qui vous avait solennellement promis que jamais plus ses journaux ne publieraient une seule ligne sur vous et votre fumisterie de guerre interspatiale. »

— « Que me voulez-vous, Penfield ? »

— « Vous avez gagné, voilà tout. Que je le veuille ou non, vous êtes redevenu d'actualité. On nous téléphone de tous les coins. Une escadrille de F-84 a quitté la Base. Il y a un camion de la TV qui grimpe la colline pour essayer de filmer en direct votre soucoupe volante. L'I.N.S. a déjà posé quatre questions. Je ne sais pas comment vous avez fait, mais vous revoilà en première page. Comment vous y êtes-vous pris ? »

Phillipso jeta un coup d'œil à la nef. Le faisceau orangé l'éclaira une fois, puis une fois encore, tandis que le téléphone bêlait son nom, sans arrêt. La lumière tourna, et...

Plus rien. Elle était partie. La nef avait disparu. « Attendez ! » hurla Phillipso, mais elle avait disparu.

Le téléphone gazouillait. Il lui tourna lentement le dos. « Attendez, » répéta-t-il. Il posa l'appareil et chassa les larmes de ses yeux. Puis il reprit le combiné.

— « Je l'ai vue d'ici, » fit la voix métallique. « Elle est partie. Qu'est-ce que c'était ? Qu'avez-vous fait ? »

— « Une nef, » dit Phillipso. « C'était un astronef. »

— « *C'était un astronef,* » répéta la voix, comme celle d'un homme qui prend note. « Allons, Phillipso, que s'est-il passé ? Les extra-terrestres sont venus vous parler face à face, c'est cela ? »

— « Ils... oui. »

— « *Face... à... face*. Compris. Que voulaient-ils ? » Un silence. Puis la voix se fit coléreuse. « Vous êtes là, Phillipso ? Bon sang, il me faut un article. Que voulaient-ils ? Ils ont imploré votre pitié ? Ils veulent que vous abandonniez ? »

— « Oui, c'est bien cela, » dit Phillipso en s'humectant les lèvres.

— « De quoi avaient-ils l'air ? »

— « Je... ils... il n'y en avait qu'un. »

— « Bon. Un seul. Un *quoi ?* Un monstre, une araignée, une pieuvre? Allons, parlez, Phillipso ! »

— « C'était... eh bien, ce n'était pas un homme, pas exactement. »

— « Une fille, » fit Penfield avec ardeur. « Une fille d'une beauté supraterrestre. Qu'est-ce que vous en dites ? Avant ils vous avaient menacé. Maintenant, ils tentent de vous séduire, etc. Qu'en pensez-vous ? »

— « Oh, je... »

— « Je cite vos paroles... *beauté surhumaine... ai refusé... céder à la tentation.* »

— « Penfield, je... »

— « Ecoutez, Fakir, c'est tout ce que je vous accorde. Je n'ai pas le temps d'écouter vos bobards. Par contre, je vous donne ceci en échange. Simple avertissement amical. De toute façon, il faut que cet article attende à demain. Tous les reporters et le FBI vont vous tomber sur le paletot, au Temple. Vous ferez bien de cacher les débris de votre ballon, ou de quoi que ce soit qui vous ait servi pour ce truquage.

Quand ils en arrivent à faire prendre le vol à toute une escadrille de réacteurs, ils ne trouvent plus la publicité amusante. »

— « Penfield, je... »

Mais la ligne était muette. Phillipso raccrocha et s'adressa à la pièce déserte : « *Vous voyez ?* » pleurnicha-t-il. « Vous voyez ce qu'ils me font faire ? »

Il s'assit lourdement. Le téléphone sonna de nouveau. New York, dit la standardiste. C'était son éditeur, Jonathan :

— « Joe ! Votre ligne était occupée. Bon boulot, mon vieux. J'ai entendu les nouvelles. Comment vous y êtes-vous pris? Peu importe. Seulement les faits. Je publierai un communiqué dès demain matin. Hé, dans combien de temps aurez-vous terminé votre bouquin ? Deux semaines ? Bon, disons trois... en trois semaines, vous pouvez le faire, mon vieux. Il le faut. Je supprime le nouveau Heming... ou le... peu importe, je libérerai les presses. Et maintenant, je vous écoute. Je vous branche sur les magnétophones. »

Phillipso regarda les étoiles. Dans l'écouteur, il entendit le premier *bip* du magnétophone. Il respira profondément, se pencha sur le micro :

— « Ce soir, j'ai reçu la visite d'extra-terrestres. Il ne s'agit plus d'une rencontre de hasard, comme la première fois, celle-ci, ils l'avaient arrangée. Ils sont venus pour me faire cesser... ni par la violence, ni par la persuation, mais avec... euh... l'arme suprême.

» Une fille d'une beauté supraterrestre m'est apparue parmi les spirales et les barres de mon radar à longue portée. Je... »

Derrière Phillipso, il y eut un bruit doux, humide, explosif, comme lorsque quelqu'un est trop en colère, trop écœuré pour parler, et ne peut que cracher son dégoût.

Phillipso lâcha l'appareil et se retourna. Il crut voir la silhouette de l'homme aux cheveux de sable, mais elle disparut. Il perçut un bref éclat dans le ciel à l'endroit où s'était trouvée la nef, mais rien de reconnaissable ; puis cela disparut aussi.

— « J'étais au téléphone, » gémit-il, « je pensais à trop de choses. Je croyais que vous étiez reparti. Je ne savais pas que vous aviez réparé votre... tension matricielle... je ne voulais pas... j'allais... je... »

Il comprit qu'il était seul. Jamais encore il n'avait été aussi seul.

Distraitement, il porta l'écouteur à son oreille. Jonathan lui disait d'un ton enthousiaste : « ... et le titre. *L'arme suprême*. Avec une image excitante de la fille sortant toute nue du radar. Le seul truc que vous n'ayez pas encore employé. On va les *dynamiter*. Ouais, et vous avez résisté, en plus. C'est épatant pour le Temple. Mais mettez-vous au bouquin, compris? Envoyez-le-moi dans les quinze jours et vous pouvez ouvrir votre propre banque d'Etat ! »

Lentement, sans rien dire, Phillipso raccrocha. Une seule fois, il regarda les étoiles et, pendant un instant atroce, chacune d'elles fut une vie perdue, un cœur malade, un jour de souffrance ; et il y avait des millions et des millions d'étoiles, et certaines étaient des galaxies d'étoiles ; et par millions de milliards, de tous leurs mégatons en

flammes, elles s'abattaient sur lui, elles s'abattraient pendant l'éternité.

Il se retourna en soupirant, alluma la lampe au-dessus de sa machine à écrire. Il y plaça bien au centre une feuille de papier, un carbone et un double, puis écrivit :

L'ARME SUPRÊME
par
Josephus MacArdle Phillipso

Avec aisance, adresse, vitesse et conviction, il se mit à rédiger.

(Traduit par Bruno Martin.)



THEODORE STURGEON, LE SPLENDIDE ALIÉNÉ

par GÉRARD KLEIN

Il est un art qui est différence. Il est des jours au temps brouillé, aux rues sombres et murées, aux fenêtres aveugles, où nous rêvons, tremblants d'angoisse déçue, à la porte qui nous mènerait au-delà du monde, qui prolongerait brusquement l'espace, qui multiplierait le temps en un jeu kaléidoscopique dont la réalité serait le terne fantôme. Nous avons une vague idée de cet ailleurs, mais une idée sans force, brumeuse, lointaine en une direction que nos yeux affairés perçoivent mal, car elle s'étend à l'autre bout d'un labyrinthe que le jour interdit et que clôt l'ennui; il nous y faut un guide.

Alors, nous prenons un livre. Nous y cherchons plus que l'évasion. Nous y cherchons la différence, cet espace dans lequel nous pouvons librement nous mouvoir, un court instant, émergeant de l'ombre aquatique du réel, franchissant un air plus léger où des couleurs plus riches épousent des contours plus nets, cet espace qui est le complément géométrique de notre forme intérieure. Les livres et les guides abondent; ils parviennent parfois à nous abuser avec tant de bonheur que, tandis que nous progressons en un faux labyrinthe qui n'est que le réel déguisé, nous croyons découvrir des contrées nouvelles. Et pourtant ces rues, ces villes et ces êtres ne sont que les doubles masqués, entraînés en un fastidieux tourbillon, de ceux que nous connaissons trop. Mais nous dormions tandis que nous croyions rêver. Il n'y avait là qu'apparence de mouvement, drap agité au lieu de fantôme; nous donnions d'autres noms aux mêmes objets, une seconde satisfaits, la suivante dupés.

Il existe cependant quelques vrais guides. Ils sont rares, car il est nécessaire, pour trouver les voies de la différence, de haïr suffisamment le réel, de le quitter, et de le contempler d'un œil différent, d'en faire le tour et de mieux le supporter enfin grâce à l'inhabitude.

Un beau jour, vous tombez sur un livre de Theodore Sturgeon. Quelque chose vous attrape, vous retient. Vous avez vaguement mal au cœur. Et voilà que vous basculez dans un autre monde, celui qui s'étend au-dehors de l'humain, ou celui que composent les formes étincelantes de cristaux songeurs. Adieu la grisaille.

Il y a chez Theodore Sturgeon une profonde haine de la réalité. C'est pourquoi il est un si bon guide du fantastique. C'est pourquoi il excelle à décrire un monde différent du nôtre et presque toujours horriblement différent, dont l'ordinaire réalité n'est qu'un terne cas particulier.

Peut-être Sturgeon a-t-il eu à se plaindre de la réalité. Je n'en sais rien. Cet homme, disent ses biographes américains avec un remarquable souci de précision, a trente-six ans; il a pratiqué toutes sortes de métiers, il porte la barbe, il est marié, a deux enfants et vit quelque part dans le Rockland County. Rien là-dedans de bien original. Mais là n'est pas le vrai Sturgeon. Du moins, pas celui qui nous intéresse. L'homme qu'est Bradbury peut nous passionner parce que nous tenons à connaître cet homme qui parle si chaleureusement des hommes. Mais la qualité de Sturgeon est la différence. Il nous importe peu de connaître sa forme humaine. Ou plutôt, son humanité est plus profonde.

Le vrai Sturgeon est dans ses livres. Et celui-là déteste cordialement le réel. Le vrai Sturgeon est différent des hommes et il est isolé en son milieu. Il se dresse contre le réel. Et il ne peut pas être très différent de ses personnages. C'est du moins ce que nous pouvons ou voulons croire lorsque nous constatons l'insistance avec laquelle il revient sur un type précis de héros.

Le personnage favori de Sturgeon est l'Etranger le plus parfait que l'on puisse imaginer ; il n'est guère humain, même s'il emprunte la forme de l'homme, il se trouve isolé dans le

domaine social et il se meut dans un monde qui lui est propre.

Il est isolé parce que nul ne le reconnaît pour son semblable, du moins d'emblée. C'est l'idiot fabuleux de « *More than human* », absurdement cohérent, petite entité fermée sur elle-même, incapable de communiquer avec l'extérieur, ou bien c'est le mutant, possesseur unique de dons sans emploi ; sa singularité entraîne l'incompréhension et soulève le dégoût. C'est un infirme, qu'il soit un peu plus ou un peu moins qu'humain.

L'infirme apparaît dans la mythologie de Sturgeon avec une fréquence significative. L'infirme est, pour Sturgeon, celui que sa lacune ou sa différence coupe du milieu social et de toute réalité physique, celui qui est contraint d'adopter une optique à l'égard du monde différente de celle des normaux, celui qui, du fait qu'il souffre de l'absence du monde dans ses perceptions incomplètes ou dans son insatisfaction, atteint à une plus parfaite conscience de lui-même. Ce peut être une naine, comme Zena, dans « *Cristal qui songe* », merveilleusement menue, ou ce peut être un mutant comme cet enfant *non* télépathe de la nouvelle « *Prodigy* », qui est perdu dans un monde de téléphathes et qui ne sait que haïr. Ce peut être au contraire le télépathe, qui, seul de son espèce, souffre de percevoir ce bruit mental incessant qu'émettent certains humains.

Jamais cet être différent ne peut s'attendre à être admis dans le monde des normaux. Il lui faut lutter seul pour survivre, il lui faut être à lui-même sa propre culture et sa propre civilisation. L'idiot muet de « *More than human* » restera à jamais étranger au monde des hommes. Et l'étrange enfant de « *Cristal qui song* » est rejeté avec violence et répulsion de la société des enfants, car il est différent : il mange les fourmis.

Jamais, les normaux ne s'inquiètent des raisons de ces attitudes étranges. Ils se suffisent à eux-mêmes; ils peuvent se permettre d'être égoïstes. Aussi la grande supériorité de l'infirme, du mutant, de l'étranger, sur l'être normal, est-elle, affirme Sturgeon, son extrême sensibilité, sa capacité décuplée de ressentir et de comprendre; ce grand don de l'insuffisance, c'est d'être décalé du réel, étranger au monde, quelque peu aliéné, de prendre conscience de sa différence, de contempler le réel de l'extérieur, au travers d'un écran, avec le recul nécessaire que donne un monde intérieur, et de le juger froidement.

Aussi comprend-on la profondeur, l'intensité et l'atmosphère d'étrangeté que Sturgeon sait donner à ses histoires. On ne connaît vraiment que ce qui blesse. On ne prend conscience de ses organes que lorsqu'ils sont atteints. Toute la première partie de « *More than human* » est consacrée à la lente et longue quête de l'idiot qui s'approfondit, qui se cherche au travers d'un monde qu'il ne comprend pas. L'enfant de « *Cristal qui songe* » fuit et se crée peu à peu un univers personnel. Ainsi, le fantastique de Sturgeon est-il un fantastique subjectif, spontané, qui s'oppose au fantastique élaboré et presque toujours superficiel.

***

La conception du monde des créatures de Sturgeon est donc relativement simple. C'est en chaque cas un univers uniquement centré sur ce point de conscience que sont ces êtres. Est-ce de l'égocentrisme? Nullement. Leur construction leur interdit de connaître quoi que ce soit d'autre, de partager une expérience, d'emprunter un souvenir, soit que les humains les fuient ou qu'ils fuient les humains, soit que se dresse entre eux et les normaux le mur d'une défaillance de leurs sens.

Ce peuvent être des conceptions aussi bien logiques et scientifiques que magiques. Il n'y a guère de différence.

L'ambiguïté de Sturgeon surprend à première vue. L'une de ses histoires est scientifique, la seconde relève de la féerie, la troisième est peuplée de sorcières et de vampires.

Mais on comprend aisément ce que Sturgeon trouve dans la science et dans la magie, si l'on admet qu'il s'exprime en ses personnages et qu'il leur ressemble donc en une certaine façon.

La science est une expression objective de la réalité, profondément étrangère à l'inconscience qui naît de l'habitude. La science essaie de rendre aux phénomènes une perpétuelle fraîcheur

pour mieux les étudier, pour mieux être surprise par eux. La science retaille sans cesse le vieux diamant de la connaissance pour en obtenir un éclat neuf. La science relève d'une volontaire aliénation de l'homme vis-à-vis du réel.

Or, ce qui plaît à Sturgeon, c'est cette inquiétude, ce détour par lequel on rejoint le réel. Sturgeon donne à la science une valeur magique. Ses réalisations ne l'intéressent pas. Seuls, ses rites et ses possibilités retiennent son attention. Peut-être ce cas est-il unique dans le domaine de la science-fiction. Il n'y a pas chez Sturgeon le moindre lyrisme de la machine. Il y a moins encore cette recherche, propre à Bradbury, des incidences de la science sur l'homme. Il y a simplement un vaste intérêt pour cette démarche tâtonnante, pour cette méthode hésitante palpant peu à peu le monde comme les mains d'un aveugle dessinent les contours d'un visage, et pour toutes ces voies de la compréhension qui ne passent ni par les sens normaux ni par les habitudes de pensée ordinaires.

La science ainsi comprise diffère peu de la magie. La magie est une autre tentative tâtonnante pour reconnaître le réel, mais qui ne repose plus sur le rationnel. Sturgeon ne s'inquiète pas du rationnel. Il englobe la science et la magie dans une même généralité qui donne à l'homme des yeux myopes et clignotants, mais émerveillés. La magie et la science sont pour Sturgeon des méthodes identiques pour nous mener en dehors de nous-mêmes.

Une des nouvelles qui rendirent Sturgeon célèbre est pourtant centrée sur une machine, le « Killdozer ». (Il y a là un jeu de mot intraduisible en français; « to kill » signifie tuer.) Ce Killdozer est en fait un Bulldozer dont s'est emparé une intelligence, et qui se met, sans raison apparente, à détruire. Mais ce n'est pas la machine qui est devenue ou qui se révolte contre son créateur, selon un thème légèrement usé. C'est cette intelligence, emprisonnée depuis des milliers d'années en un point précis de la croûte terrestre et que l'excavatrice met à jour, qui utilise cet instrument imparfait qu'est une machine pour accomplir ses propres fins. La machine n'est rien d'autre qu'un intermédiaire entre le monde et cet esprit presque immatériel, un intermédiaire brutal, un moyen imparfait, mais nécessaire. Sans doute sommes-nous tous, pour Sturgeon, des « Killdozers », avec nos esprits subtils et nos corps grossiers et maladroits. Aussi bien, les mouvements de nos membres, les saccades de notre mécanique n'ont-ils d'intérêt pour Sturgeon que lorsqu'ils révèlent les transformations profondes de notre esprit et de nos intentions. Et encore la description du comportement est-elle insuffisante. C'est pourquoi Sturgeon, contrairement à la plupart des écrivains américains contemporains, décrit ses étranges personnages de l'intérieur, et, le plus souvent, d'un fort profond intérieur.

Quelles sont ces régions qu'explore Sturgeon?

Ce sont, puisque ces personnages sont isolés, des paradis ou des enfers individuels. Plus souvent des enfers que des paradis. Car cette qualité de conscience dont bénéficient les héros de Sturgeon est aussi une souffrance — la solitude. La richesse des héros de Sturgeon est le complément normal de leur infirmité, elle est le prix de leur singularité, donc de leur solitude. Cette richesse apparaît parfois en de simples détails physiques; ce peuvent être les Mains de Bianca (dans la nouvelle du même nom), mains d'une demeurée, mais mains autonomes, prodigieusement souples, blanches et fines, mais belles en elles-mêmes, en qui toute vie et toute intelligence d'un être inconscient se sont retirées ; mains dont on peut tomber amoureux, au-delà de celle que les porte, mains qui ne sont peut-être qu'un rêve.

Il s'agit le plus souvent de mondes intérieurs, mais, toujours, de détails indicibles, personnels, intransmissibles. La communion n'est possible, dit Sturgeon, pour les êtres normaux qu'en surface. Les régions profondes de l'être, conscientes ou non, demeurent murées. Le fabuleux idiot de « *More than human* » ne peut partager sa détresse avec aucun humain. Et nul ne peut aider l'enfant de « *Cristal qui songe* » tandis qu'il se transforme intérieurement sans savoir encore ce qu'il va devenir.

Ce qui surgit ainsi des profondeurs de l'esprit est un ensemble de forces

simples et latentes, vitales, comme celles qui font nos rêves. Aussi y a-t-il chez Sturgeon un sens très prononcé de la barbarie, un certain primitivisme qui pourrait être le comble d'un esthétisme raffiné, s'il n'était si sincère. Ce que l'esprit, par exemple, soumis à l'isolement, secrète le plus volontiers, c'est la méchanceté. Une haine à l'état pur, viscérale, comme celle que porte Ganneval aux Cristaux et à tout le genre humain.

Cette expression des affleurements incontrôlables de l'inconscient est si naturelle à Sturgeon que son style palpite au même rythme qu'eux. C'est une sorte de lave de mots, lourde et désordonnée, charriant le pédantisme et l'évidence, bouillonnante, négligeant l'effet, souvent maladroite, à peine dégrossie au début d'une histoire ou d'un chapitre, puis trouvant sa tonalité propre, s'épurant, agrippant finalement le lecteur et s'accordant aux pulsations même de son cœur. Fort peu d'art là-dedans, mais sans doute une difficile et douloureuse spontanéité.

Certains reprochent à Sturgeon le caractère violent et névrosé de ses histoires, et leur ton désarticulé. Mais le fait même qu'il appelle ainsi la réprobation, prouve qu'il atteint son but. Il ne laisse jamais indifférent. Il touche au point sensible, brutalement. Mais il rénove l'histoire choc parce qu'il fait appel à l'esprit et non pas seulement aux nerfs, parce que tant la forme que le fond éveillent un être inconnu dans l'inconscient du lecteur.

⁂

Du reste, ces infirmes, ces incomplets que Sturgeon se plaît à décrire, sont eux-mêmes comparables à ces poussées venues de l'inconscient; ils progressent aveugles, portant en eux-même leur suffisante vérité. Rien mieux que l'isolement ne transforme l'être et n'agit sur ses forces.

Or, le résultat de cette transformation, c'est-à-dire le Mutant, est, pour Sturgeon, celui qui libère en lui certains pouvoirs de l'inconscient. C'est celui qui peut contrôler les esprits, transformer les rêves en réalités, traverser l'espace à la vitesse de la lumière, par un mécanisme qu'il ne connaît pas lui-même. Mais il est aussi, et il est surtout, des mutants de la sensibilité, des mutants en qui la haine s'est prodigieusement développée, pour qui la haine est devenue une fin en soi.

La première de ces forces, de ces angoisses secrètes, celle qui détermine le plus souvent la haine et celle à laquelle Sturgeon accorde le plus d'importance, est la solitude; une solitude si complète, si finale, qu'elle vient se confondre avec le personnage qui la porte.

Il est des êtres dont la mutation est la solitude, qui ont acquis au jeu des chromosomes une immense conscience de leur solitude et du vide de l'univers. Il est une histoire de Sturgeon (« *A saucer of loneliness* ») dans laquelle il exprime de façon poignante cet absolu de la solitude. Une soucoupe volante tombe du ciel. Une femme la découvre et l'objet venu d'ailleurs lui délivre un message que jamais elle ne transmettra aux enquêteurs, malgré toutes les pressions. Et ce n'est rien de ce que les hommes attendent, ni un secret scientifique, ni une déclaration, ni la connaissance, ni la puissance, mais une simple bouteille lancée dans la mer de l'espace, témoignage d'une autre solitude mille fois plus profonde que celle d'aucun humain, guettant sur une autre rive du vide une réponse impossible. La femme s'écrie en substance : « Ils ont imaginé toutes sortes de mutants, ces grands cerveaux : de super-savants, de super-télépathes, de super-penseurs, mais jamais une autre race éprouvant de super-sentiments, riant d'un super-rire, souffrant d'une super-solitude. »

La solitude entraîne l'attente et le désespoir. Ainsi, ce monde neuf et différent dans lequel nous suivions Sturgeon avec l'espoir d'échapper à la réalité, ne sera-t-il fait que d'une solitude et d'un désespoir quintessenciés, plus durs, plus purs que ceux que nous abandonnions ? Ce nouveau monde est-il sans issue? Nous sommes-nous réfugiés dans nos espaces secrets pour nous y trouver plus implacablement prisonniers encore?

Non, car il y a ce message qui porte la connaissance de la solitude d'un monde à l'autre. La solitude n'est plus irrémédiable, qui est transmise et peut-être partagée. La femme qui a reçu le message d'un autre monde l'a

compris. Elle vit sur une grève et, chaque jour, elle lance à la mer (son espace proche, personnel, accessible), une bouteille, et elle écrit, répandant ainsi sa solitude de l'Orient à l'Occident. « To the lonliest one. » *Au plus solitaire.* (Sans doute y a-t-il là une image de l'écrivain qui ne peut apaiser sa solitude qu'en expédiant au gré des mots ses messages sans savoir jamais s'ils seront entendus.)

« To the loneliest one »

Il est en certaines âmes vivantes
Une indicible qualité de solitude,
Si profonde qu'elle doit être partagée,
Comme la compagnie est partagée par des êtres moindres.
Une telle solitude est mon lot. Que ceci vous apprenne
Que dans l'immensité,
Il est quelqu'un de plus seul que vous.

⁂

A moins qu'un jour on ne frappe à la porte...

Et l'on frappe toujours à la porte. Il est toujours une solitude dans le monde qui est pire que la sienne et la solitude peut se partager comme la compagnie. On ne peut partager son être et c'est pourquoi on est seul, mais on peut partager sa souffrance. Cette solitude n'est pour Sturgeon qu'une épreuve nécessaire dont on sort affiné, dégagé d'une gangue d'inconscience.

A force d'isolement, le héros de Sturgeon devient étranger au monde. A force de solitude, il devient étranger à lui-même. Il est détaché du monde et de lui-même. Il est aliéné, prisonnier des ses insuffisances. Mais voilà qu'il redécouvre le monde au-delà de son aliénation. Il se fraye d'autres chemins que ceux de la perception. Il découvre la beauté du réel selon des voies plus subtiles. Il sait d'autant mieux la valeur de la tendresse qu'il a mesuré le poids de la solitude. Il est prêt pour sa résurrection. Il a finalement une conscience d'autant plus aiguë de son intégration au réel, de sa place dans le monde, qu'il en a été si longtemps écarté. Il y a plus de bonheur possible, dit Sturgeon, pour les infirmes que pour les êtres sains, et plus de liberté pour le prisonnier que pour l'oiseau.

Ce bonheur se situe dans un monde différent que nul d'entre les normaux ne peut saisir, puisqu'il faut tout d'abord franchir les portes de la solitude. Presque toutes les histoires de Sturgeon, en tout cas les meilleures, reposent sur ce même thème : un individu isolé, qui se sent inutile, dérivant, cherche désespérément un ensemble dans lequel il puisse entrer, un groupe auquel il puisse s'intégrer. Or cet ensemble, il ne le trouve que parmi ceux dont le malheur est symétrique du sien, en accusant encore son aliénation, en basculant dans un monde différent.

Le héros de « *Cristal qui songe* » prend de mieux en mieux conscience de sa nature non humaine et pénètre finalement dans le monde des cristaux qui l'ont créé en rêve, et ce monde est un prodigieux enchevêtrement d'intelligence et de pensée dans lequel il ne se trouvera plus jamais seul, dans lequel des réponses succéderont toujours à ses question. Sa personnalité demeure intacte, mais elle peut enfin s'épanouir, en entrant dans un ensemble plus vaste qu'elle, au contact d'autres esprits.

Et l'idiot de « *More than human* » trouve la paix et la satisfaction lorsqu'il s'intègre à cette cellule de cinq personnes, lorsqu'il cesse d'être lui-même pour n'être plus qu'une partie de « l'Homo Gestalt », cet ensemble destiné à succéder à l'*homo sapiens.* Il faut se perdre, puis s'oublier, pour se sauver et se libérer.

La solution au problème de la solitude est donc, pour Sturgeon, l'ensemble dans lequel viennent s'intégrer l'individu, le groupe, puis la race, puis l'espèce, sans perdre pour autant leur individualité, en une chaîne de dépendance et de complémentarité. Mais notre monde, notre sorte d'hommes est impuissante à réaliser cette fusion. Nous menons des existences parallèles, tristement séparées à force d'inconscience. On saisit dès lors la supériorité des infirmes sur les normaux. Leur conscience est à la mesure de leur souffrance. Leur fuite de ce monde les conduit en un autre. Leur haine d'eux-mêmes leur fait priser

autrui. Ils savent ce que c'est qu'aimer.

Une personne en cinq personnes. Voilà la conclusion de « *More than human* ». Est-ce de la solidarité ? C'est sûrement plus profond. C'est une sorte d'unité organique. Celle-là même qui existe entre les cellules de notre corps, si parfaitement différenciées. C'est celle dont rêvent les humains depuis qu'ils existent. Atteindre et connaître l'autre, l'indiciblement différent, assez pour ne faire plus qu'un. Je pense que c'est ce qu'on peut appeler l'amour idéal. J'espère que Sturgeon l'a rencontré ainsi qu'il l'a exprimé.

Ceci a une résonance particulièrement humaine. En vérité, lorsque Sturgeon décrit ses personnages monstrueux, ce sont tous les hommes qu'il cherche à atteindre sous leur écorce d'infirmité. Nous, humains, sommes tous des infirmes. Mais nous ne le sentons pas assez. Nous ne sommes pas suffisamment écorchés. Nous appartenons au genre humain, mais bien peu le sentent. Nous faisons partie d'une espèce, mais nous méprisons la vie.

Et ce monde des cristaux ou cet ensemble de compréhension plus grand que l'homme, qui apparaissent dans « *Cristal qui songe* » et dans « *More than human* », c'est ce dont nous rêvons en ces jours où un rien nous blesse et où nous nous sentons étrangers à tout.

Mieux, Sturgeon décrit notre esprit lui-même : au-dedans de nous-même, notre esprit est composé de tendances profondes et antagonistes, aveugles, qui doivent se fondre en une seule personne, ou choisir l'inconscience ou la folie; au-dehors de nous-même, nous sommes, tous, les rêves d'un plus grand être qui n'existe que dans la mesure où nous le voulons bien.

***

Ainsi, nous avons, à la suite de Sturgeon, rejeté le monde impossible, nous nous sommes réfugiés dans les univers imaginaires et voilà que nous débouchons, alors que nous nous y attendons le moins, sur l'humain, sur la beauté indicible du réel. Mais ce n'est pas le même réel que nous retrouvons. Entre lui et celui que nous abandonnâmes il y a l'aliénation, ce détour de l'esprit. Il y a ce millier d'aliénations que décrit Sturgeon et qu'il vit, certaines ne menant nulle part qu'à la destruction, mais d'autres conduisant soudain, après un long parcours souterrain, à ce que nous repoussions tout d'abord. Or, il n'est sans doute pas d'émotion plus intense que celle de l'enfant qui découvre le monde, sinon celle de l'aveugle qui ouvre une première fois les yeux et voit, ou celle du dément qui retrouve le contact et le sens de la réalité.

Au-delà de l'infirmité commence l'aliénation. Et de l'aliénation vient la solitude qui elle-même entraîne l'aliénation. Mais cette étrangeté parfaite n'est qu'une porte qui s'ouvre sur l'au-delà de l'humain, ou peut-être sur le plus-humain. Une porte nécessaire. Seul le malade a une exacte connaissance de la santé. L'aliénation a des splendeurs que Sturgeon nous communique; l'aliénation est une des qualités de l'homme.

Et parce qu'il le dit, Sturgeon n'est pas seulement un conteur de curiosités, une sorte de dompteur de monstres, mais bien un écrivain, un authentique guide des régions fantastiques et nostalgiques de l'être.

Car l'écrivain se situe au-delà du conteur. Le conteur retient l'attention par la perfection et la complication de l'intrigue. Ou encore le conteur prétend à la beauté formelle absolue, tandis que l'écrivain se contente de l'humain; l'écrivain dévoile soudain un esprit humain, des réactions humaines, une souffrance humaine, parfois cachés, parfois malaisement exprimés, mais toujours sous-jacents. Et c'est ce que nous préférons. Nous cherchons dans l'écrivain et au travers de ses œuvres un ami qui nous ressemble et qui nous comprenne en se comprenant, un complément. Et notre joie est grande lorsque nous distinguons, inscrits en lignes de feu dans une œuvre, les traits de celui qui l'édifia, lorsque nous percevons la moindre affinité avec nos propres traits.

Or, il y a une telle unité dans la cruauté et la tendresse de Sturgeon, dans la splendeur de son aliénation, que nous y saisissons la détresse et la grandeur d'un dieu interne et microcosmique.

BIBLIOGRAPHIE

1948. — *Without sorcery.*

1950. — *The dreaming jewels* (*Cristal qui songe,* Rayon Fantastique, 1952).

1953. — *E pluribus unicorn* (disponible à notre Service Bibliographique Etranger).

1953. — *More than human* (*Les plus qu'humains,* Rayon Fantastique, 1957).

1955. — *Caviar* (disponible à notre Service Bibliographique Etranger).

1955. — *A way home* (prochainement disponible à notre Service Bibliographique Etranger).

Parmi les nouvelles citées dans cet article, « *Prodigy* » figure dans le recueil « *Caviar* » ; « *Bianca's hands* » et « *A saucer of loneliness* », dans le recueil « *E pluribus unicorn* ».



Au sommaire du numéro de mai de

Fiction

vous pourrez lire entre autres :

DOMAINE INTERDIT

par PHILIP MACDONALD

Il est des secrets auxquels il ne faut pas toucher.

●

L'HOMME NON LATÉRAL

par MARTIN GARDNER

Promenade dans la quatrième dimension.

●

HEURE SANS GLOIRE

par ROBERT ABERNATHY

La moins attendue des guerres de l'avenir.

●

COMMENT VONT LES AFFAIRES ?

par JACQUES STERNBERG

Commerce des temps futurs.

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

Le livre du mois est « *Le dieu des sorcières* », par Margaret Murray (collection la Tour Saint-Jacques, dirigée par Robert Amadou), Editions Denoël.

Miss Margaret Murray est une anthropologue anglaise. Elle avait publié vers 1920 le livre qui a donné son inspiration à H. P. Lovecraft : « *Le culte des sorcières dans l'Europe occidentale* ». « *Le dieu des sorcières* » est la traduction de son dernier ouvrage. C'est un livre exceptionnellement passionnant, qui se rattache à un thème bien des fois exploité dans « *Fiction* », celui des réalités possibles derrière le culte des sorcières. Des nouvelles telles que « *L'émissaire* », par Poul Anderson, ont montré ce qu'un auteur de science-fiction peut tirer de ce thème. La thèse de Miss Murray est tout aussi fantastique que les nouvelles de nos auteurs, mais mieux fondée historiquement. Selon elle, le culte des sorcières est la plus ancienne religion du monde, une survivance du néolithique à notre époque. Les démons qui venaient au sabbat des sorcières, les fées des légendes sont des sauvages primitifs du néolithique qui ont survécu dans des lieux déserts jusqu'au moyen âge. Ils ont été ensuite assimilés mais leur religion a persisté et, d'après Miss Murray, persiste encore. Selon elle, les soi-disant civilisés peuvent être étudiés par l'anthropologue selon les mêmes méthodes que les soi-disant sauvages, et avec des résultats extrêmement surprenants. La lecture de cet ouvrage me paraît obligatoire pour nos auteurs car il y a à peu près deux sujets de nouvelles fantastiques originaux par page.

Mais je recommande également cet ouvrage à nos lecteurs comme un des meilleurs récits fantastiques que j'aie jamais lu.

Faut-il le prendre absolument au sérieux ?

Je ne suis pas anthropologue moi-même et Miss Margaret Murray a une fort bonne réputation dans les milieux des spécialistes. Sa thèse me paraît cependant bien singulière : pourquoi dans tous les raids de l'inquisition sur les sabbats des sorciers n'a-t-on jamais capturé un des sauvages dont elle parle? Miss Murray répond à cette objection en prétendant qu'il s'agissait d'êtres extrêmement agiles, difficiles à saisir. Il me paraît tout de même difficile de croire que ces êtres couraient plus vite qu'une balle de pistolet. D'autre part, Miss Murray elle-même décrit des objets fabriqués par ces êtres : coupes de verre coloré, instruments complexes, pactes « avec le diable » écrits sur parchemin dans une langue inconnue : tout cela me paraît être d'un niveau technologique bien au-dessus de celui d'une tribu sauvage. Personnellement, j'aime mieux croire aux personnages de Poul Anderson, tels qu'il les décrit dans « *L'émissaire* » et dans son roman « *L'épée brisée* », qui malheureusement n'est pas encore traduit en français.

C'est également des premiers hommes que nous parle le livre de Monseigneur Léon Christiani, « *Le vrai visage d'Adam* » (Editions du Centurion).

Sensiblement les mêmes faits que dans l'ouvrage de Miss Murray y sont interprétés d'une façon tout à fait différente. L'auteur, en effet, après avoir exposé avec la plus grande rigueur scientifique ce que nous savons sur l'origine de l'homme, en conclut à la réalité de la thèse biblique. Ce qui prouve bien que les mêmes faits peuvent conduire à des conclusions absolument différentes. Mais il n'est nullement besoin d'être un catholique croyant pour apprécier « *Le vrai visage d'Adam* », en tant qu'excellent ouvrage de vulgarisation.

Dans un tout autre domaine, M. R. W. Anderson nous donne, chez Dunod, « *Dansons avec les mathématiques* ».

C'est une des meilleures introductions aux mathématiques parues à ce jour. Si vous connaissez des jeunes qui se croient, à tort, rebelles aux mathématiques, offrez-leur ce livre.

C'est de Roumanie que me parviennent cette fois-ci de bonnes nouvelles

de la science-fiction. Une collection de récits de science-fiction aussi bien originaux que traduits de l'anglais ou du russe y est déjà à son 32e numéro. Bonne chance à la « Povestiri Stiintifico-Fantastice » !

Jacques BERGIER.

●

Il est un rêve que nous avons tous fait. C'est celui de ne compter parmi ses amis que des êtres exceptionnellement intelligents et sensibles, extraordinairement cultivés et savants, et dont les connaissances puissent quelque peu rejaillir sur nous. Eh bien, pourvu que vous disposiez d'un peu d'imagination, ce rêve est réalisable. Il vous suffit de lire le livre d'Hans Hartmann, « *Constructeurs d'univers* », qui vient de paraître, adapté et complété par Jacques Bergier, chez Plon, dans la collection maintenant célèbre des Ceram. Vous n'y trouverez ni un exposé sec de théories délicates ni une série de biographies facilement ennuyeuses, mais bien quelques vivants portraits de ceux qui contribuèrent à la construction de l'univers que nous connaissons, ou encore qui édifièrent notre connaissance de l'univers.

Cette méthode didactique, qui consiste à replacer des œuvres scientifiques d'un intérêt évident, dans leur contexte humain qui est le plus souvent passionnant, semble bien être devenue celle de Jacques Bergier. Il l'avait déjà utilisée en collaboration avec Pierre de Latil dans leur livre « *Quinze hommes et un secret* » dont j'ai parlé ici même. Avec « *Constructeurs d'univers* », il s'avère que l'intérêt de cette méthode n'est pas seulement journalistique, et qu'elle peut donner à réfléchir aux psychologues. Les données esthétiques d'une œuvre de physicien ne se saisissent bien qu'au travers d'une personnalité, et souvent le sens qu'un savant donne à sa recherche donne plus d'indications sur lui-même et sur sa psychologie qu'une stricte biographie si soigneuse soit-elle, tant il est vrai que les travaux les plus abstraits peuvent constituer l'expression significative d'une personnalité par ailleurs secrète. Il est difficile de séparer l'œuvre d'Einstein de sa préoccupation métaphysique de l'unité du réel, celle de Rutherford d'un certain empirisme pragmatique propre aux Anglo-Saxons.

On conçoit d'autant mieux, dans ces conditions, la nécessité d'une Histoire réellement objective et complète de toute la recherche scientifique. Un tel travail nécessiterait et une culture scientifique extraordinaire et une solide connaissance des méthodes de la psychologie et de l'Histoire, mais dans l'état actuel des choses, il semble bien conditionner une profonde compréhension de l'histoire de la pensée et de l'Histoire tout court. Espérons que cette lacune sera bientôt comblée.

En tout cas, « *Constructeurs d'univers* » semble bien constituer une bonne base de départ pour ce qui touche au grand bouleversement de la physique qui eut lieu au début du siècle et dont les effets se font encore sentir. « Les savants du siècle à venir n'auront qu'à pousser une décimale plus loin nos calculs, » disait avec lassitude un physicien du XIXe siècle. Mais comme le fit remarquer je ne sais plus quel autre physicien, cinquante ans plus tard, cette décimale nouvelle en permettant une approximation plus fine de la réalité, a conduit à la théorie de la relativité, et demain peut-être à celle des champs unifiés en passant par les travaux de Rœntgen, des Curie, de Planck, de Langevin, de Heisenberg, de Broglie, pour ne citer que quelques-uns de ceux qui ont une place dans le livre de Hans Harmann et Jacques Bergier.

Nous voyons les uns, au moyen de leurs expériences, faire chavirer toute une conception apparemment stable de l'univers, et les autres en bâtir une nouvelle au moyen de théories de plus en plus abstraites. Certains, enfin, ne se contentant pas d'observer le réel accroissent l'emprise de l'homme sur la nature, tel Marconi, et inventent même des disciplines nouvelles, tel Norbert Wiener.

Il faut parler de ces découvertes et montrer ces hommes qui seront peut-être aux yeux de l'avenir la seule légitimation de notre temps. A ce titre, « *Constructeurs d'univers* » nous paraît être l'un des grands livres de haute vulgarisation de l'année, et nous estimons que chaque lecteur de « *Fiction* » devrait le lire au moins une fois. Il y a là de la science-

réalité qui dépasse souvent en envergure la meilleure science-fiction.

Jacques Bergier ne s'est pas contenté d'adapter ce livre qu'il a traduit de l'allemand. Il l'a très substantiellement complété. Il fallait en effet citer les découvertes de Branly avant d'exposer celles de Marconi. Il est bon d'insister sur le rôle de Langevin dans le perfectionnement et la diffusion des idées einsteiniennes. Enfin, et quoique la cybernétique se situe un peu en dehors de la physique qui constitue le thème central de l'ouvrage, il était intéressant d'attirer l'attention du public sur la personnalité extraordinaire encore qu'assez mal connue en France, de Norbert Wiener.

Signalons enfin une légère erreur due sans doute à l'inattention d'un typographe. A la page 195 le portrait de Copernic est attribué à Giordano Bruno, et à la page 197 celui de Giordano Bruno est attribué à Copernic. (Il suffit de se reporter au Petit Larousse pour rectifier.)

Espérons enfin que Jacques Bergier ne s'en tiendra pas là et qu'il publiera bientôt une autre œuvre dans le même style, qui se penchera sur le cas de grands physiciens dont l'histoire reste à écrire : Dirac, Pauli et tant d'autres.

⁂

En cette année géophysique internationale, il est quelques questions de mécanique des fusées et d'astronautique qu'il importe de connaître. Les livres sur la question ne manquent pas. Cependant, les uns relèvent d'une vulgarisation exagérée qui laisse plus de place à la littérature qu'à la science et qui s'inquiète peu des techniques récemment mises au point, et les autres traitent souvent la question de façon extrêmement convaincante et détaillée, mais parfois, malheureusement trop précise et trop ardue pour le profane. Il existe aux U.S.A. un certain nombre de pocket-books qui se situent juste dans la zone intermédiaire et qui ont connu de ce fait un très grand succès.

C'est ce même succès que nous souhaitons à « *Vers les espaces infinis* », de Michel Jansen (éditions du Soleil Levant, Belgique). Signalons en passant, sans toutefois vendre la mèche, que les lecteurs de « *Fiction* » connaissent fort bien la plume de M. Jansen.

La première partie du livre décrit avec un extrême souci d'actualité toutes les tentatives faites dans le sens de la conquête de l'espace et les possibilités qui sont maintenant ouvertes dans cette voie. Je pense que ces pages peuvent avoir l'incontestable intérêt de mettre les choses au point pour un public parfois abusé par une presse facilement euphorique. La suite du livre décrit l'exploration de l'espace telle que nous la concevons actuellement. Elle est rédigée de façon fort attachante et avec un louable souci de clarté et d'honnêteté qui contraste avec le goût du sensationnel à tout prix, fréquemment de règle en ce domaine.

Un livre comme « *Vers les espaces infinis* » peut avoir une portée bien plus considérable que son aspect relativement modeste peut le laisser supposer. Il importe de vulgariser les notions élémentaires de l'astronautique. La conquête de l'espace s'opère au moins autant au sein de l'opinion que dans le cadre des laboratoires ; car c'est dans la mesure où le public prendra un intérêt accru à ces recherches que les chercheurs seront de plus en plus nombreux, disposeront de plus de ressources et verront leurs succès croître en proportion. Signalons encore la présentation agréable, format livre de poche, et les nombreuses illustrations.

⁂

Instruire un public de plus en plus curieux des choses scientifiques et qui regrette souvent son insuffisante formation en ce domaine est également l'intention du livre de Paul Henri Paillou, « *L'homme, fils de la Terre et du Ciel* » (Ed. Sésame). Il y a là, en près de deux cents pages, une véritable petite encyclopédie des résultats scientifiques, de la biologie à l'astronomie en passant par la physique. Une telle synthèse suppose un effort considérable de documentation et de concision. Cet effort a indéniablement porté ses fruits. Cependant, du fait de sa concision même, le livre n'échappe pas à un certain pédantisme et sa lecture suppose déjà un bon nombre de connaissances. Par ailleurs, une telle

accumulation de noms, de chiffres, de faits, ne va pas sans une certaine sécheresse. On souhaiterait parfois plus d'ampleur, plus de recul qui permettraient de mieux juger. C'est une étrange chose, que ce vaste tableau synthétique de la science donne un peu l'impression d'une mosaïque, d'une juxtaposition d'ailleurs raisonnée, de rubriques dont les liaisons, les points communs, ne sont pas toujours suffisamment explicités. Il y a là une érudition éclectique qui plaira en tout cas à notre ami Jacques Bergier.

Ceci dit, il s'agit d'une passionnante description de ce milieu dans lequel baigne l'homme, l'univers. Un tel ouvrage peut très largement servir de sources de références au lecteur et à l'écrivain de S. F.

Gérard KLEIN.

●

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

« *Martiens, go home* » (Martians, go home), de Fredric Brown (Denoël), n'est peut-être pas ce qu'on a coutume d'appeler une « grande œuvre » ; en fait, elle est mieux que ça, puisqu'elle est constamment drôle, distrayante, spirituelle, caustique, sardonique. Un canular ? Peut-être, mais alors poussé jusqu'aux limites extrêmes — et d'une tenue littéraire à laquelle l'excellente adaptation de notre ami et confrère Alain Dorémieux n'enlève pas une parcelle de sa valeur, bien au contraire. L'action se déroule en 1964, donc dans sept ans. Un beau jour, la Terre est envahie par des êtres hauts de 75 cm, verdâtres et acariâtres, arrogants, atrabilaires, barbares, bourrus, contrariants, corrosifs, déplaisants, diaboliques, effrontés, exaspérants, exécrables, féroces, fripons, glapissants, grincheux, grossiers, haïssables, hargneux, hostiles, etc. (pour la suite, voir p. 56). Leur unique plaisir consiste à tourmenter l'homme : c'est d'ailleurs la seule chose dont ils soient capables puisqu'ils passent au travers de nous et vice versa sans pour cela être transparents. Et comme ils s'entendent pour le faire ! Ce que Fredric Brown nous décrit, c'est la réaction d'un certain nombre d'individus isolés (en particulier, Luke Devereaux, le romancier bien connu de S. F.) et de groupes (les militaires et leurs secrets en prennent pour leur grade) devant cette invasion en masse. Aucune philosophie là-dedans, mais une psychologie aiguë, bien observée — n'est-ce pas dans le malheur qu'on juge le mieux le caractère d'un homme ? Soixante milliards de Martiens envahissent notre planète ; cela a de quoi donner des soucis aux plus courageux, d'autant que ces êtres, voyant à travers la matière, plongent le globe dans une jolie pagaille. Est-ce des démons envoyés par l'Enfer, ou une épreuve du Ciel ? Enigme difficile à résoudre, car ces petits bonshommes, qui assimilent une langue en moins d'une heure et appellent tout le monde « Toto » ou « Chouquette », sont fort discrets quant à leur origine. J'espère vous en avoir dit suffisamment long, maintenant, pour vous donner l'envie de lire ce roman irrespectueux, inconventionnel, qui mériterait de recevoir un Prix de l'Humour.

« *Cité de l'esprit* », de F. Richard-Bessière (Fleuve Noir), est un « space opera » amusant ayant pour protagonistes les principaux héros des précédents romans de l'auteur, Syd Gordon, Margaret, le ménage Brent. Nous assistons, cette fois, à la lutte qui oppose les habitants de deux galaxies, les Merkoriens et les Kaléens, lutte à laquelle les Terriens se trouvent mêlés du fait de la présence, dans le désert de Gobi, d'un groupe de survivants des Guerres de Religion du XVIe siècle, lutte qui se termine par l'annihilation d'un des deux mondes en conflit. C'est écrit avec simplicité et pas mal de coups de théâtre, ce n'est jamais ennuyeux. Les sophistiqués n'y trouveront sans doute pas leur compte, mais les autres le liront avec le même plaisir que la plupart des 84 autres ouvrages de la collection qui l'abrite.

« *Base spatiale 14* », de M. A. Rayjean (Fleuve Noir), est également un « space opera » mais d'un caractère plus scientifique et moins « aventures ». L'action se déroule sur un minuscule planétoïde situé quelque part entre Neptune et Pluton où, sous des coupoles les protégeant du vide absolu, se sont établis quelques centaines d'humains, savants et militaires pour la plupart. Or, un jour, la petite colonie est envahie par des êtres mystérieux, monocellulaires qui, entre autres propriétés, possèdent celles de

s'agglomérer et de ressusciter les morts en prenant la place des cellules détruites. On imagine l'effet de cette dernière opération sur les colons, d'autant que ceux-ci se rendent compte de la menace qui, tôt ou tard, pèsera sur la Terre. Le roman n'est pas exempt de longueurs — en fait, un tel sujet aurait pu être traité en *novelette* — mais il ne manque pas d'intérêt et les données scientifiques ne m'ont pas paru invraisemblables.

ANGOISSE

Dans « *Les griffes de l'oubli* » (Fleuve Noir), Jean David nous conte l'histoire d'un vétéran américain de la guerre de Corée qui, grièvement blessé, souffre de pertes de mémoire, d'hallucinations et est capable de commettre un crime en période de crise. Le héros, Jeff Pearce, bien qu'il eût dû bénéficier de notre sympathie, a trop du fantoche pour nous intéresser vraiment. La partie grand-guignolesque du roman rappelle à un certain moment le célèbre « *Cabinet des figures de cire* », mais elle m'a paru assez sordide, comme d'ailleurs le milieu où se déroulent nombre de chapitres de ces « *Griffes de l'oubli* ». Et je ne parlerai que pour mémoire de l'Amérique plutôt fantaisiste dans laquelle l'auteur a situé son action. Bref, c'est avec déception que j'ai refermé ce roman dont le sujet se prêtait pourtant admirablement à la nature de la collection.

Igor B. MASLOWSKI.

●

HORS SERIE

Tremblez, veuves ; frémissez, orphelins ; voilez-vous la face, anciens combattants de la Grande Guerre... Siné est lâché !

Qui est Siné ? Vous connaissez peut-être déjà cet intéressant jeune homme pour avoir vu ses dessins dans « *Bizarre* » et certains journaux. Sinon, sachez qu'il est le recordman des dessins refusés et du casse-pipe à toute heure. Les journaux refusent les dessins de Siné pour des tas de raisons : inconvenance, malséance, outrage à la morale, cruauté mentale, perversité et perversion. Siné fait scandale ; il piétine les plates-bandes et fonce dans le tas avec la détermination d'un bulldozer et l'impavidité d'un éléphant dans un magasin de porcelaines. Et il est ravi de jouer les éléphants dans les magasins de porcelaines. Pêle-mêle, il renverse tout sur son passage ; il foule aux pieds tout ce qui est sur un piédestal, comme un sale gosse qui casse exprès les bibelots dans le salon de sa mère. Rien de ce qu'il est convenu de respecter n'est épargné par lui. Ce démolisseur retrouve la grande tradition des surréalistes pour étriller les curés, botter le derrière des militaires, secouer les puces aux bourgeois et mettre sens dessus dessous les conventions. Son humour est l'humour anarchiste dans ce qu'il a de plus percutant.

L'occasion de le découvrir, c'est le premier album de ses caricatures, groupant en quelque quatre-vingts dessins certaines de ses trouvailles les plus anticonformistes. Il s'intitule « *Complaintes sans paroles* » et est édité chez Jean-Jacques Pauvert. Il y a longtemps déjà que « *Fiction* » a signalé l'œuvre extraordinaire du caricaturiste américain Chas Addams. En feuilletant cet album de Siné, on doit reconnaître en lui un émule de Chas Addams, qui va aussi loin que lui dans le domaine de l'insolite et du morbide. Il arrive même que Siné soit plus *méchant* que Addams. A l'horreur distillée subtilement de ce dernier, il substitue une sauvagerie qui a la virulence du vitriol. Je cite au hasard quelques thèmes de dessins : l'homme qui a la tête de sa femme empaillée au mur et sa peau vidée comme descente de lit ; le chirurgien qui s'ouvre lui-même le ventre ; le boucher qui se suicide en se passant la tête au moulin à viande ; l'infirmière qui, lors d'une prise de sang, se met à boire celui-ci goulûment ; la femme qui a fracassé le crâne de son mari et y trempe des mouillettes comme dans un œuf à la coque...

On le voit, le goût de Siné est de savoir jusqu'où on peut avoir du mauvais goût. Et le rire assez écœuré qu'il provoque s'englue dans le malaise. En fait, comme je l'ai dit, sa férocité ne recule devant aucun sujet : la douleur (le blessé emmailloté des pieds à la tête qu'on ramène du Salon de l'Emballage) ; la mort (le moribond à qui on apporte un gâteau d'anniversaire

en forme de croix) ; la supériorité raciale (le nègre africain suivi d'une armée de porteurs blancs) ; l'Armée (le général qui fait de l'équitation sur son bidet) ; les grands personnages de l'Histoire (Napoléon avec la main, non pas dans la fente du gilet, mais dans celle du pantalon...).

Enfin la misère physique et la religion sont ses deux cibles favorites. A côtés des curés, les culs-de-jatte, les manchots, les aveugles et les paralytiques abondent dans ses dessins, et tout le monde est fustigé à coups de verge. Le plus effroyable dessin de Siné dans ce domaine est celui où un cul-de-jatte fait le beau devant la dame charitable qui lui propose un morceau de sucre.

Dans le farfelu, Siné ne recule pas devant la saveur de certains effets « énormes » (l'opticien qui fait lire (?) à son client aveugle un tableau en Braille). Dans l'obscène non plus (voir dessin déjà cité sur Napoléon), ni dans le scabreux (le curé qui relève sa soutane pour rajuster à hauteur de la cuisse la jarretelle de son « bas »), ni encore dans l'incongru (l'homme qui se suicide en disparaissant à l'intérieur d'une cuvette de W.-C. et en tirant sur lui la chasse d'eau).

Chose qui ne gâte rien, enfin, Siné a un coup de crayon extraordinaire ; le tracé à la fois incisif et empâté de ses dessins réduits à l'essentiel, le saugrenu de ses personnages balourds et boursouflés, l'originalité de la facture, sont d'un très grand caricaturiste.

Si ce compte rendu vous a déjà scandalisé, gardez-vous bien de mettre la main sur Siné : il vous brûlerait. Sinon, faites vite l'acquisition de ce mélange détonant, même s'il risque de vous exploser entre les doigts.

Alain Dorémieux.

LA CRITIQUE DES REVUES

Le mémorable « Petit Silence Illustré » *de notre ami Jacques Sternberg, consacré à l'apologie du saugrenu sous toutes ses formes, va reprendre sa carrière après quelque temps d'interruption.*

Nous ne pouvons mieux faire à cette occasion que de reproduire des extraits de la très spéciale prière d'insérer que nous a adressée la rédaction :

« *Le Petit Silence Illustré* » va donc reparaître.

La date de parution figure déjà au calendrier.

Et vingt-quatre bombes atomiques lancées au-dessus des grandes capitales de la planète salueront cet événement.

A son sommaire on relèvera :

Des articles, de nombreux pronoms et quelques adjectifs.

Quelques fautes d'orthographe.

Des nouvelles et des anciennes, des contes et peut-être un baron.

De très nombreuses erreurs typographiques, dont une originale, et trois ou quatre coquilles (garnies d'œufs dans les numéros de luxe).

Une riche iconographie accompagnée d'un iconoclaste en costume d'époque.

Les toux chroniques habituelles.

Des études secondaires.

Une tache accidentelle, mais artistique.

Les cris et les tics de la critique.

Un peu de thym et de laurier et un zeste de citron.

Sans oublier de nombreuses pages en blanc, mal imprimées ou trop sales pour être lues.

En plus, ce numéro sera entièrement chauffé au gaz, revêtu d'une couverture prophylactique en matière antibacilles, et livré avec un appareil tournant automatiquement les pages en débitant de la musique douce et des boissons alcoolisées.

« *Le Petit Silence* » s'adresse à tous, peut être mis entre toutes les mains, même celles des manchots.

Il est conseillé par l'Office catholique sous la mention « à proscrire » et est régulièrement béni par le Pape qui demeure un de nos plus fidèles conseillers.

***

Quelques extraits du prochain numéro du « *Petit Silence Illustré* » qui portera le chiffre 7 :

« Alors, brusquement... » (d'une nouvelle de science-fiction à choisir).

« Mais non, » dit-il (d'un conte dont nous avons le résumé).

« Relativement » (d'une étude dont le titre nous échappe).

« Nom de Dieu, » s'écria Jésus (chronique religieuse).

***

Le prix de ce numéro EST FIXE A 150 FRANCS.

Si le reste est aléatoire, cela, au moins, est certain.

Mais ce numéro sera délivré avec une garantie VALABLE PENDANT TROIS ANS.

DÉCLARATIONS DE TITRES

Cette rubrique a pour but de permettre aux auteurs de « science-fiction » de « prendre date » pour les titres de romans qu'ils ont en préparation. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir faire droit aux demandes de déclarations de titres qui nous parviennent sans aucune indication d'adresse, comme le cas s'est déjà produit.

Léopold MASSIERA .... { Le rapide n° 7 a disparu. / L'homme des premiers âges.

Documentation bibliographique

Livres de " science-fiction " ou assimilés récemment parus

SCIENCE-FICTION

BROWN (Fredric). — Martiens, go home ! Coll. « Présence du futur ». *Denoël* .... **500 F**

GABRIEL (Paul). — Messages martiens. *Nouvelles Editions Debresse* .... **480 F**

KEMMEL. — Je reviens de... Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... **240 F**

RAYJEAN (M.-A.). — Base spatiale 14. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... **240 F**

RICHARD-BESSIERE (F.). — Cité de l'Esprit. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* ...... **240 F**

STURGEON (Theodore). — Les plus qu'humains. Coll. « Le Rayon Fantastique ». *Hachette*. **225 F**

WUL (Stefan). — Niourk. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... **240 F**

SCIENCE-FICTION (assimilés)

VERCORS. — Les animaux dénaturés. *Réédition.* Coll. « Le Livre de poche ». *Librairie générale française* .... **250 F**

FANTASTIQUE

BEALU (Marcel). — Les messagers clandestins. *Terrain Vague* .... **750 F**

EPOUVANTE

DAVID (Jean). — Les griffes de l'oubli. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... **225 F**

STEINER (Kurt). — Les rivages de la nuit. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... **225 F**

SCIENTIFIQUES et DOCUMENTAIRES

HARTMANN (Hans). — Constructeurs d'univers. Coll. « D'un monde à l'autre ». *Plon* .. **1.350 F**

JANSEN (Michel). — Vers les espaces infinis. Coll. « Les chevaliers de l'aventure ». *Editions du Soleil Levant* (Namur) .... **61 F belges**

MAY (Roger) et SANDERS (Nik). — Les derniers secrets de la planète. Coll. « La marche du monde ». *Editions de la Pensée Moderne*. **690 F**

MURRAY (Margaret). — Le Dieu des sorcières. Coll. « La Tour Saint-Jacques ». *Denoël*. **700 F**

NEUVILLE (Pierre). — Les explorateurs de l'au-delà. *Laffont* .... **690 F**

TEILHARD DE CHARDIN (Pierre). — Œuvres, tome 2. L'apparition de l'homme. *Editions du Seuil* .... **800 F**

TULOUP (Dr François). — Le merveilleux est-il mystérieux ? Coll. « Projection sur l'inconnu ». *Nouvelles Editions Debresse* .... **420 F**

Service bibliographique

Plusieurs lecteurs de Province et de l'Union Française nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine de la S. F. et du fantastique.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

		Tunisie et Maroc
Pour 1 roman	70 fr.	90 fr.
Pour 2 romans	85 fr.	105 fr.
Pour 3 ou 4 romans	120 fr.	140 fr.
Pour 5 ou 6 romans	150 fr.	170 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.

(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ETRANGER

AVIS IMPORTANTS

1° Seuls sont disponibles les titres dont la liste suit. Cette dernière annule automatiquement chaque mois toutes les listes des numéros précédents. Les ouvrages qui n'y sont pas mentionnés sont épuisés jusqu'à nouvel ordre. Vous ne pouvez donc commander de titres actuellement supprimés de cette liste ; il nous serait impossible de vous les procurer ;

2° Nos prix s'entendent frais d'envoi et de recommandation compris ; paiement à la commande seulement (voir bon, page 141) ;

3° Les livres sont fournis dans un délai minimum de dix jours après réception de la commande ;

4° Nous fournissons sur demande une Liste Complémentaire de nombreux titres disponibles seulement sous réserves ;

5° Vous pouvez aussi commander des ouvrages étrangers non mentionnés sur nos listes en l'indiquant sur feuille séparée et en ajoutant un timbre ou un coupon-réponse si vous habitez l'étranger.

RAPPEL DES TITRES DISPONIBLES

(Entre parenthèses, le numéro de « Fiction » où a paru la notice de chaque ouvrage.)

ROMANS DE S. F.

22 BRAIN WAVE (29).
Poul Anderson. 310 F

94 THE CURRENTS OF SPACE (39).
Isaac Asimov. 220 F

85 SWORD OF RHIANNON (38).
Leigh Brackett. 725 F

39 TWILIGHT OF REASON (31).
Jonathan Burke. 190 F

18 EARTHLIGHT (29).
Arthur C. Clarke. 310 F

46 CHILDHOOD'S END (32).
Arthur C. Clarke. 310 F

62 PRELUDE TO SPACE (34).
Arthur C. Clarke. 310 F

44 HERO'S WALK (32).
Robert Crane. 310 F

82 EXILES IN TIME (37).
Jon J. Deegan. 190 F

103 THE WORLD JONES MADE (40).
Philip K. Dick. 310 F
(Couplé avec le 102).

35 BEYOND EDEN (31).
David Duncan. 310 F

75 DARK DOMINION (36).
David Duncan. 310 F

7 THE BODY SNATCHERS (28).
Jack Finney. 220 F

100 OUTPOST MARS (40).
Cyril Judd. 220 F

12 THE SECRET MASTERS (29).
Gerald Kersh. 310 F

86 SPACE FRONTIERS (38).
Roger Vernon Lee. 220 F

13 SPACE PLATFORM (29).
Murray Leinster. 220 F

10 VOYAGE TO VENUS (PERELANDRA) (29).
C. S. Lewis. 220 F

30 THAT HIDEOUS STRENGTH (30).
C. S. Lewis. 230 F

31 WORLD OUT OF MIND (30).
J. T. MacIntosh. 220 F

61 SPACEWAYS (34).
Charles Eric Maine. 230 F

77 BRIGHT PHOENIX (36).
Harold Mead. 310 F

93 THE BIG BALL OF WAX (39).
Stephen Mead. 310 F

84 NORTHWEST OF EARTH (37).
C. L. Moore. 1 000 F

5 BRING THE JUBILEE (28).
Ward Moore. 310 F

45 SEARCH THE SKY (32).
Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

65 GLADIATOR-AT-LAW (35).
Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

17 UNDYING FIRE (29).
Fletcher Pratt. 310 F

76 NERVES (36).
Lester del Rey. 310 F

102 AGENT OF THE UNKNOWN (40).
Margaret Saint-Clair. 310 F
(Couplé avec le 103).

23 THE METAL EATER (29).
R. Sheldon. 190 F

6 RIDERS TO THE STARS (28).
Curt Siodmak. 310 F

52 FORBIDDEN PLANET (33).
W. J. Stuart. 310 F

58 MORE THAN HUMAN (34).
Theodore Sturgeon. 310 F

74 WORLD AT BAY (36).
E. C. Tubb. 190 F

33 TIME MASTERS (30).
Wilson Tucker. 220 F

99 THE CITY IN THE SEA (40).
Wilson Tucker. 230 F

98 THE WEAPON SHOPS OF ISHER (40).
A. E. Van Vogt. 230 F

89 TO LIVE FOREVER (38).
Jack Vance. 310 F

14 MESSIAH (29).
Gore Vidal. 310 F

92 MANY DIMENSIONS (39).
C. Williams. 270 F

63 THE GIRLS FROM PLANET 5 (34).
Richard Wilson. 310 F

43 RE-BIRTH (32).
John Wyndham. 310 F

53 OUT OF THE DEEPS (33).
John Wyndham. 310 F

NOUVELLES DE S. F. (Recueils).

27 I, ROBOT (30).
Isaac Asimov. 655 F

54 NO TIME LIKE THE FUTURE (33).
Nelson Bond. 310 F

41 FAR AND AWAY (32).
Anthony Boucher. 310 F

4 EXPEDITION TO EARTH (28).
Arthur C. Clarke. 310 F

69 REACH FOR TOMORROW (35).
Arthur C. Clarke. 310 F

11 THE MAN WHO SOLD THE MOON (29).
Robert Heinlein. 220 F

28 REVOLT IN 2100 (30).
Robert Heinlein. 220 F

66 THE EXPLORERS (35).
C. M. Kornbluth. 310 F

40 AHEAD OF TIME (32).
Henry Kuttner. 310 F

51 NO BOUNDARIES (33).
Henry Kuttner et C. L. Moore. 310 F

15 ANOTHER KIND (29).
Chad Oliver. 310 F

67 ALTERNATING CURRENTS (35).
Frederik Pohl. 310 F

70 UNTOUCHED BY HUMAN HANDS (35).
Robert Sheckley. 310 F

21 CAVIAR (29).
Theodore Sturgeon. 310 F

60 OF ALL POSSIBLE WORLDS (34).
William Tenn. 310 F

88 THE HUMAN ANGLE (38).
William Tenn. 310 F

1 DESTINATION UNIVERSE (28).
A. E. Van Vogt. 220 F

95 AWAY AND BEYOND (39).
A. E. Van Vogt. 220 F

NOUVELLES DE S. F. (Anthologies).

38 POSSIBLE WORLDS OF SCIENCE-FICTION (31). 725 F

68 STAR SCIENCE-FICTION STORIES n° 1 (35). 310 F

42 STAR SCIENCE-FICTION STORIES n° 2 (32). 310 F

34 STAR SCIENCE-FICTION STORIES n° 3 (30). 310 F

48 STAR SHORT NOVELS (33). 310 F

50 THE BEST SCIENCE FICTION STORIES (1st serie) (33). 655 F

91 THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES (2nd serie). (39). 725 F

37 THE YEAR'S BEST SCIENCE-FICTION NOVELS (31). 725 F

101 THE YEAR'S GREATEST SCIENCE-FICTION AND FANTASY (40). 310 F

16 TO MORROW THE STARS (29). 220 F

FANTASTIQUE

24 THE MONK AND THE HANGMAN'S DAUGHTER (29).
Ambrose Bierce. 220 F

9 DARK GATEWAY (28).
Jonathan Burke. 230 F

19 GREAT TALES OF FANTASY AND IMAGINATION (29). 310 F

73 OUT OF THIS WORLD (36). 220 F

DOCUMENTAIRE

20 LIFE ON OTHER WORLDS (29).
H. Spencer Jones. 310 F

97 THE UNKNOWN, IS IT NEARER ? (39). Dingwall et Langdon-Davies. 310 F

HUMOUR

25 HOMEBODIES (30).
Chas Addams. 1 300 F

26 MONSTER RALLY (30).
Chas Addams. 1 550 F

57 ADDAMS AND EVIL (34).
Chas Addams. 1 550 F

90 INSIDE MAD (38). 310 F

THEATRE

36 THREE TIME PLAYS (31).
J. B. Priestley. 230 F

NOUVEAUX TITRES

104. UTTERLY MAD. (Ballantine.) 310 F.

Les trois premiers « Mad » (« The Mad reader », « Mad strikes back » *et* « Inside Mad ») *ont catapulté les records de vente à notre Service... si bien qu'ils ont été épuisés presque instantanément. Le quatrième, tout récemment paru aux U. S. A., est donc une occasion inespérée à enlever sans tarder ! Comme son titre l'indique, ce nouveau volume de parodies des plus célèbres bandes dessinées américaines est* intégralement dément ! *L'amateur ne sera certes pas déçu par l'irrésistible contenu de l'ouvrage, puisqu'il y retrouvera une version inattendue des aventures de l'invincible Tarzan aussi bien que de nouveaux méfaits du terrible Frankestein, en passant par des exploits inédits du valeureux Robin des Bois. Ce judicieux éclectisme dans l'humour est une solide garantie des propriétés hilarantes de ce livre.*

105. E PLURIBUS UNICORN. Theodore Sturgeon. (Ballantine.) 310 F.

Au moment où son plus beau roman : « Les plus qu'humains », *paraît enfin en français, plus que jamais il importe d'attirer l'attention sur cet extraordinaire auteur qu'est Theodore Sturgeon (voir l'article à son sujet dans ce numéro).* « E pluribus unicorn », *sa célèbre anthologie de contes baroques ou de terreur où la S. F. et le fantastique se côtoient (« histoires de science et de sorcellerie », précise la jaquette), réjouira ses nombreux admirateurs. Ce livre contient, entre autres,* « A way of thinking », *qui est une des plus oiginales et déconcertantes histoires étranges jamais écrites.*

106. JACK OF EAGLES. James Blish. (Nova.) 230 F.

Si le thème du surhomme peut paraître, après « Odd John » *de Stapledon et* « More than human » *de Sturgeon, un sujet bien difficile à renouveler, c'est que l'on n'aura pas suffisamment tenu compte du considérable talent de James Blish, auteur d'une vaste culture et d'une infatigable imagination. Les lecteurs de* « Fiction » *auront pu déjà s'en aviser avec les quelques échantillons publiés par nous des œuvres de cet écrivain, notamment l'étonnant* « Livre de Vie » (n° 28). *Ils s'en assureront encore davantage en lisant prochainement dans notre revue un remarquable roman de lui :* « A time to survive ».

7. SOLAR LOTTERY. Philip K. Dick.
8. THE BIG JUMP. Leigh Brackett. (Ace.) **310 F.**

Si le « Monde des A » *vous a dérouté, ne lisez pas* « Solar Lottery » *de Philip K. Dick, qui s'affirme décidément de plus en plus comme le digne successeur de Van Vogt, car cet inclassable (mais combien riche !) ouvrage, basé sur les théories de von Neumann, contient tous les ingrédients propres à faire frissonner le lecteur logicien habitué à une vue simplifiée du cosmos de la science-fiction. A ses côtés, l'excellent et passionnant roman de Leigh Brackett plaira certainement à tous tant par son style que par ses idées. (Déjà disponibles, de Philip K. Dick :* « The world Jones made », *n°* 103 ; *de Leigh Brackett :* « Sword of Rhiannon », *n°* 85.)

JUDGMENT NIGHT. C. L. Moore. (Gnome Press.) **1 000 F.**

Après les inoubliables « Shambleau » *et* « Northwest of Earth », *voici enfin un nouvel ouvrage de C. L. Moore. Ce recueil, uniquement consacré à des récits de science-fiction, comprend tout particulièrement une très longue nouvelle lui donnant son titre. Ce petit roman est bien certainement le meilleur récit de la fin de la civilisation galactique humaine. Indépendamment de cette œuvre extraordinaire, ce copieux volume contient une sélection d'autres contes, tous dans le style inimitable de ce grand écrivain.*

N. B. — 1° Deux des titres les plus en vue de notre Département Etranger, Childhood's end, d'Arthur C. Clarke (n° 46) et More than human, de Theodore Sturgeon (n° 58) viennent de paraître en français sous les titres : « Les enfants d'Icare » et « Les plus qu'humains ». Ils seront donc définitivement retirés de notre liste à partir du mois prochain. Hâtez-vous de les commander si vous désirez conserver le texte original de ces deux romans de classe.

2° Titres précédemment épuisés et de nouveau disponibles.

Vous pouvez de nouveau commander à partir de ce mois :

84 NORTHWEST OF EARTH (C. L. Moore).
68 STAR SCIENCE-FICTION STORIES (n° 1).
34 STAR SCIENCE-FICTION STORIES (n° 3).
57 ADDAMS AND EVIL (Chas Addams).
90 INSIDE MAD.

3° Titres nouvellement épuisés.

Vous ne pouvez plus commander à partir de ce mois :

87 THE GREEN HILLS OF EARTH (Robert Heinlein).
47 THE OCTOBER COUNTRY (Ray Bradbury).
83 OPERATION FUTURE.



ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers.
La ligne : 100 F. (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

Suis acheteur nos 2, 3, 4 de « *Fiction* » (décembre 1953, février et mars 1954), numéros séparés, non reliés en « Fiction-Collection ». Faire offre à : Audin Lucien, cité de l'Air, n° 10, Saint-Médard-en-Jalles (Gironde).

L'écran à quatre dimensions

LIVRES DE CINÉMA

par F. HODA

Cette fois je consacrerai ma chronique à deux livres qui, pour ne pas se cantonner à notre domaine, n'en contiennent pas moins de longs passages consacrés au genre qui nous intéresse.

AMOUR, EROTISME ET CINEMA (1).

Il ne faut pas s'étonner de me voir parler ici du nouveau livre d'Ado Kyrou. En effet, cet ouvrage, imposant autant par son érudition que par son volume (569 pages bien remplies), contient de précieux renseignements sur tous les aspects du film fantastique. Par ailleurs, et j'ai souvent eu l'occasion de le signaler, l'érotisme constitue souvent la pierre angulaire de notre temps.

Comme l'écrit Kyrou lui-même : « Il n'est pas de films sans amour. » En conséquence, le domaine de son livre est celui du cinéma tout entier, depuis ses origines jusqu'en 1957. Plus de soixante ans de cinéma sont ainsi passés au crible de l'amour par un amoureux du cinéma.

Des lecteurs s'offusqueront peut-être du vocabulaire et de certaines opinions de Kyrou ; je leur demande de poursuivre la lecture de cet ouvrage : ils ne le regretteront pas. Sur beaucoup de points je ne porte pas les mêmes appréciations que Kyrou : je ne trouve pas ennuyeux « *Europe 51* » (loin de là) et je ne pense pas que « *Marguerite de la nuit* » soit la plus belle adaptation de Faust (une fois de plus : loin de là). Mais par delà ces différences d'opinion je me sens en parfaite communauté avec Kyrou sur bien d'autres points et avant tout sur le principal : l'amour du cinéma et la défense de l'amour au cinéma contre l'hypocrisie des censures.

Le chapitre consacré à la terreur, au fantastique et à l'anticipation donne des détails du plus haut intérêt pour les amateurs de ces genres. Il s'ouvre par un morceau des mémoires (?) de Bela Lugosi, « un de hommes qui faisait en toute sinc entrer le cinéma dans sa propre v réciproquement ». Kyrou estime dans les histoires du genre on dé une atmosphère de tension, de fraye d'excitation et d'inquiétude passion qui est de nature certainement é tique. « Même si la femme ne jo aucun rôle, même si l'amour n'inte vient pas, la peur exaltante et libéra trice de l'inconnu doit être comparé à l'état second de la frénésie éro tique ». D'ailleurs l'auteur ne manque pas de rappeler l'œuvre des psychanalystes qui ont établi nettement les rapports étroits qui existent entre la peur et l'amour.

Puis se trouvent passés en revue l'ensemble des films depuis ceux de Méliès et des primitifs qui mêlaient les séquences « osées » au fantastique, jusqu'aux plus récents. Au passage Kyrou révèle les sujets de certains films dont toute copie a disparu et que nous ne pourrons plus malheureusement voir ou revoir : « *White zombie* » (Les morts vivants), « *Black room mystery* » (Le baron Grégoire), « *The werewolf of London* » (Le monstre de Londres), etc.

Après avoir brossé, en un admirable raccourci, les origines du cinéma fantastique et plus spécialement l'évolution du cinéma allemand d'avant 1930, Kyrou note : « (dans le cinéma fantastique) il faut distinguer trois tendances essentielles, chacune ayant une attitude différente avec l'amour : l'épouvante, le rêve et l'anticipation ». Je ne crois pas, personnellement, à la vertu d'une telle classification. Outre que l'anticipation cinématographique me semble prolonger uniquement le cinéma d'épouvante, cette division en trois parties ne laisse pas de place au cinéma surnaturel qui fait partie du fantastique sans tomber nécessairement dans le rêve. Je ne puis résumer ici tout ce que Kyrou nous apprend sur ces films, mais je voudrais dire combien les renseignements

(1) Editions Le Terrain vague.

;'il donne sont précieux pour les ateurs.

e chapitre se poursuit sur un autre ne nous intéresse pas moins et est consacré à la comédie, au bur-ıe et à la danse. La vision des niers burlesques français à la émathèque me confirme dans mon que le burlesque fait partie du tastique. Puis vient un chapitre r les dessins animés qui nous ncerne aussi, comme j'ai déjà eu ccasion de le souligner dans mes roniques.

ÂMERAS SOUS LE SOLEIL (1).

Deux journalistes d'Alger, Maurice-Robert Bataille et Claude Veillot, viennent de publier en cette ville un excellent ouvrage intitulé « *Caméras sous le soleil* » qui retrace, dans un style attrayant, l'histoire du cinéma en Afrique du Nord. Outre une documentation de première importance, ce livre présente un intérêt certain pour la connaissance du cinéma en général et de notre genre en particulier. En effet des films comme « *L'Atlantide* », « *Les cinq gentlemen maudits* », « *Marouf, savetier du Caire* », etc., tournés en Afrique du Nord, touchent au domaine du fantastique et du merveilleux. Les auteurs sont tous deux des critiques de cinéma avertis et possédant une large culture. D'une lecture facile, l'ouvrage, agrémenté de nombreuses photographies pour la plupart inédites, et étayé sur une documentation approfondie, constitue un instrument de travail fort utile.

(1) Alger, 1956.





Dépôt légal : 2e trimestre 1957. — Le Gérant : M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A "FICTION"

96, rue de la Victoire — PARIS-9e - Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
…ORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois	650	800	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1250	1550		
…ÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER. Allemagne occidentale (y compris le secteur occidental de Berlin), Autriche, …gique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède …uisse. Dans ces pays, les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 mois	695	965	905	1175
1 an	1340	1880	1760	2300
…TÉGORIE N° 3. - ÉTRANGER (autres pays).				
6 mois	780	1050	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1520	2060		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS		CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
NOTA. — Les numéros 1 et 2 sont épuisés.	N° 1 à N° 40 incl.	100	110	120
	à partir du N° 41	120	130	140

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **25** *F — Étranger (tous pays) :* **45** *F*

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, *ne manquez pas de spécifier* le type désiré.
Type A - large - Pour les nos 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les nos 8 à 37 inclus.

ajouter les frais de port et de recom.	France et U.F.	Étranger
1 rel.	**55** F	**75** F
2 rel.	**70** F	**93** F
3 rel.	**95** F	**117** F

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à ....F = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire - C. C. P. Éditions O.P.T.A. Paris 1848-38. Contre remboursement (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en payant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Auderghem, Bruxelles, C. C. P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

A DETACHER SUIVANT LE…

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé